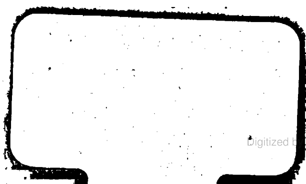


HISTOIRE
GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE
DE LA GRÈCE,

CONTENANT *l'origine, le progrès & la décadence des Loix, des Sciences, des Arts, des Lettres, de la Philosophie, &c.*

PRÉCÉDÉE d'une Description géographique, de Dissertations sur la Chronologie, les Mesures, la Mythologie, &c.; & terminée par le parallèle des Grecs anciens avec les Grecs modernes.

Par M. COUSIN DESPRÉAUX, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, de celle de Villefranche & des Arcades de Rome.

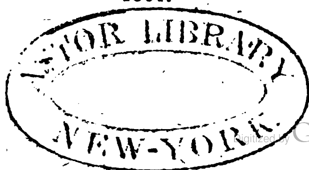
TOME QUINZIÈME.

Publiée par M. BURGOT, Prêtre François, Ami & Associé de l'Auteur.

À LONDRES:

De l'imprimerie de COX, FILS, et BAYLIS, Great Queen Street.

1801.





HISTOIRE
GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE
DE LA GRÈCE.



LIV. SOIXANTE-DEUXIÈME.



RÉVOLUTIONS de la Sicile ; prise de Syracuse par Marcellus ; asservissement de cette île. Guerre contre Nabis ; Rome se déclare contre Antiochus ; défaite de ce prince : mort de Philippe.

LA GRÈCE, déclarée libre, croyoit l'être. Mais ce n'étoit pas pour elle que les Romains avoient vaincu : bientôt ils essaieront sur les Grecs, cette poli-

tique adroite, qui avoit déjà trompé & asservi tant de nations. Nous les verrons, sous prétexte de rendre à chaque ville ses loix & son gouvernement, défendre toute alliance, & mettre ainsi la Grèce dans l'impuissance d'avoir un même intérêt, & de se réunir; se faire, dans chaque ville, des partisans zèlés, qui, tour-à-tour délateurs de leurs concitoyens à Rome, & artisans de la tyrannie dans leur patrie, prétendront qu'il n'y a plus dans la Grèce, d'autres droits, d'autres loix, d'autres mœurs, d'autres usages que la volonté des Romains. Nous verrons la république, au moindre différend, offrir sa médiation, afin d'accoutumer les Grecs à la reconnoître pour juge; ne parler que de paix, parce qu'elle voudra seule avoir le privilége de faire la guerre; donner des conseils, hazarder quelquefois des ordres, mais toujours dans des circonstances favorables, & en cachant son ambition sous le voile spécieux du bien public.

Mably, p. 195, &c.

SICILE.

Déjà la prédiction de Pyrrhus, au sujet de la Sicile, étoit accomplie; & cette île importante faisoit partie de la domination Romaine. La dissension s'étoit mise entre les citoyens de Syra-

275 avant J. C.

cuſe & leurs troupes : celles-ci élurent pour chefs Artémidore & Hiéron. Le dernier deſcendoit de la famille de Gélon. Une figure noble, une taille majeſtueuſe, une complexion robuſte, jointes à beaucoup de douceur, de juſtice & de modération, le faiſoient remarquer de ſes concitoyens. Honoré du commandement, il s'introduiſit dans la ville, par le moyen de quelques amis, & ſe conduiſit avec tant de ſageſſe & de grandeur d'ame, que les Syracuſains, quoique mécontents de la liberté que s'étoient donné les ſoldats, confirmèrent unanimement ſon élection.

Polyb. l. 1. c. 1.
Juſt. l. 23. c. 4.

A peine les troupes ſortoient-elles de Syracuſe, que des eſprits ſéditieux & amateurs de la nouveauté, jetoient la ville dans le tumulte & l'agitation. Il importoit aux vues d'Hiéron, que pendant ſon abſence, il pût compter ſur quelqu'un qui tînt les citoyens dans le devoir : il s'attacha Leptines, à qui ſa probité donnoit beaucoup de crédit auprès du peuple, en épouſant ſa fille. Un trait de politique plus hardi, mais moins délicat, le débarraſſa des ſoldats étrangers, uniquement occupés du deſir d'amaſſer, & toujours prêts à la

révolte. Sous prétexte d'attaquer les Mamertins, il se mit en campagne, arriva à la vue de l'ennemi, ne lui opposa que ces soldats, les laissa tous tailler en pièces, & revint à Syracuse avec les troupes de la ville. Fiers de leurs succès, les Mamertins se répandirent dans la campagne : il revint contr'eux, en tua un grand nombre, fit leurs généraux prisonniers, & rentra dans la capitale où il fut déclaré roi.

268 avant J. C.

Les Mamertins, consternés, eurent recours, les uns aux Carthaginois, auxquels ils se livrèrent eux & leur citadelle ; les autres aux Romains, qu'ils firent prier de venir à leur secours. Les Romains hésitèrent longtemps ; mais enfin l'ambition de Carthage les décida. Il étoit à craindre que cette république, déjà maîtresse de l'Afrique, de plusieurs provinces de l'Ibérie, & de toutes les îles des mers de Sardaigne & de Tyrrhénie, s'emparant encore de la Sicile, n'enveloppât toute l'Italie, & que ces peuples ne devinssent des voisins formidables. On se déclara donc en faveur des Mamertins ; & Appius-Claudius partit pour Messine. Il fut introduit dans la

place. Les Carthaginois tentèrent de la reprendre, & firent alliance avec Hiéron. Appius battit successivement les Syracusains & les Carthaginois, força ceux-ci de lever le siége; &, maître de la campagne, il s'avança jusqu'à Syracuse.

La nouvelle de ce succès répandit la joie dans Rome: les deux consuls eurent ordre de passer en Sicile. Plusieurs villes des Carthaginois & des Syracusains, se rendirent à discrétion. La frayeur des Siciliens, le nombre & la force des légions Romaines, firent prévoir à Hiéron l'issue de cette guerre. Il dépêcha aux Romains, des ambassadeurs, pour traiter de paix & d'alliance. Tranquille à l'ombre de leur puissance, il règna paisiblement à Syracuse.

263 avant J. C. Polyb. l. 1. c. 3.

Heureux de n'entendre que le bruit des armes, pendant tout le temps de la première guerre punique, & durant l'intervalle qui la sépara de la seconde, Hiéron fonda le bonheur de ses Etats sur une base solide: il mit en honneur l'agriculture, mère de tous les biens, & conservatrice des mœurs. Ce prince jugea digne de lui d'en étudier les détails, & d'en approfondir

Polyb. l. 1. c. 14.

Plin. l. 1. c. 3.

les régles : il avoit donné des préceptes sur cette matière ; mais après l'avoir considérée comme savant, il sut l'envisager en roi. Le bled faisoit la principale richesse de la Sicile : il fit à cet égard des réglements qui furent inviolablement observés sous son régne & dans tous les temps qui le suivirent.

Cic. in Verr. de frum. n. 2. 5.

218 avant J. C.

Liv. l. 21. n. 50. 51. l. 22. n. 37. 38. & alibi.

Dans la seconde guerre punique, Hiéron donna des preuves éclatantes de son attachement aux Romains. Leur défaite à Cannes ne fut point capable de l'ébranler, pas même le ravage de ses terres par les troupes Carthaginoises. Mais Gélon, méprisant la vieillesse de son père, & ne faisant plus de cas de l'alliance des Romains, depuis leur disgrace, s'étoit ouvertement déclaré pour Carthage. Déjà il armoit la multitude ; il sollicitoit les alliés de Syracuse de se joindre à lui, & peut-être eût-il jeté la Sicile dans le trouble, si la mort n'eût rompu ses mesures.

Liv. l. 24. n. 3-6.

Gélon avoit épousé Néréide, fille de Pyrrhus, dont il laissa plusieurs enfants, entr'autres, Hiéronyme, qui devenoit l'héritier du trône. Loin de pouvoir gouverner, ce prince étoit incapable de rester libre. Hiéron craignit

qu'à sa mort, le royaume ne devînt le jouet du caprice & des passions d'un jeune roi. Cette crainte lui fit naître le desir de rendre la liberté aux Syracusains : mais ses deux filles, dans l'espérance que leur neveu n'auroit que le titre de roi, & qu'elles jouiroient de toute l'autorité avec Andranodore & Zoïppe, leurs maris, s'opposèrent au dessein d'Hiéron. Il étoit difficile à un vieillard nonagénaire, obsédé par des sollicitations & des caresses, de conserver assez de liberté pour préférer le bien public aux intérêts de sa famille : du moins, croyant prévenir les maux qu'il prévoyoit, il nomma quinze tuteurs à son petit-fils, & les conjura de demeurer inviolablement attachés à l'alliance des Romains, & d'apprendre au jeune prince, à marcher sur ses traces. 215 avant J. C.

Dès que le Roi fut mort, les tuteurs présentèrent Hiéronyme au peuple, & firent lecture du testament, qui les chargeoit du gouvernement pendant la minorité. Un petit nombre de personnes apostées applaudirent à leur discours, & poussèrent des cris de joie : tous les autres gardèrent le silence, pleurant la mort d'un roi qu'ils avoient

toujours regardé comme leur père.

Sous prétexte que le Prince étoit en âge de gouverner par lui-même, Andranodore écarta ſes collègues ; & feignant d'abandonner une autorité qui lui étoit commune avec les autres tuteurs, il la retint toute entière pour lui. Succédant à un roi pour lequel les Syracuſains avoient eu autant de tendreſſe que de vénération, le meilleur prince eût eu beaucoup de peine à les conſoler de leur perte. Hiéronyme, par ſes vices, leur en rappella plus fortement le ſouvenir. Ce peuple qui n'avoit jamais vu Hiéron ſe diſtinguer du reſte des citoyens par ſon habillement, vit paroître ſon ſucceſſeur vêtu de pourpre, le front ceint d'un diadême, & environné de gardes. Quelquefois, à l'imitation de Denys le tyran, il ſortoit de ſon palais ſur un char attelé de quatre chevaux blancs. Ses mœurs répondoient à cet appareil faſtueux. Ses oreilles étoient fermées à tous les ſuppliants : ſes diſcours étoient injurieux, perſonne n'oſoit l'aborder ; un rafinement de débauche éteignoit en lui tout ſentiment d'humanité. La terreur s'étoit emparé des eſprits, & quelques-uns de ſes tuteurs prévinrent

par la mort ou par un exil volontaire, les ſupplices qu'ils redoutoient. Les ſeuls qui euſſent les entrées plus libres chez le tyran, étoient Andranodore, Zoippe & un certain Thraſon. Il les écoutoit peu, mais la chaleur avec laquelle les deux premiers ſoutenoient le parti des Carthaginois contre le troiſième, qui étoit favorable aux Romains, attiroit quelquefois ſon attention.

Telle étoit la ſituation de Syracuſe, lorſqu'une conſpiration formée contre la vie d'Hiéronyme, fut découverte par un domeſtique qui, dès ſon enfance, avoit été nourri familièrement avec lui. Ce jeune homme ne put dénoncer qu'un ſeul des conjurés, Théodote, qui l'avoit ſollicité d'entrer dans la conjuration. Appliqué à la queſtion, il avoua ſon crime; mais la violence des tourments ne fut jamais capable de lui faire trahir ſes complices. Feignant enfin d'être vaincu par la douleur, il chargea les meilleurs amis du Roi, quoiqu'innocents, & nomma Thraſon comme le chef de la conſpiration. L'inclination de ce courtiſan pour les Romains, rendoit la dépoſition vraiſemblable: il fut exécuté auſſi-tôt, avec ceux que

Théodote lui donnoit pour complices.

La mort de Thrason laissa le champ libre aux partisans de Carthage. Hiéronyme envoya des ambassadeurs à Annibal, qui lui en fit passer d'autres. Appius-Claudius, informé de ce qui se passoit à Syracuse, députa vers Hiéronyme, pour renouveller l'alliance qui avoit été entre les Romains & son aïeul. Les députés furent écoutés avec indifférence : le Prince joignit le mépris à l'insulte, & leur demanda ce qui s'étoit passé à la journée de Cannes « Les ambassadeurs d'Annibal » leur dit-il « en racontent des choses incroyables : je voudrois savoir la vérité de votre bouche, afin de me déterminer dans le choix de mes alliés ». — « Nous reviendrons vers vous » lui répondirent les Romains « quand vous aurez appris à recevoir sérieusement des ambassadeurs ». Et ils se retirèrent, après l'avoir averti, plutôt que prié, de ne point changer témérairement de parti.

Hiéronyme conclut avec Carthage un traité, dans lequel les deux Puissances stipuloient, qu'après avoir chassé les Romains de la Sicile, le fleuve Hi-

méra serviroit de bornes entre les possessions de Syracuse & celles de Carthage. Bientôt après, enflé des louanges de ses flatteurs, il envoya une nouvelle ambassade à Carthage, pour demander qu'on lui cédât toute la Sicile, & que les Carthaginois se contentassent de l'Italie. Les Carthaginois ne furent point étonnés de cette vanité, dans un prince dont ils connoissoient l'extravagance & la fureur : ils promirent tout, trop contents de le détourner de l'amitié des Romains.

Brûlant de se voir maître de l'île entière, Hiéronyme fit partir Hippocrates & Epicydes, avec chacun deux mille hommes, pour sonder les villes où les Romains tenoient garnison. Bientôt il les suivit avec le reste de ses troupes, qui montoient à quinze mille hommes, & s'arrêta dans la ville de Léontium. Ceux qui avoient formé la conspiration, dont nous avons parlé, étoient dans cette armée : toujours résolus de rendre la liberté à Syracuse, ils s'assurèrent d'une maison inhabitée, qui donnoit sur une rue étroite, par où le tyran avoit coutume de se rendre dans la place publique. Ils s'y cachèrent avec leurs armes, & chargèrent

Dinomènes, l'un d'entr'eux, qui ce jour-là étoit de garde, de trouver quelque prétexte pour arrêter la marche de l'escorte, à l'endroit le plus étroit de la rue, dans le moment qu'Hiéronyme approcheroit de la maison. Dinomènes s'arrêta & obligea ceux qui le suivoient de s'arrêter aussi : il se fit entre le Prince & ses gardes un intervalle assez considérable, pour donner aux conjurés le temps de se jetter sur lui & de le percer de plusieurs coups, avant qu'on pût venir à son secours. Les gardes accoururent aux cris, chargèrent Dinomènes, qui, de son côté, s'étoit mis en défense, & qui se sauva, après avoir reçu deux blessures : les satellites voyant le Roi étendu sans vie, prirent aussi la fuite. Les meurtriers, ravis d'avoir recouvré la liberté, se retirèrent les uns dans la place publique; tandis que les autres volèrent à Syracuse, pour prévenir les desseins d'Andranodore & des autres partisans de la royauté.

214 avant J. C. *Liv l. 24. n. 20-31.* Ils avoient été prévenus & par la renommée, & par un courier dépêché par les royalistes. Andranodore s'étoit emparé de l'Ile, de la citadelle & de tous les postes avantageux. Théodote

& Sosis entrèrent après le coucher du soleil, par l'Hexapyle : ils traversèrent Tycha ; montrèrent au peuple la robe sanglante du tyran, avec son diadême ; l'exhortèrent à prendre les armes, à se remettre en liberté ; & l'invitèrent à s'assembler dans l'Achradine.

Les habitants étoient dans l'incertitude : les uns couroient par les rues, les autres se tenoient à l'entrée de leurs demeures ; ceux-ci regardoient ce qui se passoit de leurs fenêtres & du haut des maisons : toute la ville fut illuminée. Ceux qui étoient armés s'attroupèrent dans les places ; ceux qui n'avoient point d'armes, coururent au temple de Jupiter-Olympien, arrachèrent celles que le roi Hiéron y avoit appendues ; & tous se joignirent aux gardes qu'on avoit postés dans les principaux quartiers de la ville. A la pointe du jour, le peuple armé ou sans armes, vola à l'Achradine où le Sénat étoit assemblé pour la première fois depuis la mort d'Hiéron. Polyénus, un des principaux sénateurs, parla au peuple avec autant de modération que de liberté ; &, d'après son avis, on envoya des députés à Andranodore, pour lui enjoindre de se soumettre au

Sénat & au peuple; avec menace, s'il persistoit dans son usurpation, de le traiter plus rigoureusement encore que ne l'avoit été Hiéronyme.

Andranodore se prêtoit à cette proposition; mais Démarate, son épouse, princesse fière & ambitieuse, l'ayant tiré à part, lui rappella cette maxime de Denys : *qu'il ne falloit descendre du trône, qu'on n'en fût arraché par les pieds.* « On peut » lui dit-elle « en » un moment renoncer à une grande » fortune; mais il en coûte beaucoup » pour y parvenir. Demandez du temps » aux députés, pour délibérer sur leurs » propositions: profitez-en pour négocier avec les soldats qui sont dans » le pays des Léontins; promettez de » leur distribuer l'argent du trésor » royal, & tout est en votre puissance ». Sans rejetter, ni vouloir suivre entièrement ce conseil, Andranodore promit de se soumettre au Sénat. Dès le lendemain matin, ayant ouvert les portes de l'Ile, il se rendit à l'Achradine; & placé sur les degrés de l'autel de la Concorde, d'où Polyénus avoit harangué les citoyens le jour précédent, il déclara qu'il remettoit entre les mains de la patrie, & sa personne & toutes

les charges qui lui avoient été confiées. Puis se tournant vers les meurtriers d'Hiéronyme, & s'adressant nommément à Théodote & à Sosis : « Vous » avez fait » leur dit-il « une action » mémorable ; mais, croyez-moi, votre » gloire n'est qu'ébauchée. Si vous ne » songez à établir la paix & la con» corde parmi les citoyens, il est à » craindre que cette liberté que vous » venez de rétablir, ne dégénère en une » licence effrénée. »

Après avoir ainsi parlé, il mit à leurs pieds les clefs de l'Ile & celles des trésors du roi. La joie éclata dans toute la ville ; les temples se remplirent d'une foule de citoyens qui alloient remercier les Dieux de leur bonheur. On procéda à l'élection des préteurs : Andranodore fut nommé des premiers ; on choisit la plupart des autres parmi les meurtriers du tyran : on fit de nouveaux réglements qui n'avoient pour but que la liberté.

Tout sembloit concourir à la rappeller dans les murs d'une ville d'où elle avoit été si long-temps bannie. Hippocrates & Epicydes, qu'Hiéronyme avoit envoyés pour tenter d'exciter des troubles dans les villes qui

tenoient pour les Romains, se voyant, à la nouvelle de la mort du tyran, abandonnés des soldats qu'ils commandoient, revinrent à Syracuse, où ils demandèrent une escorte pour retourner sûrement auprès d'Annibal. On n'étoit pas fâché de se délivrer de deux étrangers, hardis, entreprenants, & d'une grande expérience dans la guerre: mais la négligence qu'on apporta à presser leur départ, leur donna lieu d'intriguer sourdement, & d'indisposer par des calomnies, les soldats & le peuple contre les magistrats. Le nombre des mécontents augmentoit de jour en jour. Andranodore, pressé par son épouse, de tenter l'entreprise pendant que l'Etat étoit agité par une liberté encore mal-affermie, & qu'il pouvoit être secondé par les capitaines d'Annibal, également habiles & aimés des soldats, conspira avec Thémiste, gendre de Gélon, pour s'emparer de la royauté. Il communiqua ses vues à un comédien, nommé Ariston, pour lequel il n'avoit rien de caché. Persuadé qu'il devoit plus à sa patrie qu'à son ami, Ariston dénonça la conspiration aux préteurs: ceux-ci en firent part aux anciens. Andranodore & Thémiste

furent tués par leur ordre, en entrant dans le Sénat. Une exécution en apparence si atroce, excita d'abord quelque tumulte parmi ceux des magistrats qui n'en savoient pas la cause. On leur exposa le plan de la conjuration : tous jugèrent alors qu'Adranodore & Thémiste avoient mérité la mort. Cependant la multitude assemblée devant le vestibule du Sénat, poussoit des cris confus & menaçants : on l'instruisit du motif de cette exécution ; on imputa aux conjurés toutes les impiétés commises, toutes les cruautés exercées depuis la mort d'Hiéron ; on accusa leurs épouses, l'une fille de ce prince, l'autre fille de Gélon, de leur avoir inspiré le violent desir de régner.

A ces mots, il s'éleva un cri général : le peuple demanda le sang de ces deux princesses ; il voulut qu'on exterminât toute la race des tyrans. Les préteurs aussi-tôt proposèrent une loi, qui fut acceptée avant d'être bien entendue. Elle ordonnoit l'extinction de toute la famille royale. Démarate, & Harmonie épouse de Thémiste, furent les premières victimes de la fureur du peuple. Héraclée, autre fille d'Hiéron, avertie qu'on envoyoit des meurtriers

pour lui ôter la vie, s'étoit réfugiée, avec ses deux filles, dans le lieu le plus reculé de son palais, près de ses Dieux Pénates. Les cheveux épars, le visage baigné de larmes, elle conjuroit les assassins de ne point envelopper une princesse innocente, dans le crime d'Hiéronyme. Elle tenta vainement de les rendre sensibles à ses larmes : vainement elle les conjura d'épargner au moins les jeunes princesses, & de ne pas imiter eux-mêmes les cruautés dont ils étoient les vengeurs. Ces barbares l'arrachèrent du pied des autels, & l'égorgèrent avec ses filles.

Le massacre étoit à peine achevé, que le peuple, changeant sa haine en compassion, envoya défendre d'ôter la vie à ces princesses ; & passant à des sentiments de fureur contre ceux qui, sans laisser le temps à la réflexion & au repentir, avoient pressé l'exécution de cet ordre barbare, il demanda qu'il fût nommé des magistrats à la place d'Andranodore & de Thémiste. Un inconnu proposa Epicydes ; un second Hippocrates : une multitude de voix répétèrent ces deux noms. Les prêteurs dissimulant leur mécontentement, essayèrent de remettre l'élection à un

autre jour ; mais, dans la crainte d'exciter une sédition, ils déclarèrent enfin préteurs Epicydes & Hippocrates.

Ces deux magistrats, absolument dévoués à Annibal, ne voyoient qu'avec peine qu'on eût député vers Appius, pour lui proposer le renouvellement de l'alliance avec les Romains. Il avoit adressé les ambassadeurs à Marcellus, commandant des troupes en Sicile, qui, de son côté, en envoya aux magistrats de Syracuse, pour traiter de la paix. Les choses avoient changé de face. Hippocrates & Epicydes étoient venus à bout d'inspirer une aversion générale pour les Romains : ils avoient persuadé au peuple, que le dessein des préteurs étoit de leur livrer la ville. La vue d'Appius, qui s'approchoit du port avec sa flotte, pour encourager ceux de son parti, fortifia ces soupçons : la multitude courut vers la mer, pour empêcher les Romains d'aborder.

Dans ce tumulte, les préteurs convoquèrent une assemblée. Les avis se partagèrent : la sédition étoit sur le point d'éclater. Apollonidès, un des principaux magistrats, tenta de réunir les esprits. L'affaire discutée longuement & avec chaleur, ne laissa voir que

l'impossibilité de soutenir la guerre contre les Romains, & la nécessité de la paix avec eux. On leur envoya des ambassadeurs pour la conclure.

Peu de jours après, les Léontins demandèrent des troupes aux Syracusains pour défendre leurs frontières. Cette ambassade ne pouvoit venir plus à propos, pour décharger la ville d'une multitude inquiète & turbulente. On fit partir quatre mille hommes sous le commandement d'Hippocrates. Cette petite armée pilla les frontières de la province Romaine, & tailla en pièces une troupe envoyée par Appius pour la défendre. Marcellus porta des plaintes à Syracuse, & demanda que cet étranger fût chassé, ainsi qu'Epicydes son frère. Celui-ci se rendit aussi-tôt chez les Léontins, tâcha de les brouiller avec Syracuse; & lorsque les députés de cette ville vinrent faire aux Léontins leurs plaintes des hostilités commises contre les Romains, on leur répondit fièrement : que les Léontins n'avoient pas chargé les Syracusains de faire pour eux la paix avec les Romains, & qu'ils n'étoient pas tenus d'observer les conditions d'une alliance conclue sans leur participation. Mar-

cellus marcha aussi-tôt contre Léontium, & s'en rendit maître. Hippocrates & Epicydes prirent la fuite. Cependant un corps de huit mille hommes, que les Syracusains envoyèrent au secours de Marcellus, rencontrèrent un courrier qui leur fit un récit infidèle de ce qui étoit arrivé à la prise de Léontium; assurant que le général Romain avoit fait passer au fil de l'épée, les habitants & les soldats. Ce mensonge artificieux excita leur indignation. Hippocrates & Epicydes profitèrent de cette indisposition générale, pour se mettre sous leur protection : ils furent reçus avec joie. En vain les commandants blâmèrent les soldats d'avoir reçu des ennemis de la patrie; en vain ils ordonnèrent qu'on les arrêtât, & qu'on les chargeât de chaînes : les soldats s'y opposèrent avec des cris menaçants. Les chefs reconnurent qu'ils ne pouvoient aller plus loin, sans se mettre eux-mêmes en danger : ils envoyèrent à Syracuse pour informer le Sénat de ce qui se passoit.

Hippocrates, persuadé que dans la disposition où étoient les esprits, il n'étoit rien qu'on ne pût leur faire croire, aposta sur la route de l'armée,

des gens chargés d'une lettre qu'il avoit écrite lui-même, & dans laquelle les magiſtrats de Syracuſe félicitoient Marcellus du carnage qu'il avoit fait à Léontium, & l'exhortoient à aſſurer le repos de Syracuſe, en faiſant ſubir le même ſort aux ſoldats mercénaires qui faiſoient partie des huit mille hommes dont il étoit queſtion. A cette lecture, les mercénaires coururent aux armes; les chefs épouvantés ſe ſauvèrent à toute bride: les furieux ſe jettèrent ſur les Syracuſains qui ſe trouvoient parmi eux, & n'en auroient épargné aucun, ſi Hippocrates & Epicydes, pour ſe conſerver le moyen de rentrer dans Syracuſe, n'euſſent calmé leur emportement. Auſſi-tôt ils envoyèrent dans cette ville, un homme qu'ils avoient gagné, & qui débita le faux maſſacre des Léontins. On s'écria qu'il falloit fermer les portes aux Romains. Hippocrates & Epicydes arrivèrent près de la ville & s'y introduiſirent. Les préteurs ſe refugièrent dans l'Achradine: ils y furent attaqués; le fort fut pris d'aſſaut; les préteurs, à l'exception de ceux qui ſe ſauvèrent pendant le tumulte, furent maſſacrés; la nuit mit fin au carnage. Le lendemain on affran-

chit les esclaves, on délivra les prisonniers. Hippocrates & Epicydes furent élevés aux premiers emplois par cette vile populace.

Les Romains quittèrent le pays des Léontins, & marchèrent à Syracuse. Marcellus essaya, par des ambassadeurs, de faire connoître aux habitants, la vérité de ce qui s'étoit passé: mais voyant que tout étoit inutile, & qu'obsédés par Hippocrates, ils refusoient de le croire; il se détermina à faire le siége de la ville. Les Romains montèrent à l'assaut par deux endroits. La consternation & le silence régnoient dans Syracuse, qui eût succombé à cette première attaque, sans Archimèdes. Il fit jouer ses machines du côté de la terre: l'infanterie ennemie fut accablée d'une multitude de traits & de pierres, qui jettèrent dans tous les rangs un désordre épouvantable.

Liv. l. 24. n. 32. 33. Plut. in Marcel. Polyb. l. 8. c. 3.

Marcellus n'avoit pas moins de dangers à courir du côté de la mer. Encore éloignés de la ville, ses soldats étoient atteints de traits lancés par les balistes & les catapultes. De nouveaux périls les attendoient près des murailles. De hautes machines faisant tomber sur les galères un poids immense, les abymoient

dans les flots; des crampons en accrochoient d'autres, les élèvoient sur leur pouppe, les lâchoient & les submergeoient: ou suspendues en l'air, & tournoyant avec rapidité, elles présentoient le spectacle affreux d'hommes jetés au loin par la violence du mouvement.

Marcellus fit préparer, sur huit galères jointes ensemble deux à deux, des machines appellées *Sambuques*; espèce de pont-levis servant aux assiégeants à passer sur le mur. Ce vaste corps étoit assez loin des remparts, lorsqu'Archimèdes lança contre lui un énorme rocher, bientôt suivi d'un second, puis d'un troisième, qui le heurtèrent avec un fracas horrible, renversèrent, brisèrent les appuis, & séparèrent les galères.

Saisi, épouvanté d'un tel genre de combat, le général Romain se retira le plus diligemment qu'il fût possible, & donna ordre à ses troupes de terre, de faire de même. Il assembla le Conseil, pour parer à des évènements aussi imprévus que funestes. On résolut de se placer pendant la nuit, au plus près des murailles. Les assiégeants s'y croyoient à couvert, lorsqu'une nuée de traits & de pierres, lancés du haut des remparts,

parts, vint les accabler, sans qu'ils vissent d'où partoient les instruments de leur mort. Les Romains sembloient, dit Plutarque, combattre contre les Dieux : ils reculent ; de nouveaux traits les accablent : ils redoublent d'efforts pour s'y soustraire, & ne rentrent dans leur camp, qu'après avoir perdu beaucoup de monde ; presque toutes leurs galères étoient froissées ou fracassées.

Marcellus, dans la plus grande inquiétude, voyoit tous ses projets renversés : ses pertes étoient considérables ; les assiégés bravoient ses efforts ; la frayeur s'étoit emparée des Romains. Contraint de renoncer à prendre la ville d'assaut, il résolut de réduire par la faim, le peuple nombreux qu'elle renfermoit.

Il laissa devant la place, Appius avec les deux tiers de l'armée : lui-même avec le reste, il s'avança dans l'île, & fit rentrer quelques villes dans le parti des Romains. En revenant d'Agrigente, sur laquelle il avoit fait une tentative inutile, il rencontra Hippocrates, qui, sur l'avis de l'arrivée d'Himilcon en Sicile, étoit sorti de Syracuse à la tête de dix mille hommes de pied & de cinq-cents chevaux, pour l'aller

213 avant J. C.
Liv. l. 24. n. 34. 35.
Plut. in Marcel.

oindre & faire de concert avec lui la guerre aux Romains. Il le battit, lui tua plus de huit mille hommes, retint par cette victoire, ceux qui songeoient à se ranger du côté des Carthaginois, & revint devant Syracuse.

212 avant J. C. Liv. l. 25. n. 23-31. *Plut. in Marcel.*

Le blocus de cette ville continuoit toujours, quoique Marcellus désespérât de la prendre par famine, parce qu'elle recevoit des vivres de Carthage. Il essaya de s'en rendre maître par intelligence : le complot fut découvert. Il ne lui restoit que la douleur & la honte de lever un siége où il avoit perdu tant de temps, d'hommes & de vaisseaux, lorsqu'un évènement lui offrit une ressource. Un Lacédémonien, nommé Damippus, envoyé de Syracuse à Philippe, roi de Macédoine, fut pris par des vaisseaux Romains. Epicydes témoigna beaucoup de desir de le racheter. Marcellus convint d'un endroit près de Trogile, pour les conférences sur la rançon du prisonnier. Dans les différentes séances tenues à ce sujet, un Romain considéra la muraille, & reconnut qu'elle n'étoit pas aussi haute qu'on se l'étoit imaginé. Marcellus, à qui il fit part de cette observation, ordonna de préparer des échelles, &

saisit, pour exécuter son dessein, le temps d'une fête de Diane, dont la célébration duroit trois jours. La nuit, au moment où il crut les Syracusains ensevelis dans le sommeil & dans le vin, il fit avancer des soldats en silence: mille hommes armés se rendirent maîtres d'une partie de la ville, & donnèrent le signal à d'autres, qui gagnèrent le haut du mur en plusieurs endroits.

Les portes d'Héxapyle furent brisées: Marcellus entra dans la ville avec toutes ses troupes. Epicydes les prit pour un petit nombre de Romains, que la négligence des sentinelles avoit laissé passer; il sortit de l'Ile pour les attaquer: mais lorsqu'il apperçut l'Epipole remplie d'ennemis, il se retira précipitamment dans l'Achradine.

Avant d'attaquer ce poste, Marcellus exhorta les assiégés de se rendre volontairement, & de prévenir leur ruine: les déserteurs, qui n'espéroient point de pardon, ne voulurent jamais que les députés approchassent des murailles. Marcellus contraint d'en venir aux dernières extrémités, attaqua d'abord le fort Euryale, l'emporta & tourna ses efforts contre l'Achradine.

Sur ces entrefaites, arrivèrent Hippocrates & Himilcon. Le premier, après avoir donné le signal à ceux qui occupoient l'Achradine, attaqua le vieux camp des Romains, où commandoit Crispinus. Epicydes fit en même-temps une sortie sur les postes de Marcellus. La flotte Carthaginoise se plaça entre la ville & le camp des Romains, pour empêcher le général d'envoyer aucun secours à Crispinus. Malgré toutes ces dispositions, Hippocrates fut repoussé par Crispinus, qui le suivit jusques dans ses retranchements; & Marcellus obligea Epicydes à se renfermer dans la ville.

On étoit en automne: la peste survint & fit de grands ravages parmi les assiégés; plus encore dans les camps des Romains & des Carthaginois. Les Siciliens qui étoient avec les derniers, se dispersèrent dans leurs villes, pour échapper à la contagion: les Carthaginois, qui n'avoient point de retraite, périrent presque tous, avec leurs chefs Hippocrates & Himilcon. Bomilcar revint de Carthage avec cent-trente navires, & sept-cents vaisseaux de charge. Les vents contraires l'empêchoient de doubler le cap Pachyn. Epicydes crai-

gnoit que, si ces vents continuoient, la flotte ne prît le parti de retourner en Afrique : il confia l'Achradine aux chefs des troupes mercénaires, alla trouver Bomilcar, & lui persuada de tenter la fortune d'un combat. Marcellus instruit qu'on levoit des troupes dans toute la Sicile, & que la flotte ennemie étoit près d'arriver avec des provisions & des convois de toute espèce, pour éviter d'être en même-temps attaqué par mer & par terre, résolut malgré la supériorité de la flotte Carthaginoise, de s'opposer à son passage. Les deux armées navales étoient aux environs du promontoire de Pachyn, disposées à combattre dès que le calme leur permettroit de gagner la pleine mer. Le vent s'appaisa ; Bomilcar se mit en mouvement, & prit le large, afin de doubler plus facilement le promontoire : mais quand il apperçut les Romains s'avancer contre lui, frappé d'une terreur subite, il envoya ordre aux vaisseaux de charge, de tourner vers l'Afrique, & se retira à Tarente. Epicydes gagna Agrigente, pour y attendre l'évènement.

Les Siciliens qui étoient dans le camp, informés de tout ce qui venoit de se

passer, de concert avec ceux qui étoient dans la place, envoyèrent des députés à Marcellus, pour se rendre à lui, & pour convenir des conditions. Comme on étoit d'accord, ils vinrent pour en faire part aux habitants de l'Achradine, à qui ils persuadèrent de se défaire des chefs qu'Epicydes leur avoit laissés. Aussi-tôt on convoqua une assemblée; de nouveaux officiers furent nommés, & on députa à Marcellus.

Tout étoit réglé, lorsque les déserteurs, persuadés qu'on alloit les livrer aux Romains, firent craindre le même sort aux troupes auxiliaires, prirent les armes, égorgèrent les Magistrats nouvellement élus, firent main-basse sur tous les Syracusains qu'ils rencontrèrent, pillèrent tout, & créèrent six officiers; trois pour commander dans l'Ile, & trois dans l'Achradine. Parmi ces derniers, étoit un certain Méric, Espagnol, qu'on trouva moyen de gagner: il introduisit de nuit, par la porte qui est près de la fontaine d'Aréthuse, un corps de soldats Romains. Marcellus, au point du jour, fit une fausse attaque à l'Achradine, pour attirer de ce côté toutes les forces de cette citadelle & de l'Ile, & fa-

ciliter à quelques vaisseaux qu'il tenoit prêts, le moyen de jetter des troupes dans cette dernière partie de la ville. Les soldats débarqués dans l'Ile, trouvèrent les corps-de-garde à moitié vuides : les portes même par où étoient sortis ceux qui avoient couru au secours de l'Achradine, étoient ouvertes. Ils s'emparèrent aisément de ce quartier : bientôt Marcellus apprit que les siens étoient maîtres de l'Ile, & d'une partie de la forteresse, & que l'Espagnol avec sa troupe, s'étoit joint aux Romains ; il fit sonner la retraite, pour empêcher le pillage du trésor des rois, qu'on croyoit beaucoup plus considérable qu'il ne l'étoit en effet. Alors les Syracusains lui ouvrirent les portes de l'Achradine, & ne lui demandèrent point d'autre grace, que la vie pour eux & pour leurs enfants. Marcellus fit placer des gardes au trésor, des sauve-gardes aux maisons de ceux des Syracusains qui s'étoient retirés dans son camp, & abandonna la ville au pillage.

Tandis que les vainqueurs répandus de toutes parts, s'abandonnoient aux excès qu'inspirent l'avarice & la cruauté ; au milieu de l'horreur & du tumulte,

qu'excitent le pillage & le saccagement dans une ville prise d'assaut, Archimèdes portoit à Marcellus des instruments de Mathématiques : des soldats qui crurent que c'étoit de l'or, le tuèrent pour se l'approprier. Le général Romain, affecté de la mort de ce grand homme, prit soin qu'on lui donnât une sépulture honorable, & mit ses parents sous sa protection.

Cic. in Verr. de frum. n. 13.

Syracuse ainsi tomba au pouvoir des Romains, après trois ans de siége. La Sicile entière devint une de leurs provinces, sans perdre ses droits ni ses coutumes : elle leur obéit aux mêmes conditions qu'elle avoit obéi à ses rois. Ce fut la première des nations étrangères qui contracta alliance avec Rome ; la première conquête qu'elle fit hors de l'Italie. Tournons nos regards sur les contrées qui vont devenir pour eux, le sujet de nouveaux triomphes.

Id. in Verr. 3. n. 2. 3.

Affaires de la Grèce.

Les Grecs, réunis contre l'ennemi commun, auroient pu causer beaucoup d'embarras à l'ambition Romaine, & prolonger leur existence : mais les circonstances les avoient divisés. Longtemps Carthage avoit tenu les colonies

Grecques de la Sicile en alarmes; celles de l'Asie-mineure, soumises à un des successeurs d'Alexandre, n'avoient plus d'intérêts que les siens : une politique éclairée n'eût pas permis à Antiochus de les séparer de ceux de la Macédoine; il s'en apperçut trop tard.

De retour à Rome, les commissaires envoyés pour régler les affaires de la Grèce, apprirent aux Sénateurs que la République étoit à la veille d'une guerre contre le roi de Syrie. Ce prince étoit passé en Europe, avec une puissante armée de terre & de mer; & si l'espérance de s'emparer de l'Egypte, fondée sur le faux bruit de la mort de Ptolémée, ne l'eût attiré d'un autre côté, il auroit déjà allumé le feu de la guerre dans toute la Grèce. Les Etoliens étoient dans la disposition de se soulever; la Grèce nourrissoit dans son sein, un dangereux ennemi en la personne de Nabis, tyran des Lacédémoniens, qui bientôt le seroit de toute la nation, si l'on ne mettoit des bornes à son ambition, & surtout, si on le laissoit en possession d'Argos, d'où il en imposoit à tout le Péloponnèse. Comme Antiochus s'é-

Av. J. C. 195. *Liv. l.* 33. *n.* 44. 45.

Av. J. C. 195.

toit retiré en Syrie, le Sénat délibéra d'abord sur ce qui concernoit le tyran de Lacédémone, & après y avoir mûrement réfléchi; on laissa Flamininus maître de prendre à son égard, le parti qu'il jugeroit le plus convenable aux intérêts de la République.

Liv. l. 34. n. 22-41.

Ce Général étoit devenu l'objet de l'amour de tous les Grecs, à l'exception des Etoliens, qui n'avoient pas tiré de la victoire, tous les avantages dont ils s'étoient flattés: les autres peuples goûtoient dans un tranquille repos, les fruits de la liberté. Telle étoit la situation des choses, lorsque Flamininus reçut le décret qui le rendoit arbitre de la paix ou de la guerre. Il convoqua l'assemblée des alliés à Corinthe; la guerre fut résolue contre Nabis. Flamininus se mit en marche; Aristénus, général des Achéens, le joignit près de Cléones, avec dix mille hommes de pied & mille chevaux: à Caryes, son armée se vit accrue de quinze-cents Macédoniens & de quatre-cents Thessaliens. Le frère de Flamininus arriva aussi avec une flotte de quarante vaisseaux, à laquelle les Rhodiens & Eumènes joignirent les leurs. Un grand nombre de Lacédémoniens exi-

lés, se rendirent au camp des Romains, ayant à leur tête Agésipolis, qui, encore enfant, avoit été chassé de Sparte, par le tyran Lycurgue. Av. J. C. 195.

Nabis, menacé par terre & par mer, d'un si grand nombre d'ennemis, avoit fait venir de Crète, mille soldats d'élite, qu'il joignit aux mille autres qu'il avoit déjà dans ses troupes : il avoit à sa solde, trois mille étrangers; il arma en outre dix mille hommes du pays, sans compter les Hilotes; il pourvut aux fortifications de la ville, & prit en même-temps des mesures dignes de lui, contre les mouvements intérieurs. Il assembla les Lacédémoniens sans armes, & les ayant fait entourer de ses satellites, il leur dit qu'on devoit lui pardonner, si, dans un temps où il avoit tout à craindre, il prenoit des précautions extraordinaires, & s'il aimoit mieux empêcher ceux qui lui étoient suspects, de le trahir, que de punir leur trahison. En même-temps, il fit arrêter & conduire en prison, environ quatre-vingt des principaux de la jeunesse, promettant de les relâcher, dès qu'il auroit repoussé des ennemis, qu'il redoutoit peu tant qu'il seroit à couvert des conju-

Av. J. C. 195.

rations domestiques. Mais ces jeunes citoyens furent égorgés dès la nuit suivante : il fit aussi mourir plusieurs Hilotes, soupçonnés d'avoir voulu passer chez les Romains.

Les Romains s'étoient avancés jusqu'à l'Eurotas, & travailloient à y établir leur camp : les troupes auxiliaires de Nabis vinrent fondre sur eux ; & comme ils ne s'attendoient pas à cette attaque, d'abord ils furent mis en désordre ; mais enfin ils repoussèrent l'ennemi dans ses murailles. Flamininus le lendemain conduisit ses troupes en bataille, le long du fleuve, au-delà de la ville, & s'arrêta au pied du mont Ménale. Les ennemis tombent sur l'arrière-garde ; ils sont repoussés : les Achéens qui connoissoient les lieux, les pressent vivement, en font un grand carnage, & en désarment un grand nombre qui s'étoit dispersé dans la campagne. Flamininus après avoir ravagé les belles & délicieuses campagnes qui étoient aux environs d'Amycles, vint replacer son camp sur les bords de l'Eurotas, d'où il fit le dégât dans la vallée au-dessous du Taygète, & désola tout le pays du côté de la mer.

Dans le même temps, Lucius, frère

du Proconſul, ſe rendit maître de plu- Av. J. C.
ſieurs places le long de la côte, & 195.
vint enſuite mettre le ſiége devant Gythium, ville puiſſante par ſa ſituation & ſes fortifications, par le nombre de ſes habitants, & le grand amas qu'on y avoit fait de machines de guerre de toute eſpèce. La reddition de cette place alarma le tyran; il demanda une entrevue à Flamininus: le rendez-vous fut donné ſur une éminence ſituée au milieu du pays. Tous deux y vinrent avec un petit nombre de troupes; &, les ayant laiſſées dans un poſte d'où on les voyoit aiſément, ils deſcendirent plus bas; Nabis avec ſes gardes, le Proconſul accompagné de ſon frère, d'Eumènes, de Soſilaüs de Rhodes, d'Ariſténus & de quelques officiers de ſon armée. Nabis prenant alors la parole: « Si j'avois pu » dit-il « pré-» ſumer pourquoi vous m'avez déclaré » la guerre, j'euſſe attendu, ſans me » plaindre, ce qu'il auroit plu à la » fortune de décider de mon ſort: mais » je ne puis gagner ſur moi de me taire, » & il faut au moins qu'avant de périr, » je ſache la raiſon que vous avez de » me perdre. J'avoue que ſi vous reſ-» ſembliez aux Carthaginois, ſur les

Av. J. C. 195.

» ferments desquels on ne peut compter;
» je ferois moins étonné que vous eussiez
» pour moi si peu d'égards & de mé-
» nagements : mais quand je jette les
» yeux sur vous, je vous reconnois pour
» ces Romains tant vantés à cause de
» leur droiture & de leur fidélité, pour
» ces observateurs exacts des loix di-
» vines & humaines. Quand je me consi-
» dère moi-même, je vois que je suis ce
» même Nabis qui vous est allié depuis
» long-temps avec tous les autres Lacé-
» démoniens ; & qui, en particulier, a
» renouvellé récemment avec vous, un
» traité d'alliance & d'amitié, à l'oc-
» casion de la guerrre de Macédoine.
» Il est vrai, me direz-vous peut-être;
» mais vous avez violé ce traité en vous
» emparant d'Argos. Comment voulez-
» vous que je réfute cette objection ?
» Par le fait même, ou par les conjonc-
» tures du temps? Le fait me justifie
» doublement ; car c'est à la prière des
» Argiens même que je suis entré dans
» leur ville, pour les défendre, & non
» pour m'en emparer ; & j'y suis entré
» dans le temps qu'elle étoit sous la
» domination de Philippe, & non dans
» votre alliance. Les conjonctures du
» temps ne me sont pas moins favo-

» rables : car j'étois déjà en possession » d'Argos, quand j'ai fait alliance avec » vous ; & vous exigeâtes de moi en » la contractant, non que je retirasse » ma garnison de cette ville, mais que je » vous donnasse du secours contre Phi- » lippe. Vous conviendrez peut-être » encore, qu'il n'y a rien à me repro- » cher au sujet d'Argos, puisque j'ai » tiré cette ville des mains de votre » ennemi, & non des vôtres ; que je » l'en ai tirée à la prière de ses habi- » tants, non contre leur gré ; & qu'en- » fin vous me l'avez abandonnée par » les conditions de l'alliance que j'ai » faite avec vous : mais vous direz que » le titre de tyran vous déplaît ; que » vous ne sauriez souffrir que je mette » les esclaves en liberté, & que je dis- » tribue des terres à la multitude qui » est dans le besoin. A l'égard du nom » que vous me reprochez, qui que je » sois, Flamininus, je suis assurément » le même que j'étois lorsque vous avez » traité avec moi ; & je me souviens » qu'alors vous me donnâtes la qualité » de roi, au-lieu qu'aujourd'hui il vous » plaît de me traiter de tyran. Si j'avois » pris un autre titre que celui que vous » m'avez donné vous-même, ce seroit

Av. J. C. 195.

» à moi qu'il faudroit demander la rai-
Av. J. C. » ſon de mon inconſtance : comme c'eſt
195. » vous qui m'en donnez un nouveau, » c'eſt à vous de juſtifier la vôtre. Quant » à la liberté que je donne aux eſclaves, » pour augmenter le nombre des ci- » toyens ; & aux terres que je partage » entre les pauvres, pour les ſoulager : » le temps vous répondra encore au » lieu de moi. Ces choſes, bonnes ou » mauvaiſes, exiſtoient quand vous » fîtes alliance avec moi, & que je » vous donnai du ſecours contre Phi- » lippe : mais quand elles ſeroient poſ- » térieures, je ne vous dirai pas qu'en » cela je n'aurois bleſſé ni votre al- » liance ni votre amitié, que je l'aurois » fait à l'exemple & ſuivant la coutume » de mes ancêtres..... J'avoue que » dans ce diſcours, j'ai paſſé les bornes » de la brièveté, dont on ſe fait gloire » à Lacédémone ; car je pouvois me » contenter de dire en un mot, que » depuis que je me ſuis uni avec vous, » je n'ai rien fait dont vous deviez être » mécontent. »

Nabis étoit un monſtre ; mais la plupart de ſes arguments étoient ſans réplique : auſſi le Romain n'oppoſa-t-il, en grande partie, que des raiſon-

nements vagues ; & la ſubſtance de ſon diſcours pourroit ſe réduire à ces deux mots : « Vous avez raiſon ; mais depuis » que nous avons vaincu Philippe, » nous voulons que vous ayiez tort ». Il ne fut rien conclu dans cette entrevue. Le lendemain, Nabis conſentit d'abandonner Argos, de rendre les priſonniers & les transfuges : il pria Flamininus, s'il avoit d'autres demandes à lui faire, de les lui donner par écrit, afin qu'il pût en conférer avec ſes amis. Le proconſul lui accorda le temps qu'il demandoit pour faire ſes réflexions, & cependant il tint Conſeil avec ſes alliés. La plupart étoient d'avis de ne mettre bas les armes, qu'après avoir exterminé le tyran. Flamininus, au contraire, inclinoit pour la paix : il voyoit que ſi Nabis prenoit le parti de ſe renfermer dans Lacédémone, il n'en auroit d'autre à prendre lui-même, que celui de l'aſſiéger : le ſiége pouvoit être long ; la guerre pouvoit éclater contre Antiochus ; & quelle armée oppoſer alors à ce roi ?

Av. J. C. 195.

Telles étoient les raiſons qu'il alléguoit publiquement : mais il craignoit auſſi que le ſort ne fît tomber la Grèce à un autre conſul, & qu'il ne lui dé-

robât la gloire de terminer une entreprise qu'il avoit si heureusement avancée. Comme son discours ne faisoit aucune impression sur l'esprit des alliés, il feignit de se rendre. « Eh bien » leur dit-il « assiégeons Lacédémone, » puisque vous le voulez : mais comme » une ville n'est pas toujours aussi-tôt » prise qu'on l'avoit espéré, & que » souvent les assiégeants se rebutent » plutôt que les assiégés, il est bon de » vous préparer à passer l'hiver autour » des murs de Sparte ». Cette proposition & la vue des dépenses qu'occasionneroit l'entreprise, fit faire des réflexions aux alliés : ils laissèrent au général, la liberté de prendre le parti qu'il croiroit le plus avantageux au peuple Romain & à ses alliés.

Av. J. C. 195.

Flamininus ayant assemblé les premiers officiers de son armée, convint avec eux, des conditions de paix qu'on offriroit au tyran. Les principales étoient : « Qu'il y auroit une trève de » six mois, pendant laquelle on en- » verroit de part & d'autre à Rome, » des ambassadeurs pour y faire ratifier » le traité ; que sous dix jours Nabis » évacueroit Argos & les autres villes » de l'Argolide où il avoit garnison ;

» qu'il rendroit aux villes maritimes, » tous les vaisseaux qu'il leur avoit » pris, & ne conserveroit que deux » brigantins à seize rames au plus ; qu'il » rendroit à tous les alliés du peuple » Romain, leurs prisonniers, leurs trans- » fuges & leurs esclaves ; qu'il resti- » tueroit aux exilés de Lacédémone, » leurs biens, leurs enfants, & celles » des femmes qui voudroient accom- » pagner leurs maris dans leur exil, » sans leur faire aucune violence à cet » égard ; qu'il donneroit, au choix du » général Romain, cinq otages, du » nombre desquels seroit son fils ; enfin, » qu'il paieroit cent talents comptant, » & de plus, cinquante chaque année, » pendant huit ans. »

Av. J. C. 195.

Ce traité ne fut pas plus tôt connu dans la ville, qu'il excita un murmure général : ceux qui étoient en possession des femmes ou des effets des exilés, regardoient l'abandon qu'on les obligeoit d'en faire, comme la perte de leur bien propre, & non comme la restitution du bien d'autrui : les soldats mercénaires ne voyoient qu'avec regret, la perte qu'ils alloient faire des avantages que la guerre leur procuroit : il ne fut plus question de

paix, & l'on courut aux armes.

Av. J. C. 195. Flamininus prit ses mesures pour ne pas manquer Lacédémone. Cette ville, comme on l'a déjà vu, n'avoit plus pour seuls remparts la valeur de ses citoyens. Les tyrans avoient entouré de fortes murailles, les endroits les plus bas & les plus exposés: les parties les plus élevées & les plus difficiles, étoient défendues par des corps de troupes. Flamininus, après en avoir attentivement considéré la situation, résolut d'y donner l'assaut, l'entoura entièrement avec ses soldats, qui montoient à cinquante mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Tous s'avancèrent à-la-fois, en poussant de grands cris. Nabis, effrayé du péril qui le menaçoit, couroit lui-même ou envoyoit des officiers & des soldats aux endroits qui paroissoient le plus pressés. Ses efforts n'empêchèrent pas les Romains de répandre par-tout l'alarme: il demeura tellement interdit, qu'il ne fut plus capable de prendre aucun conseil.

Les assiégés se soutinrent, tant que l'on combattit dans des lieux étroits; mais quand les Romains eurent gagné du terrain, & purent s'étendre, les Lacédémoniens tournèrent le dos, &

s'enfuirent sur les lieux les plus élevés. Déjà Nabis cherchoit comment il pourroit s'échapper, lorsqu'un de ses officiers fit mettre le feu aux maisons les plus voisines des murailles. L'embrasement se communiqua de proche en proche; les Romains furent accablés d'une grêle de tuiles & de pierres: des poutres brûlantes se détachoient & les écrasoient; la fumée qui les aveugloit, leur causa encore plus de frayeur que de péril. Ceux qui étoient hors de la ville, s'éloignèrent promptement; ceux qui y étoient entrés, craignirent que les flammes ne leur fermassent la retraite, se retirèrent avec précipitation; & Flamininus, après s'être cru maître de la place, fut contraint de ramener ses troupes dans le camp, d'où il continua de donner aux assiégés de si fréquentes alarmes, que le tyran, au désespoir, envoya demander la paix.

Av. J. C. 195.

Le général Romain ordonna au député, de sortir de son camp, & ne consentit à l'écouter, qu'après qu'il eut employé les prières les plus humbles, & qu'il se fût prosterné respectueusement à ses pieds. Il accorda une trève, aux conditions qui avoient été pres-

Av. J. C. 195.

crites : l'argent & les otages furent remis entre ses mains. Il prit congé d'Eumènes, des Rhodiens & de son frère, qui retournèrent à leur flotte; & il se rendit à Argos.

Les habitants de cette ville avoient profité du siége de Lacédémone pour se mettre en liberté. Dans les transports de leur reconnoissance, ils indiquèrent, pour le jour de l'arrivée de l'armée Romaine, l'ouverture des jeux Néméens, que les malheurs de la guerre avoient interrompus, & ils choisirent le général pour y présider. Les jeux furent célébrés avec cette ivresse qu'inspire à un peuple opprimé, le retour d'une liberté long-temps sentie, & toujours desirée : celle des Argiens en particulier, y fut annoncée par la voix du héraut.

Les Achéens virent avec joie Argos devenue libre. Depuis le traité fait entre Rome & Nabis, les Etoliens décrioient par-tout les Romains : « Ils » n'ont cessé » disoient-ils « de faire la » guerre à Philippe, qu'après avoir » obligé ce prince d'évacuer toutes les » villes de la Grèce : maintenant ils » laissent un tyran en possession de La- » cédémone, & souffrent qu'Agésipo-

» lis, son roi légitime, qui a servi dans
» les armées Romaines, & tant d'il- Av. J. C. 195.
» lustres citoyens de Sparte, soient
» condamnés à passer le reste de leur
» vie dans un triste exil. En un mot,
» le peuple Romain est devenu le sa-
» tellite d'un tyran qui domine. »

Flamininus ramena ses troupes à Elatée, d'où il les avoit tirées pour la guerre de Sparte. Au commencement du printemps, il vint à Corinthe, où il avoit convoqué les députés de toutes les villes: il leur parla de l'amitié que les Romains avoient contractée avec les peuples de la Grèce; des services que leur avoient rendu les généraux qui étoient venus en Macédoine avant lui; de ce qu'il avoit fait lui-même. On l'écoutoit avec un applaudissement général: mais lorsqu'il vint à parler de Nabis, l'assemblée fit sentir sa douleur, de ce que le libérateur de la Grèce avoit laissé, dans le sein d'une ville aussi illustre que Sparte, un tyran insupportable à sa patrie, & redoutable à toutes les villes voisines. Flamininus n'ignoroit pas la disposition des esprits à cet égard: il répondit qu'il n'auroit jamais consenti à faire la paix avec Nabis, s'il eût été possible de le détruire

Av. J. C. 194.
Liv. l. 34. n. 48-52.

Av. J. C. 194.

& de conserver Lacédémone ; mais que la ruine de Nabis auroit entraîné celle d'une ville si célèbre, & qu'il avoit cru devoir laisser subsister ce tyran, après l'avoir affoibli jusqu'au point de ne pouvoir nuire à personne, plutôt que d'employer des moyens qui, loin de la sauver dans l'état où elle étoit, ne pouvoient qu'en hâter la ruine. Il ajouta qu'il se préparoit à repasser en Italie avec son armée; que sous dix jours, les Grecs apprendroient que les garnisons de Chalcis & de Démétriade auroient été retirées ; que sous leurs yeux & dans le moment même, il alloit évacuer la citadelle de Corinthe, & la rendre aux Achéens, afin d'apprendre à tout l'univers, qui des Romains ou des Etoliens on devoit accuser de mensonge & d'imposture. Il les pria de juger de leurs amis par les faits, & non par les paroles : il les exhorta à user modérément de leur liberté ; à entretenir parmi eux l'union & la concorde ; il les conjura de conserver, par leur sage conduite, une liberté dont ils étoient redevables aux armes & à la bonne foi d'un peuple étranger ; & de faire connoître aux Romains, qu'en les rendant

rendant libres, ils n'avoient pas mal placé leur protection & leurs bienfaits. Av. J. C. 194.

Ces adieux firent verser des larmes aux assistants : Flamininus lui-même fut attendri. Un doux murmure étoit l'expression des sentiments de l'assemblée : on entendoit les Grecs s'exhorter les uns les autres à graver profondément dans leur esprit & dans leur cœur, des leçons qu'ils devoient respecter comme des oracles. Quand ils eurent fait silence, Flamininus leur recommanda de s'informer des citoyens Romains qui pouvoient rester parmi eux dans l'esclavage, & de les lui envoyer sous deux mois en Thessalie : il observa qu'il étoit de leur honneur de ne point laisser dans la servitude, ceux à qui ils étoient redevables de la liberté. Ils le remercièrent de la bonté qu'il avoit de les avertir d'un devoir si juste, si indispensable. Le nombre de ces esclaves, qui étoit considérable, provenoit de la vente qu'Annibal avoit faite des prisonniers dans la guerre punique : il en coûta cent talents aux Achéens, pour en racheter douze-cents dans leur pays.

L'assemblée n'étoit pas encore con-

Av. J. C. 194.

gédiée, qu'on vit la garnison descendre de la citadelle, gagner la porte de la ville, & se retirer. Bientôt elle fut suivie du général, que tous les députés accompagnoient, en lui prodiguant les titres de sauveur & de libérateur. Après avoir pris congé d'eux, il retourna à Elatée; ensuite il alla à Chalcis, d'où il tira la garnison, ainsi que des villes d'Orée, d'Erétrie, de Démétriade. Il régla les affaires de la Thessalie, rendit la liberté aux villes de cette province, réforma leur gouvernement, s'embarqua à Orique, & vint donner à Rome le premier spectacle d'un triomphateur de la Grèce.

Av. J. C. 192. Liv. l. 35. n. 12. 13.

La tranquillité où Flamininus laissoit cette contrée, ne pouvoit être longue. Les Etoliens s'étoient promis de grands avantages, en favorisant les armes des Romains contre Philippe: ils se voyoient, pour toute récompense, forcés de ne plus troubler la Grèce par leurs brigandages; ils méditèrent une révolte, & firent passer un de leurs citoyens à la Cour de Syrie, pour persuader Antiochus de prendre les armes contre Rome: ils envoyèrent en même temps des ambassadeurs à Philippe & à Nabis, pour les engager

dans cette querelle. On représenta au dernier de ces princes, que les Romains, en le dépouillant de ses villes maritimes, d'où il tiroit ses soldats, ses vaisseaux & ses rameurs, l'avoient mis hors d'état de vivre & d'agir en souverain; qu'enfermé dans les murs de Lacédémone, il voyoit les Achéens dominer tout le Péloponnèse; qu'il ne retrouveroit jamais une occasion si favorable de recouvrer son ancien pouvoir; que les Romains n'avoient point d'armée dans la Grèce, & que la prise de Gythium, ou de quelques autres places de la Laconie, ne leur paroîtroit pas un sujet qui méritât d'y faire passer de nouveau leurs légions. L'ambassadeur envoyé vers Philippe, employoit à-peu-près les mêmes raisons pour animer ce prince, dont les pertes, bien plus considérables que celles de Nabis, donnoient encore du poids à ses discours. A l'égard d'Antiochus, on lui faisoit entendre que c'étoient les Ætoliens qui avoient vaincu Philippe, & les Romains qui avoient profité de ses dépouilles; qu'ils leur avoient ouvert le chemin de la Grèce, & procuré les moyens de la victoire. On lui faisoit le détail des troupes de

Av. J. C. 192.

Av. J. C 192.

terre & de mer que ces peuples étoient en état de lui fournir ; des postes & des ports qu'elles devoient occuper : & comme Philippe & Nabis n'étoient point là pour démentir ces assertions, le député avançoit aussi hardiment que s'il en eût été chargé de leur part, qu'ils étoient sur le point de se soulever, & prêts à saisir la première occasion qui se présenteroit de recouvrer ce qu'ils avoient perdu dans la guerre précédente.

Quelques efforts que fissent les Etoliens pour susciter des ennemis aux Romains, les deux rois n'entrèrent point alors dans leurs vues. Pour Nabis, il envoya sans différer, dans toutes les places maritimes, des gens chargés d'exciter une révolte générale. Il engagea par des présents ceux qui y commandoient, à prendre son parti, & fit tuer ceux qui persistoient à être fidèles aux Romains. Les Achéens envoyèrent des ambassadeurs pour lui rappeller le traité qu'il avoit fait avec Rome, & l'avertir de ne point violer une paix qu'il avoit si ardemment desirée. En même temps ils firent partir des troupes pour défendre Gythium que le tyran attaquoit déjà, & des ambassa-

deurs pour informer Rome de ce qui se passoit dans la Grèce.

Av. J. C. 192. Liv. l. 35. n. 25-30. Plut. in Philop.

Les Achéens, qui n'avoient osé entreprendre la guerre avant de connoître les intentions du Sénat, ne virent pas plus tôt leurs ambassadeurs de retour, qu'ils indiquèrent une assemblée à Sicyone, & députèrent vers Flamininus, pour lui demander son avis. Il répondit qu'ils devoient attendre l'arrivée d'Atilius, que les Romains envoyoient à leur secours avec une flotte. Les avis se partagèrent : la multitude attendoit, pour se déterminer, que Philopœmen, qui étoit alors préteur, eût parlé. « Je » loue » leur dit-il « l'usage qui défend » au préteur des Achéens, de dire son » sentiment sur la guerre, quand il » consulte la nation pour savoir si on » la doit entreprendre. Déclarez donc » au plus tôt vous-mêmes ce que vous » voulez qu'on fasse : je vous promets » que le préteur exécutera votre dé» cret avec autant de fidélité que » d'exactitude, & qu'il fera tout ce » qu'on peut attendre de la prudence » humaine, pour que vous n'ayiez à » vous repentir, ni de la paix ni de la » guerre ». Ce mot fit plus d'impression sur les esprits, pour les porter à

Av. J C. 192.

la guerre, que si Philopœmen la leur eût conseillée ouvertement. Elle fut décidée d'un consentement unanime, & l'on remit à sa discrétion, le temps & la manière de la faire.

Il eût été avantageux d'attendre la flotte Romaine pour secourir Gythium par mer: d'un autre côté cette place étoit vivement pressée; en différant, on pouvoit la perdre avec les troupes qu'on avoit envoyées pour la défendre. Le préteur mit en mer les vaisseaux des Achéens: mais, l'un des plus grands généraux de terre de son temps, il étoit novice dans sa marine. Nabis avoit équipé quelques vaisseaux à la hâte: il le battit. Philopœmen, loin de se laisser abattre par un semblable revers, assura que le tyran ne se glorifieroit pas long-temps de la victoire. En effet, peu de jours après, il surprit une partie de son armée, brûla son camp, & fit un grand carnage de ses troupes. Gythium étoit tombé au pouvoir de Nabis; mais battu dans une action générale, il fut contraint de se sauver à Lacédémone. Philopœmen ravagea pendant trente jours, les campagnes de la Laconie, & retourna dans sa patrie couvert de gloire,

Dans la crainte que les Etoliens n'entraînassent les alliés dans le parti d'Antiochus, les ambassadeurs de Rome, au nombre desquels étoit Flamininus, parcouroient leurs villes. Ils trouvèrent tous les peuples disposés en faveur des Romains, à l'exception des Magnètes, préoccupés de la crainte que Démétriade ne fût rendue à Philippe. Eurylochus, chef de la nation, & quelques-uns de sa faction, auroient mieux aimé changer la face des affaires de la Grèce, & s'unir à Antiochus & aux Etoliens, que de souffrir cette restitution. Flamininus les détrompa, sans choquer Philippe, qu'on avoit intérêt de ménager. Eurylochus prit la parole, & eut l'indiscrétion de dire, « qu'alors même Démétriade n'avoit » qu'une vaine apparence de liberté, » & qu'il ne s'y faisoit rien qui n'eût » été d'avance ordonné par les Ro- » mains ». Flamininus, transporté de colère, leva les mains au ciel, prit les Dieux à témoin de l'ingratitude & de la perfidie des Magnètes. Son air menaçant jetta l'effroi dans tous les cœurs. Zénon, un des principaux de la nation, s'adressa aux ambassadeurs, les larmes aux yeux, & les conjura de

Av. J. C. 192. *Liv. l.* 35. *n.* 31-39.

Av. J. C. 192.

ne point imputer à toute la républi-
que, l'extravagance d'un seul citoyen. « Les Magnètes » ajouta-t-il « reconnoissent que c'est à Flamininus & au » peuple Romain qu'ils sont redevables » de la liberté, & de ce que les hommes ont de plus cher & de plus » sacré. On ne peut demander aux Dieux » aucune faveur que nous n'ayions reçue » des Romains; & nous nous arracherons plutôt la vie de nos propres » mains, que de renoncer à l'amitié » d'un peuple si généreux. »

L'assemblée applaudit à ce discours. Eurylochus, abandonné de tous, se retira, gagna la porte de la ville par des rues détournées, & s'enfuit en Etolie. Thoas occupoit la première place de cette république: revenu depuis peu d'une ambassade vers Antiochus, il avoit amené avec lui Ménippe ambassadeur de ce roi. Avant d'être introduits dans l'assemblée du peuple, ces deux hommes avoient fait avec emphase aux citoyens, le dénombrement des forces de terre & de mer dont Antiochus alloit couvrir l'un & l'autre élément; des éléphants qu'il faisoit venir de l'Inde; de la prodigieuse quantité d'or & d'argent, avec

laquelle il feroit en-état d'acheter les Romains eux-mêmes.

Av. J. C. 192.

Flamininus ne doutoit pas de l'effet de femblables difcours dans l'affemblée des Etoliens : quoiqu'il n'efpérât rien d'eux, il envoya quelques députés en Etolie, pour leur rappeller l'alliance qu'ils avoient contractée avec les Romains, & s'oppofer aux entreprifes du roi de Syrie. Il chargea de cette commiffion les Athéniens, tant à caufe de la dignité de leur république, que de leur ancienne liaifon avec les Etoliens.

Thoas ouvrit la féance par le compte qu'il rendit de fon ambaffade. Ménippe prit enfuite la parole : il dit qu'il auroit été beaucoup plus avantageux pour les peuples de la Grèce & de l'Afie, qu'Antiochus fût intervenu dans leurs affaires, avant la défaite de Philippe; qu'alors chacun eût confervé fes biens & fes priviléges, & que tout n'eût pas dépendu de la volonté d'un peuple ambitieux. « Mais » continua-t-il « en » quelqu'état que foient les affaires de » la Grèce, fi vous perfévérez dans les » réfolutions que vous avez formées, » il ne fera pas difficile à Antiochus, » avec la protection des Dieux & le

Av. J. C. 192.

» secours des Etoliens, de la rétablir » dans son ancienne splendeur : ce qui » ne peut arriver, qu'en lui rendant » une liberté qui subsiste par elle-même, » & qui soit indépendante de la vo- » lonté d'autrui. »

Les Athéniens, sans dire un seul mot d'Antiochus, se contentèrent de faire ressouvenir les Etoliens de leur alliance avec les Romains, & des bienfaits que toute la Grèce avoit reçus de Flamininus. « Ne l'exposez pas à en » perdre le fruit, en formant de nou- » veaux engagements, avant d'en avoir » mûrement pesé les suites. Les projets » hardis & précipités flattent d'abord ; » mais l'exécution en est difficile, & » l'issue presque toujours funeste. Les » ambassadeurs de Rome, au nombre » desquels est Flamininus, ne sont pas » éloignés : avant de prendre un parti, » expliquez-vous avec eux sur les pré- » tentions qu'ils peuvent avoir, plutôt » que de jetter l'Europe & l'Asie dans » une guerre dont les suites ne peuvent » qu'être funestes. »

La multitude, toujours avide de nouveautés, & entièrement déclarée pour Antiochus, ne vouloit même pas qu'on admît les Romains dans l'assem-

blée : les plus sensés obtinrent enfin qu'ils seroient écoutés. Flamininus s'y rendit : il parla en peu de mots de ce qui faisoit le sujet de leurs contestations, & ajouta que s'ils se croyoient fondés dans leurs prétentions, il étoit bien plus raisonnable de s'adresser au Sénat, que de susciter entre les Romains & Antiochus, une guerre qui alloit ébranler tout l'univers, qui ne se termineroit que par la ruine totale de la Grèce, & dont les auteurs les premiers éprouveroient toutes les calamités.

Av. J. C. 192.

Ces représentations furent vaines : Thoas & ceux de sa faction l'emportèrent, & obtinrent que sur le champ on feroit un décret pour inviter Antiochus à venir délivrer la Grèce, & décider la querelle entre les Etoliens & Rome. Flamininus demanda communication du décret. « Nous » avons à présent » lui répondit Damocrite, préteur des Etoliens « des » affaires plus pressantes : mais je vous » le porterai bientôt, avec ma réponse, » en Italie, sur les bords mêmes du » Tibre. »

Les ambassadeurs se retirèrent à Corinthe. Trop fiers, pour laisser croire qu'ils mettoient toute leur espérance

Av. J. C. 192.
dans la protection d'Antiochus, les Etoliens prirent des mesures pour changer eux-mêmes la situation de la Grèce, & conçurent, en un même jour, trois résolutions aussi hardies qu'imprudentes. C'étoit de s'emparer de Démétriade, de Chalcis & de Lacédémone: trois des principaux citoyens furent chargés, chacun de l'une de ces expéditions. Dioclès se saisit de la première de ces villes, sous prétexte d'y ramener Eurylochus, dont les partisans avoient obtenu le rappel. Thoas manqua Chalcis, dont il avoit aussi compté pouvoir s'emparer par le moyen d'un exilé. Alexamène, qui s'étoit chargé de l'expédition contre Lacédémone, se conduisit d'abord avec plus de bonheur. Nabis, resserré par les Romains, dans les murailles de sa capitale, dépêchoit aux Etoliens message sur message, pour les prier de lui envoyer du secours. Alexamène partit à la tête de mille fantassins: il avoit aussi trente cavaliers, auxquels on avoit enjoint d'exécuter les ordres que leur donneroit leur commandant, quelque téméraires qu'ils leur parussent.

Alexamène vint à Sparte, & remplit le tyran, des espérances les plus

flatteuses : il lui fit croire qu'Antiochus étoit déjà en Europe ; qu'il ne tarderoit pas d'arriver dans la Grèce ; & que les Etoliens, prêts à venir au secours de Lacédémone avec toutes leurs troupes, avoient voulu auparavant les montrer sous les armes au roi de Syrie : il exhorta Nabis à ne pas retenir les siennes dans la ville ; mais à les faire sortir des murailles, pour les fortifier par de fréquents exercices. Nabis, sans défiance, à la tête de ses soldats, & avec Alexamène suivi des siens, les exerçoit souvent sur les bords de l'Eurotas. Un jour, après avoir paru quelque temps à la vue des troupes, dans la compagnie du tyran, le général Etolien poussa jusqu'aux siens, & s'adressant à ses cavaliers : « Brave jeunesse » leur dit-il « c'est maintenant qu'il faut » exécuter le dessein pour lequel vous » avez été envoyés : préparez vos cou» rages & vos bras à seconder les » coups que vous m'aurez vu porter le » premier ; que celui qui hésitera à » m'imiter, ou qui s'opposera à mes » efforts, soit assuré que jamais il ne » reverra ses Dieux Pénates. »

Av. J. C. 192.

A ces mots, qui leur rappelloient

Av. J. C. 192.
les ordres qu'ils avoient reçus en partant, tous furent saisis d'horreur. Alexamène ne leur laissa pas le temps de la réflexion : il leur ordonne de tenir leurs lances baissées, de ne point détourner les yeux de dessus lui; pousse vers Nabis qui s'avançoit, perce son cheval d'un coup de lance, & le renverse lui même par terre : ses cavaliers aussi-tôt fondent sur le tyran, & lui arrachent la vie. Alexamène gagne la ville pour s'emparer du palais : s'il eût convoqué sur le champ l'assemblée des Lacédémoniens, & qu'il leur eût fait un discours convenable aux circonstances, Sparte se déclaroit pour les Etoliens; mais il passa le reste du jour & la nuit entière à fouiller le palais : les Etoliens se répandirent de toutes parts, mirent la ville au pillage. Outrés de se voir traités avec tant de mépris & d'indignité, les Lacédémoniens se réunirent : les uns s'écrièrent qu'il falloit chasser les Etoliens, & rendre à Sparte sa liberté perdue, lorsqu'elle sembloit l'avoir recouvrée; d'autres vouloient élever en la place de Nabis, quelqu'un de la race royale. Il y avoit dans la ville un jeune enfant descendu des rois, & que le tyran

avoit fait élever parmi les siens. Ils le font monter à cheval; marchent armés sous ses auspices; chargent & tuent tous les Etoliens épars dans la ville : delà ils courent au palais, égorgent Alexamène. Les Etoliens qui s'étoient rassemblés autour du temple de Minerve-Chalciœcos, sont investis & taillés en pièces : un petit nombre jettent leurs armes, & s'enfuient, les uns à Tégée, les autres à Mégalopolis.

Av. J. C. 192.

Au bruit de la mort de Nabis, Philopœmen marcha vers Lacédémone, qu'il trouva dans le trouble & la confusion : il convoqua les principaux de la nation, gagna les uns par ses raisons, entraîna les autres par la force, & obligea cette ville d'entrer dans la ligue des Achéens. Ce succès augmenta beaucoup sa réputation ; il lui gagna même la confiance des plus honnêtes citoyens de Lacédémone, qui espérèrent l'avoir pour garant & pour défenseur de leur liberté. La maison & tous les biens de Nabis furent mis en vente ; & par un décret public, il fut résolu que cent-vingt talents qui en avoient été le produit, seroient offerts à Philopœmen, à qui on enverroit une ambassade, pour le prier

Plut. in Philop.

Av. J. C. 192.

de les recevoir. Il ne se trouva pas un seul Spartiate qui voulût se charger de lui offrir ce présent : saisis de respect & de crainte, ils s'en excusèrent tous, & il fallut prendre le parti de lui en faire la proposition par un de ses hôtes qui étoit alors à Sparte.

Timolaüs, (c'est le nom de cet homme) arrivé à Mégalopolis, logea chez Philopœmen, qui lui fit l'accueil le plus gracieux. Son séjour lui donna le temps de connoître sa frugalité & cette sévérité de mœurs qui le rendoient inaccessible à l'argent : en un mot, il fut si étonné de tout ce qu'il vit, que jamais il n'osa lui faire part de son message. Il ne fut pas plus hardi une seconde fois ; il se hazarda enfin dans une troisième visite, & en découvrit le motif au Général.

Philopœmen l'écouta tranquillement : mais sur l'heure même il alla à Sparte ; & après avoir fait part aux citoyens, du sujet qui l'amenoit en leur ville : « Je vous conseille » leur dit-il « de ne » point employer votre argent à cor» rompre ceux de vos amis qui sont » gens de bien ; car vous pourrez tou» jours user & jouir gratuitement de » leur sagesse & de leur vertu : ré-

» servez-le pour acheter les méchants, Av. J. C. 192.
» & ceux qui dans les Conseils brouil-
» lent la ville par leurs discours sédi-
» tieux ; afin que l'argent les obligeant
» à se taire, ils vous fassent moins de
» peine dans le gouvernement : car »
ajouta-t-il « il vaut beaucoup mieux
» fermer la bouche à ses ennemis qu'à
» ses amis. »

C'étoit beaucoup pour les Etoliens, de s'être emparé de Démétriade. Thoas, après avoir manqué Chalcis, étoit retourné vers Antiochus : il assuroit ce prince que toute la Grèce étoit en mouvement ; &, après avoir ébloui la plupart des Grecs par les hyperboles extravagantes dont il avoit usé en parlant des forces d'Antiochus, il employoit les mêmes artifices envers le Roi, & lui faisoit entendre qu'il étoit appellé dans la Grèce par les vœux de tous les peuples, & que d'aussi loin qu'ils appercevroient sa flotte, ils courroient avec empressement sur le rivage pour le recevoir. Antiochus s'embarqua avec dix mille hommes de pied, cinq-cents cavaliers, & six éléphants : forces à peine suffisantes pour s'emparer de la Grèce désarmée, loin de pouvoir soutenir

Liv. l. 35. n. 42-51.

le choc de la puissance Romaine.

Av. J. C. 192.

Les Etoliens, sachant qu'Antiochus étoit arrivé à Démétriade, firent un décret pour l'inviter à venir chez eux. Le Roi s'étoit avancé jusqu'à Phalare, dans le Golfe Maliaque, où on lui présenta le décret. Il fut reçu à Lamia, par une multitude de peuple qui remplissoit l'air de ses cris, & se livroit à tous les transports de la joie. Introduit dans l'assemblée, il commença par s'excuser de ce qu'il étoit venu avec des forces si inférieures à celles qu'ils attendoient, & fit entendre que la plus grande preuve qu'il avoit pu leur donner de son affection & de son zèle, avoit été de se mettre en mer dans une saison si peu propre à la navigation, & avant d'avoir fait tous ses préparatifs : mais il promit que bientôt leur attente seroit remplie ; que dès que la mer seroit navigable, il couvriroit la Grèce d'hommes, d'armes, de chevaux, & les côtes, de ses flottes ; qu'il n'épargneroit ni peines, ni dépenses, ni dangers pour délivrer la Grèce & y procurer le premier rang aux Etoliens. C'est ce qu'ils desiroient ; ils le crurent. Antiochus fut nommé généra-

lissime, & l'on choisit trente des principaux de la nation pour former son Conseil. Av. J. C. 192.

Une nouvelle & vaine tentative sur Chalcis, fut le début du Roi de Syrie. On essaya ensuite de gagner les Achéens, les Béotiens & les Athamanes. Les premiers donnèrent audience aux ambassadeurs, à Egium, où ils étoient assemblés. A entendre le député d'Antiochus, les terres & les mers étoient couvertes des flottes & des armées de son maître : une cavalerie innombrable traversoit l'Hellespont pour venir en Europe. A cette nuée de cavaliers, capable d'écraser toutes les forces réunies de cette partie du monde, il ajoutoit le dénombrement des diverses nations dont étoit composée l'infanterie d'Antiochus, & dont il croyoit que les noms, à peine connus, effraieroient ses auditeurs : il n'étoit point de ports dans la Grèce, qui pussent contenir ses flottes; les Romains n'auroient affaire ni à Annibal, chef d'une seule république, ni à Philippe, maître de la seule Macédoine ; mais au puissant monarque de toute l'Asie & d'une partie de l'Europe. Au reste, quoiqu'il fût venu des extrémités de l'Orient pour délivrer

Av. J. C. 192.

la Grèce, il ne demandoit rien aux Achéens, qui fût contraire à la fidélité qu'ils devoient aux Romains, leurs premiers alliés ; mais ſeulement qu'ils ne ſe déclaraſſent pour aucun parti.

Le diſcours de l'ambaſſadeur Etolien ne fut pas plus modeſte. Flamininus, qui étoit dans l'aſſemblée, n'eut pas beaucoup de peine à détruire ces forfanteries: il fit voir que l'union du Roi de Syrie & des Etoliens n'avoit pour baſe, que les fauſſes eſpérances dont ils s'étoient flattés réciproquement ; il compara plaiſamment les troupes d'Antiochus, qu'on avoit tant fait valoir, & dont on avoit cherché à enfler le nombre, à un porc mis à différentes ſauces, qu'on lui avoit un jour ſervi à table ; & finit par exhorter les Achéens à ne pas embraſſer une neutralité qui, ſans leur être d'aucun mérite auprès des vaincus, les rendroit infailliblement la proie du vainqueur.

Flamininus avoit réfuté les ambaſſadeurs avec autant de ſolidité que d'agrément : les Achéens, d'une commune voix, reconnurent pour leurs amis & pour leurs ennemis, tous ceux qui l'étoient & le ſeroient des Romains, & déclarèrent la guerre à Antiochus & aux Etoliens. Ce Prince n'eut guère

plus à se louer des Béotiens, qui, sans rien répondre de positif, dirent que quand Antiochus seroit dans la Béotie, ils verroient ce qu'ils auroient à faire. Cependant une troisième tentative sur Chalcis le rendit enfin maître de cette place; & bientôt les autres villes de l'Eubée lui ouvrirent leurs portes. Les Athamanes s'étoient aussi déclarés en sa faveur.

Av. J. C. 192.

Tandis que Rome se préparoit à faire repentir Antiochus, de sa témérité, ce Prince qui passoit le quartier d'hiver à Chalcis, sollicitoit les villes à entrer dans son alliance : il se rendit à Démétriade pour y tenir Conseil sur les opérations de la campagne. Le fameux Annibal, qui fut admis dans l'assemblée, insista d'abord sur la nécessité de faire tous les efforts possibles pour engager Philippe dans les intérêts du Roi; ou, si l'on n'y réussissoit pas, de porter le ravage sur les frontières de la Macédoine, pour le mettre hors d'état de secourir les Romains : il ajouta que, comme on n'avoit point voulu suivre le conseil qu'il avoit donné, de rendre l'Italie même le théâtre de la guerre, son avis, dans la conjoncture présente, étoit que le Roi appellât incessamment

Av. J. C. 191. *Liv. l.* 36. *n.* 5-21.

Av. J. C. 191.
de l'Asie, toutes ses troupes de terre & de mer, & donnât ordre à un grand nombre de barques chargées de vivres, de suivre la flotte: « Car, quoique nous » soyons ici en petit nombre, par rap» port à la guerre que nous entrepre» nons, nous ne sommes cependant que » trop pour le peu de provisions que » nous avons. Quand toutes vos forces » seront réunies, vous enverrez une » partie de votre flotte à Corcyre, afin » que delà elle empêche les Romains de » traverser librement la mer. Une autre » cinglera vers les côtes de l'Italie qui » regardent la Sardaigne & l'Afrique : » vous vous avancerez vous-même jus» que dans le territoire de Bylline, d'où » vous tiendrez la Grèce en respect, me» naçant continuellement les Romains de » passer en Italie, comme vous y passerez » en effet, si la nécessité le demande. »

On donna des louanges aux conseils d'Annibal, mais on se mit peu en péine de les suivre. Le Roi cependant fit partir Polyxénidas pour aller en Asie, & en amener sa flotte & ses troupes : ensuite ayant joint celles des alliés aux siennes, il se rendit maître de plusieurs villes de Thessalie; mais obligé de lever le siége de Larisse, il se retira à Démé-

triade. De là il passa à Chalcis, où il devint si éperduement amoureux d'une jeune citoyenne de cette ville, qu'il résolut de l'épouser : oubliant alors les vastes entreprises qu'il avoit formées, il passa le reste de l'hiver dans les festins & les plaisirs.

Av. J. C. 191.

Le Consul Acilius avoit passé la mer, à la tête de vingt mille hommes de pied, de deux mille cavaliers, de quinze éléphants, & marchoit à grandes journées, vers la Thessalie. Antiochus s'apperçut enfin que de tous les avantages dont il s'étoit flatté, il ne lui restoit que le souvenir des plaisirs de Chalcis, & l'indigne alliance qu'il y avoit contractée : alors il se plaignit des vaines promesses des Etoliens & de la sotte arrogance de Thoas ; il regrettoit de n'avoir pas suivi les conseils d'Annibal. Pour ne pas ruiner par une indolence volontaire, un projet dans lequel il s'étoit engagé témérairement, il envoya avertir les Etoliens de faire prendre les armes à toute la jeunesse du pays. Peu se rendirent à ses desirs. Destitué du secours de ses sujets, qui ne se hâtoient pas de sortir de l'Asie, & de celui qu'il s'étoit flatté de trouver en Grèce, sur la parole de ses alliés, il se saisit du

défilé des Thermopyles, où il croyoit ne pouvoir jamais être forcé par les Romains. Delà il envoya les Etoliens, qui étoient au nombre de quatre mille, moitié pour garder Héraclée, située à l'embouchure même du détroit, moitié à Hypate; ne doutant pas que les Romains, qui ravageoient tout le pays aux environs de la dernière de ces places, en étant avertis, n'attaquassent bientôt l'autre.

Av. J. C. 191.

Le Consul avoit désolé toutes les campagnes d'Hypate & celles d'Héraclée, sans que les Etoliens secourussent ni les unes ni les autres : il vint camper à l'embouchure même des montagnes, vis-à-vis d'Antiochus. Alors les Etoliens se rassemblèrent, & s'enfermèrent dans Héraclée. Antiochus se crut en sûreté contre les Romains, jusqu'à ce qu'il les eût vus : alors il craignit qu'ils ne s'ouvrissent sur ces hauteurs, quelques sentiers pour arriver jusqu'à lui. Il envoya un courier à Héraclée, pour prier les Etoliens de s'emparer des sommets de ces montagnes, & d'empêcher les Romains d'y trouver un passage. Les uns vouloient qu'on obéît au Roi; les autres étoient d'avis qu'on demeurât à Héraclée,

clée, d'où ils seroient en état, si Antiochus étoit vaincu, d'aller défendre les villes qu'ils avoient dans les environs, ou de poursuivre les Romains dans leur fuite, si le Roi étoit assez heureux pour les vaincre. Tous persistèrent dans leur sentiment : deux mille restèrent à Héraclée, tandis que les autres partagés en trois bandes, allèrent s'emparer des trois sommets appellés Callidrome, Rhoduntie & Tichiunte. Av. J. C. 191.

Quand le Consul vit que les Etoliens avoient gagné le haut des montagnes, il détacha Porcius-Caton & Valérius-Flaccus avec chacun deux mille hommes choisis ; le premier contre Callidrome, le second contre les deux autres postes. Pour lui, après avoir encouragé les soldats, il leur ordonna de se tenir prêts ; & dès que le jour parut, il les rangea en bataille, & donna le signal du combat. Les soldats d'Antiochus placés en avant & autour des fortifications, soutinrent facilement le choc des Romains, parce qu'ils étoient secondés par ceux de leurs gens qui, d'en-haut, faisoient pleuvoir une grêle de flèches, de balles de plomb & de javelots. Cependant pressés par l'ennemi

Av. J. C. 191.
qui s'avançoit toujours, ils rentrèrent dans leurs retranchements, d'où ils se firent comme un second rempart de leurs lances. Le Consul auroit abandonné l'entreprise, ou il lui auroit coûté beaucoup de monde, si Caton, après avoir chassé les Etoliens du Callidrome, ne se fût montré avec sa troupe, sur le côté de la colline qui commandoit le camp d'Antiochus. Les soldats de ce Prince crurent d'abord que c'étoient les Etoliens qui venoient à leurs secours; mais lorsqu'ils eurent reconnu les enseignes Romaines, saisis de frayeur, ils jettèrent leurs armes & s'enfuirent. Les Romains se mirent à leur poursuite, embarrassés par les fossés, les palissades, par la difficulté du vallon, sur-tout par les éléphants qu'Antiochus avoit placés à son arrière-garde: ils perdirent même un temps considérable à piller le camp des vaincus. Ils poussèrent ce jour-là jusqu'à Scarphie; & après avoir tué ou pris un grand nombre d'hommes, de chevaux & d'éléphants, ils revinrent dans leur camp. Le Consul, dès la troisième veille de la nuit suivante, fit partir sa cavalerie, pour aller après les ennemis, & se mit en chemin dès que le jour parut.

Le Roi n'avoit cessé de fuir, qu'il n'eût été arrivé à Elatée : il ramassa dans cette ville, les restes de son armée ; & avec cinq-cents hommes, la plupart sans armes, il marcha vers Chalcis d'où il se retira à Ephèse.

Av. J. C. 191.

La victoire des Romains fut suivie de la reddition des places que le Roi de Syrie avoit prises, & en particulier, de Chalcis & de toute l'Eubée. De retour aux Thermopyles, le Consul voulut ramener les Etoliens à leur devoir par la douceur : il fit représenter à ceux de cette nation qui étoient à Héraclée, qu'ils pouvoient obtenir grace des Romains, s'ils lui remettoient cette ville. Ces remontrances furent inutiles. Il assiégea la place qui fut emportée après une vigoureuse résistance. Lamia se rendit ensuite aux Romains.

Liv. l. 36. n. 22-30.

La prise d'Héraclée acheva d'abattre le courage des Etoliens, qui, peu de jours auparavant, avoient fait partir des ambassadeurs chargés de prier Antiochus de revenir en Grèce avec de nouvelles forces : ils renoncèrent alors absolument à la guerre, & demandèrent la paix au Consul. Il leur accorda une trève de huit jours, & les renvoya à Hypate, avec Valérius-Flaccus, à qui

Av. J. C. 191.

il leur ordonna d'expoſer leurs raiſons, comme ils l'auroient fait à lui-même. Flaccus leur fit entendre que l'unique moyen de ſalut qu'il leur reſtât, étoit de s'abandonner à la bonne foi des Romains: ce qui, dans le ſens de ces fiers républicains, étoit mettre ſa perſonne & ſes biens à la diſcrétion du vainqueur. Les Etoliens, qui ne donnoient pas à ces termes la même interprétation, réſolurent d'obéir à ce conſeil; &, quand ils furent devant le Conſul, Phénéas, chef de l'ambaſſade, fit une longue & pathétique harangue, dans l'eſpérance d'adoucir le vainqueur, & finit en diſant : « que les Etoliens remettoient » leurs perſonnes & tout ce qui leur » appartenoit, à la bonne foi du peuple » Romain ». — « Penſez-y mûrement » lui dit le Conſul « & ſur-tout prenez » bien garde de me tromper ». Alors Phénéas lui montra le décret où ces termes étoient écrits mot pour mot. « Puiſque cela eſt ainſi » reprit le Conſul « je vous ſomme de me livrer, ſans » différer, Dicéarchus votre concitoyen, » Ménétas d'Epire, & Amynander » avec les principaux des Athamanes, » par le conſeil deſquels vous vous êtes » révoltés contre nous ». Phénéas reprit

la parole avec vivacité : « Nous nous » sommes livrés à vous » dit-il « comme » amis, non comme esclaves; & je » suis persuadé que c'est faute de faire » réflexion aux coutumes des Grecs, » que vous nous donnez de tels ordres ». « Peu m'importe » reprit le Consul « qu'il » semble aux Etoliens que j'agisse contre » les coutumes des Grecs, pourvu que, » conformément à celles des Romains, » j'use de mon autorité contre des peu-» ples qui viennent de s'y soumettre » par leur propre décret, & que j'avois » déjà soumis par les armes. Si donc » vous n'obéissez à l'instant, je vais or-» donner qu'on vous jette en prison ». Il fit apporter des chaînes, & approcher ses licteurs.

Av. J. C. 191.

Phénéas & ses compagnons perdirent alors toute leur fierté, & reconnurent quelle étoit leur véritable condition. Le premier néanmoins prit la parole, & dit qu'il avouoit avec tous ceux des Etoliens qui étoient présents, qu'il falloit obéir aux ordres du Consul; mais qu'il étoit nécessaire d'assembler la nation pour en faire un décret, & il demanda une trève de dix jours. Le Consul l'accorda à la prière de Flaccus. Les députés retournèrent à

Hypate : Phénéas fit part des demandes
Av. J. C. 191. du Consul, & du péril auquel lui & ses compagnons s'étoient vu exposés. On gémit sur le sort des Etoliens ; mais on n'en conclut pas moins pour l'obéissance, & l'on convoqua toute la nation.

La hauteur & la dureté du Consul aigrirent tellement les peuples assemblés, que si l'on eût été en paix, la colère qui les transportoit, eût été capable de faire prendre les armes. Nicander, revenu d'une ambassade en Syrie, ayant de plus flatté la multitude, qu'Antiochus se préparoit à la guerre plus fortement que jamais, on ne voulut plus entendre parler de paix, & l'on résolut de se réunir à Naupacte, pour y soutenir les efforts
Liv. l. 36. n. 34. 35. des Romains. Le Consul vint mettre le siége devant cette ville : il duroit depuis deux mois, lorsque Flamininus, qui, pendant cet intervalle, avoit été occupé à d'autres soins dans la Grèce, rejoignit Acilius. La place étoit réduite aux dernières extrémités, & sa ruine entraînoit celle de l'Etolie entière. Quoique Flamininus eût toutes les raisons possibles d'être mécontent des Etoliens, les maux qui les menaçoient le touchèrent : il s'approcha de la ville, assez près pour être reconnu

des assiégés. Aussi-tôt les murailles furent remplies de gens qui firent retentir ce nom si cher aux Grecs : ils lui tendoient les mains, & le conjuroient de les sauver. Flamininus leur marqua par un signe de la main, qu'il ne pouvoit leur être d'aucun secours : il revint trouver le Consul, & lui représenta qu'il importoit bien moins à Rome d'affoiblir les Etoliens, que d'empêcher les accroissements extraordinaires du Roi de Macédoine. Mais la honte de lever le siége d'une ville qu'il étoit sur le point de réduire, le retenoit : cependant il laissa Flamininus maître de faire tout ce qu'il voudroit. Celui-ci s'approcha une seconde fois des murs, & demanda quelqu'un des assiégés. Phénéas & les principaux sortirent sur-le-champ, & vinrent se jetter à ses pieds. « Votre infortune » leur dit-il « étouffe en moi tout sentiment de colère. Il ne vous est rien arrivé, que je ne vous l'aie prédit : vous n'avez pas même la triste consolation de vous plaindre de la fortune. Cependant, puisque c'est mon destin de protéger la Grèce, votre ingratitude ne m'empêchera pas de vous être utile. Députez au Conseil, pour obte-

Av. J. C. 191.

Av. J C. 191. » nir une trève qui vous donne le temps » d'envoyer à Rome des ambassadeurs, » qui remettent votre sort à la discré» tion du Sénat. Pour moi, je vous » servirai d'intercesseur & de protec» teur auprès du Consul ». Ils suivirent ce conseil. Acilius leur accorda une trève, leva le siége, & fit passer son armée dans la Phocide.

Philippe envoya des ambassadeurs à Rome, pour féliciter la république sur les heureux succès de cette campagne. Ils furent écoutés avec bonté, & même on leur rendit Démétrius, fils de ce prince, qui étoit en otage dans cette ville.

Av. J. C. 190. Liv. l. 37. Ainsi finit en Grèce, la guerre des Romains contre le Roi de Syrie. Mais tandis que ce Prince, à Ephèse, oublioit ses malheurs, les Romains songeoient aux moyens de venir le chercher jusques dans ses Etats. Sa défaite, dont les détails n'appartiennent point à notre plan, lui fit perdre toute l'Asie en-deçà du mont Taurus ; & les Grecs se trouvèrent de toutes parts, environnés de la puissance Romaine.

Av. J. C. 189. Liv. l. 38. c. 3-11. Le premier fruit que Rome tira de sa victoire, fut la perte des Etoliens : la conduite de ce peuple pendant la guerre d'Asie, avoit indisposé la

république. Quand ils apprirent la défaite d'Antiochus, qu'ils virent leurs ambaſſadeurs revenir de Rome ſans rapporter la paix, & qu'au contraire, ils ſurent que le Conſul Fulvius avoit paſſé la mer, ils entrèrent dans les plus vives alarmes. Les principaux de la nation pensèrent tous qu'il falloit conclure la paix, à quelque prix que ce fût. On la leur accorda enfin, mais à condition que, toujours prêts à marcher ſous les ordres de la République, ils ne donneroient aucun ſecours à ſes ennemis, ni à ceux de ſes alliés. La ligue Etolienne paya deux-cents talents Euboïques aux Romains, & s'obligea de leur en donner encore trois-cents dans l'eſpace de ſix années: elle livra quarante de ſes principaux citoyens, qui furent envoyés en otage à Rome.

Av. J. C. 189. *Poyb. excerpt. legat. n. 28.*

Fulvius, après avoir terminé la guerre, paſſa dans l'île de Céphallénie: toutes les villes ſe ſoumirent, à l'exception de Samé, dont le ſiége le retint quatre mois. Delà il tourna vers le Péloponnèſe où il étoit appellé depuis long-temps, ſur-tout par les habitants d'Egium & de Sparte.

Liv. l. 38. n. 28-30.

L'aſſemblée des Achéens ſe tenoit or-

dinairement dans la première de ces
Av. J. C. 189. villes. Philopœmen qui pour lors étoit en charge, entreprit de changer cette coutume, & de la faire tenir successivement dans toutes les villes de l'Achaïe qui avoient droit d'y envoyer des députés; &, dès cette année, il l'indiqua à Argos. Le Consul, quoiqu'il penchât pour les habitants d'Egium, voulut bien s'y rendre. La question fut mise de nouveau en délibération; mais comme il vit que c'étoit un parti pris, il n'insista pas davantage en faveur des Egiens.

L'affaire de Sparte étoit d'une toute autre importance. Lorsque Flamininus rendit, au moins en apparence, la liberté à tous les peuples de la Grèce, il avoit été réglé que les Achéens auroient la garde de toutes les places maritimes de la Laconie. Rien ne faisoit plus de peine aux Lacédémoniens, que de voir les bannis de leur ville, la plupart établis dans ces places soustraites à leur dépendance. Dans le dessein de se procurer quelque port d'où ils eussent la liberté de faire partir des ambassadeurs, quand ils voudroient en envoyer à Rome ou ailleurs, & où ils pussent recevoir les marchandises

Liv. l. 38. n. 30–34.

étrangères qui leur viendroient par mer, ils attaquèrent pendant la nuit, une de ces places, nommée Las, & s'en saisirent. Les habitants furent d'abord effrayés de cette irruption ; mais ils s'assemblèrent dès que le jour fut venu, & chassèrent les Lacédémoniens.

Cette entreprise répandit l'alarme sur toute la côte ; les habitants des bourgs & des forteresses, conjointement avec les exilés qui y demeuroient, envoyèrent aux Achéens des ambassadeurs, pour se plaindre de la perfidie des Lacédémoniens. Philopœmen qui favorisoit les bannis, & ne cherchoit que l'occasion de diminuer la puissance & le crédit de Sparte, leur fit obtenir un décret qui portoit que : « T. Quintius Flamininus » & les Romains ayant mis sous la pro- » tection des Achéens, les forteresses & » les bourgs maritimes de la Laconie, » les Lacédémoniens n'avoient pu forcer » Las, ni tuer une partie de ses habi- » tants, sans violer le traité ; qu'ainsi, » à moins que, pour réparation de cette » injure, ils ne livrassent aux Achéens » les auteurs de ces hostilités, & tous » ceux qui y avoient participé, ils » seroient dès-lors regardés comme

» ennemis, & traités comme tels ».
Av. J. C. 189. Auſſi-tôt Philopœmen envoya des ambaſſadeurs à Lacédémone, pour demander que les coupables lui fuſſent livrés.

Une demande ſi fière indigna les Lacédémoniens : cédant aux tranſports de leur colère, ils firent mourir trente de ceux qui avoient quelque liaiſon avec Philopœmen & les bannis, & rompirent toute alliance avec les Achéens : ils envoyèrent dans la Céphallénie, des ambaſſadeurs au Conſul, pour remettre Sparte en la puiſſance des Romains, & le prier d'en venir prendre poſſeſſion. Les Achéens inſtruits de ce qui venoit de ſe paſſer à Lacédémone, déclarèrent aux habitants de cette ville, une guerre que l'hiver ſeul empêcha de pouſſer vivement.

Sur ces entrefaites arriva le Conſul, & par ſon ordre l'aſſemblée fut convoquée à Elis. Les deux partis ſoutinrent leurs intérêts avec beaucoup de chaleur ; mais le Conſul, qui vouloit ménager les uns & les autres, termina la diſpute, & leur défendit les voies-de-fait, juſqu'à ce qu'ils euſſent envoyé des ambaſſadeurs à Rome, pour ſavoir les intentions du Sénat.

Quoique les Achéens eussent alors un grand crédit dans cette ville, on ne voulut rien changer à la situation présente des Lacédémoniens : mais la réponse du Sénat fut tellement équivoque, que les Achéens crurent qu'on abandonnoit Lacédémone à leur discrétion, & que les Lacédémoniens jugèrent qu'on n'avoit point accordé aux premiers, tout ce qu'ils avoient demandé. Av. J. C 189.

Les Achéens usèrent avec un orgueil & une licence excessive, du pouvoir qu'ils s'imaginoient avoir reçu du Sénat : ils continuèrent la préture à Philopœmen, qui leva des troupes, alla dès le commencement du printemps camper sur les terres de Lacédémone, & fit sommer les magistrats de lui livrer les auteurs de l'entreprise contre Las. La crainte retenoit tous les habitants dans le silence ; mais ceux qu'il avoit demandés nommément, déclarèrent qu'ils étoient prêts d'aller trouver Philopœmen : ils partirent en effet sur la parole que leur donnèrent les ambassadeurs, qu'on ne les condamneroit point sans les entendre. Av. J. C. 188.

Jusqu'alors les Achéens n'avoient point amené avec eux les exilés de La-

Av. J. C. 188.
cédémone sur les confins de cette ville, persuadés que leur présence ne pouvoit qu'aigrir les esprits : mais ce jour-là ils étoient à la tête de l'armée. Dès qu'ils apperçurent les Lacédémoniens, ils allèrent à leur rencontre & les comblèrent d'injures : la querelle s'échauffa, les plus emportés se jettèrent sur eux & les maltraitèrent. En vain les Lacédémoniens implorent les Dieux & les hommes, & réclament le droit des gens : les Achéens, animés par les cris des bannis, se joignent à eux malgré tous les efforts des ambassadeurs & du préteur : dix-sept sont mis à mort sur-le-champ ; soixante-trois autres furent arrachés à la violence de ces forçenés par ce magistrat, qui n'avoit pas dessein de les sauver, mais qui ne vouloit pas qu'on les fît périr sans les entendre. Le lendemain, produits devant cette multitude furieuse, ils furent condamnés à la mort sans être écoutés.

Après cette terrible exécution, on ordonna aux Lacédémoniens d'abattre leurs murailles, de faire sortir de la Laconie toutes les troupes étrangères qui avoient été à la solde des tyrans, & de chasser une multitude d'esclaves à qui ces tyrans avoient donné la li-

berté : les loix de Sparte furent abrogées, & les Spartiates incorporés à la ligue Achéenne. Ainsi furent anéanties les institutions de Lycurgue, après avoir subsisté près de 700 ans.

Av. J. C. 188.

Les Lacédémoniens, irrités du meurtre de leurs concitoyens, & persuadés que Philopœmen, par cette action, avoit bravé la puissance de la république Romaine & insulté à sa majesté, envoyèrent à Rome des ambassadeurs pour se plaindre. Lépidus, alors Consul, écrivit aux Achéens, & leur fit des reproches de leur procédé. Philopœmen, de son côté, avoit député à Rome, Nicodème d'Elée, pour se disculper. Dans ce même temps, l'Athénien Démétrius vint en Achaïe de la part de Ptolémée, pour renouveller l'alliance que ce prince avoit faite autrefois avec les Achéens. Ces peuples y consentirent avec plaisir : ils députèrent au roi, Lycortas, père de l'historien Polybe, & deux Sicyoniens, pour lui prêter serment & recevoir le sien.

Av. J. C. 187. *Polyb. excerpt. legat. n.* 37.

Aristénus avoit remplacé Philopœmen dans la suprême magistrature, & les Achéens étoient assemblés à Mégalopolis, lorsqu'arrivèrent des ambassa-

Av. J. C. 186. *Id. ibid. n.* 41.

Av. J. C. 186.

deurs d'Eumènes, qui venoient offrir à la république six-vingt talents, dont l'intérêt seroit destiné à l'entretien de ceux qui composoient le Conseil public. Il en vint aussi de la part de Séleucus, qui, depuis la mort d'Antiochus, occupoit le trône de Syrie: ils offroient au nom de leur maître, dix vaisseaux armés en guerre, & demandoient que l'ancienne alliance faite avec ce prince fût renouvellée. Nicodème étoit revenu de Rome : il fut le premier dont on écouta le rapport. On jugea par les réponses du Sénat, qu'à la vérité il n'étoit content, ni de la destruction du gouvernement de Sparte, ni du démolissement des murs de cette ville, ni du meurtre des Spartiates ; mais qu'il n'annulloit rien de ce qui avoit été statué : & comme il ne se trouva personne qui parlât pour ou contre les réponses du Sénat, il ne fut plus mention de cette affaire.

On donna ensuite audience aux ambassadeurs d'Eumènes. Après qu'ils eurent renouvellé l'alliance faite autrefois avec Attalus père du roi, & proposé l'offre du prince actuellement régnant, le Sicyonien Apollonius se leva & dit : Que le présent du roi de Per-

game, à le considérer en lui-même, étoit digne des Achéens; mais que si l'on faisoit attention au but qu'Eumènes se proposoit, & à l'utilité qu'il se promettoit de tirer de sa libéralité, la république ne pouvoit l'accepter sans se couvrir d'infamie, & sans commettre la plus grande des prévarications. En effet, puisque la loi défendoit à tout particulier, simple citoyen ou magistrat, de rien recevoir d'un roi, sous quelque prétexte que ce fût, la transgression seroit beaucoup plus criminelle, si la république en corps acceptoit les offres d'Eumènes. A l'égard de l'infamie, elle étoit sensible: car, quoi de plus honteux pour un Conseil, que de recevoir d'un roi chaque année de quoi se nourrir, & de ne s'assembler, pour délibérer sur les affaires publiques, qu'en sortant, pour ainsi dire, de sa table? Qu'après Eumènes, Prusias ne manqueroit pas de faire des largesses, & Séleucus après Prusias; que delà il arriveroit, ou que les Achéens feroient l'avantage de ces princes au préjudice de la nation, ou qu'ils se rendroient coupables d'ingratitude envers leurs bienfaicteurs. Il exhorta les Achéens à refuser la

Av. J. C. 186.

Av. J. C 186.

présent qu'on leur offroit ; & il ajouta qu'ils devoient savoir très-mauvais gré à Eumènes, d'avoir voulu, par une telle proposition, tenter leur fidélité. On sentit la vérité de son discours, & quelqu'éblouissante que fût l'offre du roi de Pergame, tous la rejettèrent avec de grands cris.

Lycortas & les autres ambassadeurs qui avoient été envoyés à Ptolémée, apportoient six mille boucliers d'airain, deux-cents talents de même métal monnoyé, & le décret fait par ce prince pour le renouvellement de l'alliance. Aristénus demanda quel étoit le traité qu'il vouloit renouveller ; car on en avoit fait plusieurs avec Ptolémée, sous des clauses très-différentes. Personne ne put répondre à sa demande, & la décision de cette affaire fut remise à un autre temps Enfin, on écouta les ambassadeurs de Séleucus, avec lequel on renouvella l'alliance; mais on n'accepta pas ses vaisseaux.

Av. J. C. 185.

Cet empressement des princes étrangers, à se concilier la bienveillance des Achéens, montre combien cette république étoit considérée, & en même temps que si les Romains avoient forcé

leurs ennemis à céder, plusieurs n'attendoient que les moyens de s'en venger. Philippe n'étoit pas dans des dispositions plus favorables : il conservoit un vif ressentiment de toutes les loix qu'il avoit été forcé de subir ; mais surtout de celle qui lui avoit ôté la liberté de sévir contre ceux des Macédoniens qui l'avoient abandonné pendant la guerre. Il n'avoit cessé depuis la paix, de ramasser de nouvelles forces, afin de la rompre quand il s'en présenteroit une occasion favorable. Il augmenta les impôts sur les biens de la campagne, & sur les marchandises qui entroient dans ses ports ; il remit en valeur d'anciennes mines abandonnées, en ouvrit de nouvelles ; & pour repeupler ses Etats, dont les malheurs de la guerre avoient emporté la plus grande partie des habitants, il ne s'en tint pas aux mesures qu'il avoit prises pour engager ses sujets à se marier : il transporta dans la Macédoine une multitude de Thraces.

Av. J. C. 185. *Liv. l.* 39. *n.* 23 - 24.

Un nouvel incident ne fit que donner plus d'énergie à sa haine. Le Consul Acilius lui avoit permis de déclarer la guerre à Amynander & aux Athamanes, & d'ajouter à son royaume les

Av. J. C. 185.

villes que les Etoliens avoient enlevées aux Thessaliens. Ces derniers, avec les Perrhèbes, se plaignirent à Rome de l'injustice avec laquelle ce prince s'étoit mis en possession de leurs villes: Eumènes l'accusa de s'être emparé de plusieurs villes de la Thrace. Philippe soutint qu'il n'avoit rien fait que de concert avec les généraux de la république, & par leur permission. Le Sénat, qui ne vouloit rien décider en l'absence du roi, envoya pour terminer ces contestations sur les lieux, trois commissaires, dont Q. Cécilius-Métellus étoit le principal.

Ces commissaires indiquèrent à Tempé une assemblée où comparurent, d'un côté, les ambassadeurs des Thessaliens, des Perrhèbes & des Athamanes, comme accusateurs; & de l'autre Philippe, comme accusé. Les députés exposèrent leurs plaintes contre le roi de Macédoine, qui, lui-même, en fit de violentes contre ceux qui venoient de parler, & sur-tout contre les Thessaliens. Les commissaires, après avoir entendu les parties, prononcèrent que le roi retireroit ses garnisons, des villes qui étoient en contestation, & se renfermeroit dans les anciennes bornes de

la Macédoine. A l'égard des autres injures réciproques, ils déclarèrent qu'ils feroient un règlement qui pût satisfaire le roi & les nations intéressées.

Av. J. C. 181.

Philippe, extrêmement irrité de ce jugement, suivit les commissaires, qui se rendirent à Thessalonique pour examiner ce qui regardoit les villes de Thrace. Là, s'adressant personnellement aux Romains, dont il dit que l'injustice & la mauvaise volonté à son égard, se manifestoient depuis longtemps, il fit le dénombrement des torts qu'il prétendoit avoir reçus d'eux, des services qu'il leur avoit rendus, de son attachement pour eux, qui lui avoit fait refuser trois mille talents, cinquante vaisseaux, toutes les villes de Grèce qu'il avoit possédées auparavant, & qu'Antiochus lui avoit offertes. Pour tant de zèle, les Romains, loin d'ajouter à ses Etats quelques provinces ou quelques villes, lui enlevoient ce qui lui appartenoit de droit, ou ce dont eux-mêmes l'avoient gratifié. « C'est à vous » leur dit-il « de » voir sur quel pied vous voulez que » je sois avec vous. Si vous avez résolu » de me regarder comme votre enne-

Av. J. C. 185.

» mi, & de me poursuivre comme tel, » continuez d'agir comme vous avez » commencé : mais si vous respectez » encore en moi la qualité de roi, d'ami » & d'allié, ne me jugez pas, je vous » en conjure, digne d'un tel traite- » ment. »

Ce discours toucha les commissaires : ils crurent devoir laisser l'affaire en suspens, & déclarèrent que, si les villes en question avoient été adjugées à Eumènes par autorité de la république Romaine, comme il le prétendoit, ils ne pouvoient rien changer à ce décret; que si, au contraire, Philippe en avoit fait la conquête, il étoit juste qu'il jouît des fruits de sa victoire; que si l'un & l'autre se trouvoit faux, il falloit réserver au Sénat, la décision de cette contestation. Mais en attendant, pour que les parties n'eussent point sujet de se plaindre, ils ordonnèrent de retirer les garnisons de ces villes.

Polyb. excerpt. legat. n. 41.

Les commissaires, au retour de Macédoine, vinrent en Achaïe. Aristénus assembla les principaux membres de la république dans Argos, & l'on mit en délibération l'affaire de Lacédémone. Cécilius blâma la conduite qu'avoient tenu les Achéens, & les exhorta à ré-

former tout ce qui s'étoit imprudemment fait contre les Spartiates en cette occasion. Le silence d'Ariſténus fit connoître qu'il pensoit comme Cécilius, & qu'ils agissoient de concert. Diophanes de Mégalopolis, homme plus guerrier que politique, & qui n'aimoit pas Philopœmen, voulut encore l'inculper au sujet des exilés de Messène. Alors ce général, ainsi que Lycortas & Archon, prenant hautement la défense de la république Achéenne, firent voir que tout ce qui avoit été fait au sujet de Sparte, l'avoit été sagement, à l'avantage même des Lacédémoniens ; & qu'on n'y pouvoit rien changer, sans violer les droits humains & le respect dû aux Dieux. Lorsque Cécilius fut sorti, le Conseil ordonna qu'il ne seroit rien changé à ce qui avoit été réglé, & que l'on donneroit cette réponse à l'ambassadeur Romain. Cécilius demanda une assemblée générale de la nation : les magistrats répondirent qu'ils ne la convoqueroient point, à moins qu'il ne produisît une lettre du Sénat, qui en priât les Achéens ; & comme il n'en avoit point, on lui dit nettement qu'on ne s'assembleroit pas. Furieux de ce refus, il partit d'Achaïe,

Av. J. C. 185.

Av. J. C. 185.

sans vouloir entendre ce que les magistrats avoient à lui dire.

Av. J. C. 184.

Polyb. excerpt. legat. n. 42.

De retour à Rome, Cécilius fit au Sénat, le rapport de tout ce qui lui étoit arrivé dans la Grèce. On introduisit les ambassadeurs de Philippe & d'Eumènes; après eux, les exilés d'Enus & de Maronée, qui répétèrent ce qui avoit été dit à Cécilius, à Thessalonique. Le Sénat jugea qu'il falloit envoyer de nouveaux ambassadeurs à Philippe, pour examiner s'il s'étoit retiré des villes de la Perrhébie, & pour lui ordonner d'évacuer Enus, Maronée; en un mot, toutes les forteresses, terres & villes qu'il occupoit sur les côtes de la Thrace.

Apollonidas avoit été député par les Achéens, pour les justifier de n'avoir point donné de réponse à Cécilius, & pour informer le Sénat, de tout ce qui avoit été fait au sujet de Lacédémone. Cette ville, de son côté, avoit envoyé à Rome, Aréus & Alcibiades; tous deux de ces anciens bannis que Philopœmen & les Achéens avoient rétablis dans leur patrie, & qui, malgré un bienfait si récent, s'étoient chargés de l'odieuse commission d'accuser leurs libérateurs. Le Sénat, après avoir

avoir pesé les raisons de part & d'autre, chargea de l'examen de cette contestation, des commissaires à la tête desquels étoit Appius-Claudius, à qui il donna en même-temps des instructions relatives aux autres affaires de la Grèce. Quant au refus fait à Cécilius, il recommanda aux Achéens, d'avoir pour les députés Romains, les mêmes égards qu'on avoit à Rome pour ceux qui venoient de la part des Achéens.

Av. J. C. 184.

Quand Philippe eut appris les intentions du Sénat, furieux de voir de toutes parts sa domination resserrée, & transporté de colère contre les habitants de Maronée, il concerta avec Onomastus, les moyens de s'en venger. Cet officier se servit du ministère d'un certain Cassander, lequel fit égorger un grand nombre de citoyens qui n'étoient pas de la faction de Philippe, par des Thraces qu'il introduisit dans la ville pendant la nuit.

Polyb. excerpt. legat. n. 44. Liv. l. 39. n. 34. 35.

Appius informé du massacre des Maronites, en fit des reproches très-vifs au Roi de Macédoine. Le prince soutint qu'il n'avoit point de part à cette horreur : il la rejetta sur une émeute populaire, & ordonna d'amener de-

Av. J. C. 184.

vant lui, quiconque voudroit l'accuser. « Toutes les excuses sont inutiles » répondit Appius ; » je sais ce qui s'est » passé, & qui en est l'auteur ». Ce mot jeta Philippe dans de grandes inquiétudes : on ne poussa cependant pas la chose plus loin dans cette entrevue ; mais le lendemain, Appius lui commanda d'envoyer, sans délai, Onomastus & Cassander à Rome, pour être interrogés par le Sénat sur le fait en question. Philippe changea de couleur, chancela, hésita long-temps à répondre. Enfin s'étant remis, il dit que, si les commissaires l'exigeoient, il enverroit à Rome, Cassander qui s'étoit trouvé à Maronée dans le temps de l'émeute ; mais il s'obstina à retenir Onomastus qui, disoit-il, lors de cette sanglante tragédie, n'étoit pas même dans le voisinage de cette ville. Il craignoit qu'un homme qui avoit sa confiance, ne le trahît devant le Sénat ; il fit même empoisonner Cassander, par des gens qui le joignirent en Epire, avant qu'il s'embarquât pour l'Italie.

En se séparant de Philippe, les commissaires ne lui dissimulèrent pas le mécontentement qu'ils avoient de sa conduite. Le Roi ne douta plus qu'il ne

fallût bientôt prendre les armes; mais il n'avoit pas les forces suffisantes pour entreprendre une guerre de cette importance: il résolut d'envoyer à Rome, son fils Démétrius, qui, estimé & aimé des Romains, étoit plus capable que personne de le réconcilier avec eux. Il partit sous prétexte d'aller secourir les Byzantins, mais en effet pour jetter la terreur parmi les petits princes de Thrace qu'il battit: il revint dans la Macédoine, après avoir fait solliciter les barbares qui habitoient le long du Danube, de faire une irruption en Italie.

Av. J. C. 184.

Les peuples du Péloponnèse attendoient l'arrivée des commissaires, à qui ils savoient que le Sénat avoit ordonné de passer de la Macédoine dans l'Achaïe; & afin de se mettre en état de leur répondre, le préteur Lycortas convoqua l'assemblée générale. On mit en délibération l'affaire des Lacédémoniens: le préteur représenta ce qu'on avoit à craindre de leur part; ils insista sur l'ingratitude d'Aréus & d'Alcibiades: tous se récrièrent contre cette infamie, & ils furent condamnés à mort.

Liv. l. 39. n. 35-37.

Peu de jours après, les commissaires

Av. J. C. 184.

arrivèrent : on les reçut dans une assemblée qui fut exprès convoquée à Clitor en Arcadie. Lorsque les Achéens virent paroître avec eux les deux hommes qu'ils venoient de condamner, ils furent saisis de frayeur, & jugèrent que la discussion dans laquelle on alloit entrer, leur seroit peu favorable : la manière dont Appius parla au sujet de Lacédémone, ne leur laissa aucun doute à cet égard. Lycortas entreprit de répondre aux reproches du commissaire Romain : il dit, que les Lacédémoniens avoient attaqué les bannis, malgré le traité qui leur défendoit de rien entreprendre contre les villes maritimes, & que ceux-ci n'avoient pu recourir à d'autres qu'aux Achéens, en l'absence des Romains leurs alliés. Quant au meurtre qu'on leur reprochoit, il ne devoit être imputé qu'aux bannis, du nombre desquels étoient Aréus & Alcibiades eux-mêmes, qui de leur propre mouvement, s'étoient jetés sur ceux qu'ils regardoient comme les auteurs de leur exil. Il ajouta que, loin de leur faire un crime de la destruction des murs de Sparte, les citoyens auroient dû démolir de leurs propres mains, ces vestiges hon-

teurs de la tyrannie ; que c'étoient les tyrans qui avoient détruit les anciennes loix de cette ville ; que les Achéens lui avoient donné les leurs, & l'avoient en tout égalée à eux. S'adressant ensuite à Appius : « Je ne puis » dissimuler » lui dit-il « que le discours » que j'ai tenu jusqu'ici, n'est pas ce» lui d'un allié qui s'entretient avec » ses alliés, ni celui d'une nation li» bre, & qu'il conviendroit mieux à » des esclaves plaidant devant leurs » maîtres : car enfin, si la voix du » héraut qui avant tous les autres » Grecs nous a déclarés libres, n'a » pas été un vain son ; si le traité que » nous avons fait avec vous est réel ; » si vous voulez conserver de bonne foi » notre alliance & notre amitié, n'ai» je pas autant de droit d'examiner ce » que vous avez fait à Capoue, après » avoir pris cette ville, que vous, de » nous demander comment nous avons » traité les Lacédémoniens, après les » avoir vaincus ? Quelques-uns ont » été tués ; je suppose que ç'ait été » par notre ordre : eh, quoi ! n'avez» vous pas fait mourir sous la hache, » les Sénateurs Campaniens ? Nous » avons détruit les murs de Sparte :

Av. J. C. 184.

Av. J. C. 184.

» mais vous avez ôté aux Campaniens, » non-seulement leurs murs, mais leur » ville & leurs campagnes. Vous me » direz que vous n'avez fait avec nous » un traité que pour la forme, & que » nous n'avons reçu de vous qu'une » liberté précaire : je m'en apperçois, » Appius ; mais je vous prie du » moins, quelque différence qu'il y » ait entre les Romains & les » Achéens, de ne pas mettre de ni- » veau un peuple qui est votre ennemi » & le nôtre, & nous qui sommes » vos alliés ; ou, pour mieux dire, de » ne pas rendre sa condition meilleure » que la nôtre : car nous-mêmes l'avons » égalé à nous, en lui donnant nos » loix, & en l'admettant à l'assemblée » des autres peuples de l'Achaïe. Au- » jourd'hui les vainqueurs se contentent » de ce qui ne suffit pas aux vaincus. » Ils veulent nous rendre parjures, & » nous forcer de détruire ce que nous » nous sommes engagé par serment d'ob- » server, d'effacer ce qui a été gravé sur » le marbre, & consacré à la postérité » par l'inscription qui doit en perpé- » tuer la mémoire. Romains, nous » avons pour vous tout le respect, &, » si vous le voulez, toute la crainte

» possible ; mais nous respectons & » nous craignons encore plus les » Dieux immortels. » Av. J. C. 184.

La plus grande partie de l'assemblée approuva le discours de Lycortas, & tous convinrent qu'il avoit parlé avec la dignité qui convenoit à sa place. Appius demeura inflexible, & conseilla aux Achéens, tandis qu'il en étoit temps encore, de se faire un mérite d'ordonner d'eux-mêmes, ce qui pourroit dans la suite leur être enjoint. Ce mot seul leur arracha des gémissements, & leur imprima une crainte qui ne leur permit pas de désobéir : ils conjurèrent les Romains, d'ordonner ce qu'ils vouloient qu'on fît en faveur des Lacédémoniens, sans forcer les Achéens à violer la religion du serment en cassant eux-mêmes leur décret. Appius abrogea la sentence prononcée contre Alcibiades, & réserva au Sénat la décision du reste.

Av. J. C. 183. Liv. l. 39 n. 46-48.

Rome prononça l'année suivante : jamais on n'avoit vu dans cette ville, un si grand nombre d'étrangers d'au-delà de la mer. Depuis que le bruit s'étoit répandu parmi les nations voisines de la Macédoine, que les Ro-

Av. J. C. 183.

mains écoutoient favorablement les plaintes qu'on leur portoit contre Philippe, les peuples, les particuliers même à qui le voisinage de ce prince étoit onéreux, vinrent en foule à Rome, pour y trouver le soulagement à leurs maux, ou du moins la consolation de les déplorer. Eumènes, entr'autres, envoya des ambassadeurs pour informer le Sénat que Philippe ne retiroit pas les garnisons des villes de la Thrace, & qu'il donnoit du secours à Prusias, roi de Bithynie, avec lequel Eumènes étoit en guerre.

Démétrius n'avoit ni l'âge ni l'expérience nécessaires pour détruire les reproches qu'on faisoit à son père : le Sénat, touché de la jeunesse & de l'embarras de ce prince, lui fit demander s'il n'avoit pas d'instructions sur toutes ces choses, & lui permit d'en faire lui-même la lecture. Il l'écouta avec attention, & lui répondit obligeamment, que Philippe n'avoit pu prendre de parti plus avantageux pour lui, ni plus agréable au Sénat, que de charger Démétrius de le justifier ; qu'en sa faveur les Romains pourroient dissimuler, oublier même une grande partie du passé, & que pour l'avenir

ils vouloient bien s'en rapporter à la bonne foi de Démétrius, ami des Romains autant que pouvoit le permettre le respect dû à son père; que par considération pour lui, on enverroit des ambassadeurs en Macédoine, pour régler toutes choses à l'amiable; qu'au reste, le Sénat n'étoit pas fâché que Philippe sentît qu'il étoit redevable à son fils, de la manière dont le peuple Romain en agissoit à son égard.

Av. J. C. 183.

Quant à Lacédémone, il fut décidé que ceux qui avoient été condamnés, seroient rétablis; que les jugements rendus contr'eux seroient cassés; & que Sparte demeureroit unie à la ligue Achéenne. Quintus-Marcius fut envoyé en Macédoine, avec ordre de passer dans le Péloponnèse & d'y examiner la situation des affaires. Il y avoit encore quelques restes des anciennes discordes: les Messéniens, entr'autres, s'étoient détachés des Achéens.

Le Messénien Dinocrates, ennemi particulier de Philopœmen, étoit l'auteur de cette révolution. Celui-ci âgé de soixante-dix ans, général de sa république pour la huitième fois, étoit malade à Argos, lorsqu'il apprit que Dinocrates songeoit à s'emparer

Plut. in Philop. Liv. l. 39 n. 49-50. Polyb. excerpt. legat. n. 52.

Av. J. C. 183.

de Corone, poste considérable dans la Messènie. A cette nouvelle, malgré son état, il partit d'Argos, se rendit à Mégalopolis le même jour, & sans s'arrêter, vola à Messène avec un escadron peu nombreux, mais composé de l'élite des jeunes-gens de Mégalopolis. Dinocrates vint à sa rencontre, fut enfoncé & mis en fuite; mais cinq-cents chevaux qui gardoient le plat pays de Messène, étant survenus, se joignirent à ceux qui avoient été repoussés, & tous ensemble forcèrent Philopœmen de reculer.

Attentif à sauver les jeunes gens qui l'avoient suivi, le général Achéen se retiroit par des lieux âpres & difficiles: toujours à la queue, il faisoit souvent face aux ennemis, pour donner aux siens le temps de faire retraite; il tomba de cheval, se fit une blessure considérable à la tête, & demeura long-temps étendu sur la place, sans voix & sans mouvement.

Les ennemis le croyant mort, s'approchèrent de lui pour se saisir de ses dépouilles: il leva la tête & ouvrit les yeux: alors ils se jettent sur lui, le chargent de chaînes, & le conduisent à Messène avec outrage. Libres

& esclaves, femmes & enfants, tous sortirent de la ville avec précipitation : les portes, les rues par où devoit passer cet illustre captif, étoient remplies d'une foule innombrable ; ceux qui n'avoient pu le voir, coururent au théatre, & demandèrent qu'il y fût amené. Les magistrats & les premiers de la ville craignant que la comparaison qu'on pourroit faire de sa grandeur passée avec sa misère présente, n'émût les citoyens & n'excitât quelque trouble, ne firent que le présenter au peuple. Dinocrates feignit qu'on vouloit tirer de lui quelques secrets importants au bien de la république, & au succès de la guerre : on le conduisit au Sénat ; on convoqua les magistrats ; on délibéra sur la manière dont on traiteroit cet ennemi. Personne n'osoit se charger de lui, ni en confier la garde à un autre, & le jour étoit prêt de finir, avant qu'on eût pris aucun parti. Enfin, on proposa de le mettre dans le trésor : c'étoit un souterrain obscur, dont on fermoit l'entrée avec un grosse pierre. On le descendit dans ce caveau, & on y mit des gardes.

Av. J. C. 183.

Le lendemain, les plus honnêtes

Av. J. C. 183.

citoyens & ceux qui n'avoient aucune part aux brigues & aux factions, vouloient qu'on sauvât la vie à ce grand homme, en considération des services qu'il avoit rendus à la république, & même qu'on se servît de lui pour remédier aux maux présents. Les auteurs de la révolte, dont le parti étoit dominant, demandèrent la mort de Philopœmen : d'autres poussèrent plus loin l'animosité, & vouloient qu'il expirât au milieu des tourments. On décida pour le poison. A l'entrée de la nuit, dès que le peuple se fût retiré, on fit descendre l'exécuteur chargé de le lui présenter, avec ordre de rester jusqu'à ce qu'il l'eût pris.

Philopœmen étoit couché sur son manteau, occupé de sa douleur : dès qu'il apperçut près de lui cet homme, tenant d'une main sa lampe & de l'autre le poison, il se releva avec peine, se mit sur son séant, prit la coupe & demanda si on n'avoit point entendu parler de ses cavaliers, & sur-tout de Lycortas. « J'ai oui dire » reprit l'exécuteur « qu'ils se sont presque » tous sauvés ». Philopœmen le regarda avec douceur & lui dit : « Tu m'ap» prends une agréable nouvelle ; nous

» ne sommes donc pas malheureux en » tout » : & sans une parole de plus, sans jetter le moindre soupir, il but & se remit sur son manteau. Il étoit si foible, que le poison lui enleva facilement un reste de vie. Ainsi finit le dernier des Grecs.

Av. J. C. 183.

Bientôt la nouvelle de cette mort se répandit parmi les Achéens : leurs villes furent plongées dans un deuil & un abattement qu'on ne peut exprimer. Les jeunes-gens en âge de porter les armes, & tous les magistrats se rendirent à Mégalopolis : on y tint un grand Conseil ; il fut résolu de ne pas différer d'un instant, la vengeance d'un si horrible attentat. Lycortas, élu général, se jetta sur la Messénie, y mit tout à feu & à sang. Les Messéniens épouvantés, demandèrent la paix & le pardon de leur faute. Lycortas répondit qu'ils n'avoient de moyen de l'obtenir, qu'en livrant les auteurs de la rebellion & de la mort de Philopœmen ; en remettant leurs intérêts en la disposition des Achéens, & en recevant garnison dans leur citadelle. Ces conditions furent acceptées & exécutées sur le champ. Dinocrates prévint le supplice qu'il

Av. J. C. 183.

méritoit ; il se tua lui-même : tous ceux qui avoient conseillé la mort de Philopœmen imitèrent son exemple : Lycortas se fit livrer ceux qui avoient opiné à lui faire donner la torture.

On s'occupa ensuite des funérailles de ce général : après qu'on eut brûlé le corps, qu'on eut ramassé ses cendres, & qu'on les eut déposées dans l'urne sépulcrale, on se mit en marche pour les porter à Mégalopolis. Les gens de pied, la tête ceinte de couronnes & fondant en larmes, ouvroient cette espèce de pompe triomphale, suivis de prisonniers chargés de chaînes.

Le jeune Polybe paroissoit ensuite, entouré de tout ce qu'il y avoit de plus considérable parmi les Achéens : il portoit en ses mains l'urne couverte de bandelettes & de couronnes : la cavalerie magnifiquement armée & montée superbement, fermoit la marche. Les habitants des villes & des bourgades voisines, accouroient au-devant de ce convoi, comme autrefois à la rencontre de Philopœmen lui-même, quand il revenoit de ses expéditions, couvert des lauriers de la victoire. Après avoir salué & touché respec-

tueusement l'urne, ils augmentoient le cortège. Les cris perçants que jetoient ce nombre infini d'hommes, de femmes, de vieillards & d'enfants, retentissoient jusques dans le ville de Mégalopolis, qui y répondoit par des gémissements plus grands encore; car la perte de cet illustre Capitaine entraînoit celle de la prééminence qu'elle avoit sur les Achéens.

Le corps de Philopœmen fut déposé dans le tombeau : & cette terre jadis si fertile en grands hommes, frappée alors de la plus affreuse stérilité, le reçut pour n'en plus reproduire. Les prisonniers furent lapidés autour du monument : toutes les villes, par des décrets publics, décernèrent les plus grands honneurs à celui qu'il renfermoit; elles lui érigèrent des statues, avec de magnifiques inscriptions; & la Grèce semblable à une mère qui voit périr le dernier de ses enfants, sans espoir de postérité, alla pleurer dans le sein de ses villes, la mort qui alloit bientôt terminer sa vieillesse.

La Macédoine étoit agitée par des intrigues de cour, dont les suites devoient ajouter encore aux maux de la nation. Le retour de Démétrius & des

Av. J. C. 183. Liv. l. 39. n. 53.

autres députés, avoit fait dans ce royaume, différentes impressions sur les esprits : le peuple, qui appréhendoit une nouvelle guerre de la part des Romains, reçut avec une extrême joie, un prince qu'il regardoit comme le gage & le garant de la paix ; on ne doutoit pas d'ailleurs qu'il ne fût l'héritier du trône de son père. Moins âgé que Persée son frère, il étoit né d'une épouse légitime : l'autre avoit eu pour mère une concubine. Persée n'ignoroit pas les réflexions du public à cet égard, & craignoit, avec raison, que l'âge ne fût un foible rempart contre les avantages de son frère. Philippe convaincu qu'on lui laisseroit à peine la liberté de se choisir un héritier, voyoit avec chagrin la faveur de son jeune fils, l'empressement des Macédoniens, une autre cour se former de son vivant, & pour ainsi dire sous ses yeux. Le jeune prince n'étoit point assez attentif à ménager les esprits : il sentoit trop les égards que le Sénat avoit eus pour lui ; ce qui le rendoit odieux à son frère, à son père même. Cette haine s'accrut sur-tout depuis que de nouveaux ambassadeurs, venus de Rome,

eurent ordonné au roi, de renoncer à la Thrace, d'en retirer les garnisons, & de se soumettre à plusieurs autres loix. Ces ordres lui arrachèrent des gémissements ; il ressentit de la douleur de voir Démétrius faire plus régulièrement sa cour à ces députés, qu'à lui-même. Il obéit néanmoins, pour ne pas donner occasion aux Romains de lui déclarer sur le champ la guerre : pour ne leur laisser aucun soupçon de ses desseins, il mena son armée en Thrace, contre des peuples auxquels Rome ne prenoit aucun intérêt.

Av. J. C. 183.

Le rapport de Marcius avoit augmenté les inquiétudes que ce prince causoit au Sénat. Il n'étoit pas possible de se dissimuler que tous ses discours, toutes ses démarches annonçoient une guerre prochaine. Pour s'assurer davantage des villes maritimes, il en fit passer presque tous les habitants dans la partie la plus septentrionale de la Macédoine, & mit en leur place, des Thraces & d'autres barbares, sur la fidélité desquels il comptoit davantage. Ce déplacement excita un murmure général dans la Macédoine. La haine y étouffa la crainte : les malheureux chargeoient d'exécrations, le

Av. J. C. 182. *Liv. l.* 40. *n.* 3. 4.

Av. J. C. 182.

prince qui les arrachoit à ce qu'ils avoient de plus cher.

Philippe n'en devint que plus féroce: il avoit déjà fait mourir un grand nombre de personnes qu'il soupçonnoit d'être attachées aux Romains: alors il déclara qu'il ne pouvoit se mettre en sûreté, qu'en s'assurant de leurs enfants. Il avoit fait tuer Hérodicus, l'un des principaux citoyens de la Thessalie; & peu de temps après, ses deux gendres avoient subi le même sort. Théoxène & Archo, filles d'Hérodicus, étoient démeurées veuves avec chacune un fils encore en bas âge. La première avoit refusé tous les partis qui s'étoient offerts à elle; mais sa sœur épousa Poris, prince des Æneates, & mourut après lui avoir donné plusieurs enfants qu'elle laissa fort jeunes. Théoxène, pour être en état de les faire élever sous ses yeux, épousa Poris, & prit de ses neveux, le même soin que de son propre fils. L'ordre de Philippe fut pour elle un coup de foudre: prévoyant que ce qu'elle avoit de plus cher, alloit être livré à la brutalité du roi & de ses satellites, elle déclara qu'elle égorgeroit ces enfants de ses propres mains,

plutôt que les laisser tomber entre celles de ce monstre. Poris, effrayé de cette horrible résolution, promit à son épouse de les faire passer à Athènes, chez des amis fidèles, d'être lui-même leur conducteur, & le compagnon de leur exil. Ils partirent de Thessalonique, pour assister dans la ville des Æneates, à un sacrifice solemnel que les habitants faisoient en l'honneur de leur fondateur : après avoir employé tout le jour à cette cérémonie & au festin qui la suivit, ils prirent le temps où tout le monde étoit endormi, & s'embarquèrent sur un vaisseau que Poris avoit fait préparer, dans le dessein de passer en Eubée. Malheureusement un vent contraire les empêcha d'avancer, quelques efforts qu'ils fissent pour en surmonter la violence. A la pointe du jour, les officiers de Philippe préposés à la garde du port, les apperçurent, & envoyèrent un brigantin rempli de gens armés, avec ordre de les ramener. Poris exhortoit les rameurs de redoubler d'efforts; il levoit ses mains vers le ciel, & appelloit les Dieux à son secours. Théoxène, revenant à son premier dessein, verse du

Av. J. C. 182.

Av. J. C. 182. poison dans un vase, tire du fourreau les épées dont elle s'étoit munie, & les présentant à ses enfants : « La mort » leur dit-elle « est le seul moyen de vous » arracher au tyran ; dérobez-vous à sa » brutalité : prenez cette épée, ou si » vous préférez une mort plus lente, » avalez ce breuvage ». Les ennemis étoient proche ; la mère pressoit : ils obéissent, & sont jetés hors du vaisseau, la plupart avant qu'ils aient expiré. Théoxène alors embrasse son mari, & se précipite avec lui dans la mer.

Liv. l. 40. n. 5-16. Cette terrible catastrophe mit le comble à la haine qu'on portoit au Roi : on prononça contre lui & contre ses enfants, des imprécations qui ne tardèrent pas d'avoir leur effet. L'estime des Macédoniens pour Démétrius, & son crédit chez les Romains augmentoient de jour en jour. Persée n'eut plus d'espoir de parvenir au trône que par le crime : il résolut de l'employer. Il sonda les amis de son père, par des discours ambigus : quelques-uns d'entr'eux qui croyoient les espérances de Démétrius mieux fondées, feignirent d'abord de ne pas l'entendre ; mais quand ils virent que la haine de Philippe

contre les Romains ne faisoit qu'augmenter, & que Persée entroit dans les sentiments de son père, autant que Démétrius s'attachoit à les combattre, ils prévirent que ce jeune prince tomberoit à la fin dans des embûches contre lesquelles il ne prenoit aucune précaution, & se joignirent à Persée.

Av. J. C. 182.

Ils convinrent d'animer de plus en plus le Roi contre les Romains, & d'engager Démétrius à tenir des discours qui pussent augmenter les soupçons de Philippe : ils affectoient de témoigner du mépris pour eux, dans toutes les conversations. Le prince, qui ne se doutoit pas des piéges qu'on lui tendoit, relevoit tout ce que les autres avoient rabaissé, & ouvroit ainsi la voie aux calomnies qu'on préparoit contre lui. Philippe ne lui faisoit aucune part des desseins qu'il formoit contre Rome, & passoit les jours & les nuits à prendre avec Persée, les mesures qu'il jugeoit nécessaires pour les exécuter. Des ambassadeurs qu'il avoit envoyés chez les Bastarnes pour leur demander des troupes, revinrent alors : ils amenoient avec eux plusieurs jeunes-gens de qualité, quelques-uns même de la race royale;

Av. J. C. 182.

dont un entr'autres offroit sa sœur en mariage au fils de Philippe. Cette nouvelle alliance relevoit beaucoup le courage du Roi. « De quoi peuvent nous » servir tous ces avantages » lui dit Persée : « il n'y a pas tant à espérer » pour nous des secours étrangers, qu'à » craindre des périls domestiques qui » nous menacent. Nous avons dans notre » sein, je ne veux pas dire un traître ; » mais au moins un espion, dont les » Romains, depuis qu'ils l'ont eu en » otage, ne nous ont rendu que le » corps, & ont gardé le cœur. Presque tous les Macédoniens ont les » yeux attachés sur lui, & ne comp- » tent avoir d'autre roi que celui qu'il » plaira aux Romains de leur donner ». Ces reproches ne faisoient que de trop vives impressions sur le Monarque déjà aigri.

Le temps où l'on avoit coutume de faire la revue & l'expiation de l'armée arriva. On coupoit une chienne par le milieu du corps ; on en mettoit une moitié sur chacun des bords du chemin, & à travers les deux parties de la victime ainsi divisée, on faisoit passer les troupes. A la tête de cette marche, se voyoient les armes éclatantes

de tous les rois de Macédoine. Le Monarque parut, suivi de sa maison & de ses gardes; ensuite toute la foule des soldats Macédoniens, chacun selon son rang. Les deux fils du Roi marchoient à ses côtés : Persée, âgé de trente ans, & Démétrius d'environ vingt-cinq; l'un dans la force, l'autre dans la fleur de la jeunesse; capables tous les deux de faire le bonheur de leur père, si la discorde ne leur eût ôté le jugement.

Av. J. C. 182.

Après le sacrifice, l'armée se partagea, & donna à la nation l'image d'un combat. Les jeunes princes commandoient chacun une des troupes; mais comme s'il eût été question de se disputer le royaume, ils se battirent sérieusement, & de ce divertissement firent une guerre, où il ne manqua que le fer. Démétrius l'emporta : Persée en fut piqué; ses amis lui représentèrent que c'étoit une nouvelle occasion d'inculper un rival odieux.

Les deux princes donnèrent le soir même, chacun un grand repas à ceux qui avoient combattu sous leurs étendards. Les convives étoient jeunes : on fit d'amples libations à Bacchus; on vanta ses prouesses, on railla ses ad-

Av. J. C. 182.
versaires : les chefs ne furent pas épargnés. Persée envoya un de ses convives au palais de son frère, pour observer ce qui s'y passeroit : quelques jeunes-gens de la troupe de Démétrius, le découvrirent & le renvoyèrent après l'avoir maltraité. Démétrius ne savoit rien de ce qui venoit de se passer : il proposa d'aller chez son frère, terminer la fête, & lui faire oublier par cette franchise, le ressentiment de sa défaite. Tous y consentirent, excepté ceux qui ayant maltraité l'espion de Persée, craignoient les représailles. Démétrius les obligea de venir avec lui : ils cachèrent des épées sous leurs habits, pour se défendre si on les attaquoit. Un homme prit les devants, & fut dire à Persée que Démétrius alloit venir avec sa troupe, dans laquelle il y avoit quatre jeunes-gens armés : on lui apprit que c'étoient ceux qui avoient maltraité son convive ; & quoiqu'il n'ignorât pas la raison de leur précaution, pour rendre le fait suspect & odieux, il fit fermer sa porte, & du haut de sa maison ainsi que de ses fenêtres, il repoussa comme des assassins, des gens dont l'unique dessein étoit de se divertir avec lui. Démétrius se

se plaignit de l'affront que lui faisoit son frère, & vint se remettre à table. Av. J. C. 182.

Le lendemain, dès que le Roi fut visible, Persée entra dans son appartement, demeura dans le silence, & laissa paroître sur son visage, le trouble dont il feignoit d'avoir l'ame agitée. Philippe alarmé, lui demanda le sujet de sa tristesse. « Seigneur » lui dit-il, « je ne conserve la vie que par une » protection singulière des Dieux; ce » n'est plus par des embûches secrètes » que mon frère cherche à me l'ôter : » il l'attaque ouvertement. Cette nuit » même, il est venu avec des gens ar- » més dans mon palais pour m'assas- » siner, & je n'ai évité sa fureur, » qu'en faisant fermer mes portes, & » en mettant un mur entre lui & moi ». Et comme son père témoignoit autant de surprise que d'effroi : « Si vous vou- » lez » ajouta-t-il « m'accorder audience, » je vous donnerai, de ce que j'avance, » des preuves auxquelles vous ne pourrez » vous refuser ». — « Je vous écouterai, » n'en doutez pas » répliqua le Roi ». Aussi-tôt il fit appeller Démétrius, & manda Lysimachus & Onomastus, deux de ses plus anciens amis, qui n'avoient

Av. J. C. 182.
pris aucun parti dans la dispute des deux frères, & qui ne paroissoient que rarement à la Cour. En les attendant, il se promenoit seul & occupé de différentes pensées : lorsqu'on lui eut annoncé leur arrivée, il se retira avec ces deux amis & deux gardes, dans un appartement plus reculé ; il permit à ses fils de faire entrer avec eux, trois de leurs gens sans armes, & s'étant assis : « Malheureux père » s'écria-t-il, « me voilà donc constitué juge entre » mes deux fils, l'un accusateur, l'autre » accusé de parricide ; & réduit à la » triste nécessité de trouver parmi eux, » ou un criminel ou un calomniateur ! » Il y a long-temps que lisant sur vos » visages, qu'observant dans vos dis- » cours, des sentiments trop peu frater- » nels, je crains l'orage qui vient d'é- » clater ; mais je n'avois pas perdu toute » espérance : je pensois que votre ani- » mosité pourroit s'éteindre, vos soup- » çons s'évanouir. Je me rappellois que » même des peuples ennemis avoient » quelquefois quitté les armes pour s'unir » par des traités, & que souvent la con- » corde avoit succédé aux inimitiés do- » mestiques. J'espérois que vous vous » souviendriez un jour de la qualité de

Av. J. C. 182.

» frères, de la douce familiarité qui » règnoit entre vous dans votre en» fance; enfin, des leçons que vous » avez reçues de moi. Hélas! je crains » que vous n'y ayiez été sourds. Com» bien de fois, gémissant sur les exem» ples des discordes fraternelles, ne » vous en ai-je pas dépeint les suites » affreuses: tant de familles, de mai» sons, d'Empires renversés de fond » en comble! Combien de fois ne vous » ai-je pas mis devant les yeux, des » exemples contraires & plus dignes » d'être imités! Cependant, ni le crime » & le désastre des uns n'ont pu mettre » fin à vos fureurs; ni la sagesse & la » prospérité des autres vous inspirer » l'amour du devoir. Pendant même que » je vis, vos espérances & vos desirs » ambitieux dévorent mon héritage. » Vous voulez que je survive à l'un de » vous, afin que ma mort assure bientôt » à l'autre la possession de mes Etats. » Un père ne vous est pas moins odieux » qu'un frère. Rien de cher, rien de » sacré pour vous: l'insatiable desir de » règner étouffe dans vos cœurs les » sentiments de la nature. Hé bien! » souillez les oreilles paternelles; atta» quez-vous l'un l'autre par des accusa-

Av. J. C. 182.

» tions : vous le ferez bientôt par d'au-» tres armes ; publiez sans pudeur le » vrai & le faux, je suis prêt à vous » entendre ; mais je n'écouterai plus » dans la suite vos secrètes délations ». Ce discours, dicté par la colère & le désespoir, arracha des larmes à tous les assistants ; & ce ne fut qu'après un long & morne silence, que Persée prit la parole & s'exprima ainsi :

« Je devois, sans doute, ouvrir ma » porte à des assassins, recevoir à ma » table des furieux armés contre moi : » je devois tendre la gorge à leurs » coups, puisque l'on ne veut point » croire le crime, s'il n'a été consom-» mé ; & que l'on me traite, moi qui » ai pensé être la victime d'un meurtre, » comme le meurtrier qui a attenté sur » mes jours. Ce n'est pas sans raison » qu'ils insultoient à ma naissance, di-» sant tout haut que vous n'avez d'autre » fils que Démétrius : car si vous me » regardiez, si vous m'aimiez comme » votre fils, vous ne séviriez pas contre » moi qui me plains d'un complot par » lequel je devois périr ; mais contre » l'auteur de cet attentat : vous ne fe-» riez point assez peu de cas de ma vie, » pour n'être touché, ni du péril que

» j'ai couru, ni de ceux dont je suis » menacé si le crime demeure impuni. Av. J. C. 182.

» S'il faut mourir sans se plaindre, » mourons en silence, & prions seulement les Dieux que le parricide ne » commence pas sur moi, pour finir » bientôt sur vous. Mais, si ce que la » nature inspire à des malheureux, qui, » surpris & attaqués dans quelque forêt, appellent à leur secours des » hommes même qu'ils n'ont jamais » vus, il m'est permis de le faire dans » un péril encore plus grand; si je » peux pousser un cri à la vue des poignards levés sur ma tête : je vous en » conjure, par le nom de père (vous » savez depuis long-temps à qui de » Démétrius ou de moi ce nom est plus » respectable); écoutez-moi, comme » vous auriez fait, sans doute, si, frappé cette nuit de mes gemissements, & » accourant à mes cris, vous eussiez » trouvé Démétrius dans mon vestibule » avec une troupe d'assassins. Mes plaintes sont aujourd'hui les mêmes qu'elles » auroient été hier dans cette horrible » conjoncture.

» Mon frère, il y a long-temps que » nous ne vivons plus en amis qui se » réjouissent à la même table. Vous

Av. J. C. 182.

» voulez règner : mon âge, le droit
» des gens, l'ancienne coutume de Ma-
» cédoine, la volonté même de notre
» père; tout s'oppose à vos espérances.
» Il n'y a que mon sang qui puisse vous
» frayer un chemin au trône. Vous
» brûlez de le répandre, vous en pre-
» nez tous les moyens. Ma vigilance ou
» ma fortune a prévenu jusqu'à présent
» votre parricide. Hier vous changeâtes
» une cérémonie de religion, un exer-
» cice militaire, en un combat sanglant
» & presque funeste. Je ne pus échap-
» per à la mort qu'en me laissant vain-
» cre. Après ce combat, comme au
» sortir d'un jeu fraternel, vous vou-
» lûtes m'entraîner à votre table.
» Croyez-vous, mon père, que j'y au-
» rois trouvé sans armes, ces mêmes
» convives qui sont venus chez moi
» bien armés, sous prétexte d'une par-
» tie de débauche? Croyez-vous que je
» n'aurois eu rien à craindre de leurs
» épées, au milieu de la nuit, moi qu'ils
» ont presque tué en votre présence
» avec des bâtons?

» Hé! que veniez-vous faire à cette
» heure, vous, mon ennemi, vous l'objet
» de ma colère, avec des jeunes-gens
» armés? J'avois craint de m'exposer à

» votre table : pouvois-je vous recevoir » à la mienne avec vos satellites ? Si » ma porte lui eût été ouverte, mon » père prépareroit aujourd'hui mes fu- » nérailles, au-lieu d'écouter mes » plaintes.

» Je ne parle point en accusateur » qui cherche à envenimer les choses, » & à donner une couleur de vraisem- » blance à des faits douteux : car enfin, » niera-t-il qu'il soit venu avec une » nombreuse escorte ? que ses compa- » gnons eussent des armes ? J'en nom- » merai plusieurs ; faites-les venir. Ils » peuvent tout oser après cet excès » d'audace : ils n'oseront pourtant pas » nier le fait. Si je les avois arrêtés & » amenés devant vous avec leurs armes, » vous regarderiez leur crime comme » avéré : leur aveu est une preuve aussi » convaincante.

» Maudissez maintenant l'ambition de » règner ; évoquez les furies qui punis- » sent les frères coupables ; mais que » votre courroux ne soit point aveugle: » distinguez le coupable de l'innocent. » Celui qui a voulu égorger son frère, » puissent les Dieux servir contre lui » la colère paternelle ! Celui qui devoit » mourir par un fratricide, puisse-t-il

Av. J. C. 182.

» trouver un asyle dans la bonté & la » justice d'un père ! Car quel autre » asyle puis-je trouver ? Un sacrifice » solemnel, la revue des troupes, l'exer- » cice des soldats, ma maison, ma ta- » ble, la nuit même destinée par la » nature au repos des mortels ; tout est » plein de dangers pour moi. Si je me » rends à l'invitation de mon frère, je » dois périr ; si je reçois mon frère » chez moi, je dois périr : que je sorte » ou non, je tombe infailliblement dans » le piége. A qui donc aurois-je re- » cours ? Je n'ai rendu mes hommages » qu'aux Dieux, & à vous, mon père. » Je n'ai rien à espérer des Romains : » ils desirent ma perte, parce que je » suis sensible aux injures dont ils vous » accablent ; parce que je vois avec in- » dignation tant de villes, tant de pays » dont ils vous ont dépouillé. Vous & » moi vivant, ils désespèrent de con- » quérir la Macédoine ; mais ils sont » sûrs d'en devenir les maîtres, ainsi » que de son roi, si nous périssons, » vous, par la vieillesse, (pourvu qu'on » n'avance point vos jours) moi, par » le crime d'un frère. S'ils vous avoient » laissé un pouce de terre hors de la » Macédoine, je pourrois au moins m'y » réfugier.

» Mais les Macédoniens veilleront Av. J. C.
» à ma défense. Hé ! ne vîtes-vous pas 182.
» hier, comment je fus assailli par nos
» soldats ? Il ne leur manqua que des
» armes plus meurtrières : aussi les con-
» vives de Démétrius s'en pourvurent-
» ils pendant la nuit. Que dirai-je de
» la plupart des grands qui ont mis
» l'espérance de leur fortune, & dans
» les Romains, & dans celui qui peut
» tout auprès des Romains ? Ils le pré-
» fèrent ouvertement, je ne dis pas à
» moi, son aîné, mais presqu'à vous-
» même, son père & son Roi. C'est lui
» qui a obtenu votre grace du Sénat ;
» qui vous met encore à l'abri des armes
» de Rome : & tout jeune qu'il est, il
» se regarde comme le protecteur, ou
» plutôt, comme le maître de votre
» vieillesse. Il a pour lui les Romains
» & toutes les villes qu'ils vous ont en-
» levées, & tous les Macédoniens qui
» veulent conserver la paix avec eux.
» Moi, mon père, je n'ai de ressource,
» d'espérance qu'en vous.

» Quel est, je vous prie, le but de
» ces lettres que vous venez de rece-
» voir de Titus-Quintius, par lesquelles
» il vous félicite, comme d'une chose
» infiniment utile pour vous, d'avoir

Av. J. C. 182.

» envoyé à Rome Démétrius, & vous
» exhorte à l'y renvoyer avec un plus
» grand nombre de députés choisis dans
» la plus haute noblesse ? Quintius est
» aujourd'hui son conseil, son maître :
» Quintius est son père ; car il ne vous
» connoît plus. Tous ces projets clan-
» destins ont été concertés entr'eux.
» C'est pour se ménager des partisans,
» qu'on vous ordonne d'envoyer avec
» lui, une députation nombreuse, com-
» posée des premiers seigneurs de l'Etat.
» Tous ceux qui vont à Rome avec le
» zèle & la soumission qu'ils doivent à
» leur Roi, en reviennent corrompus
» par les artifices & les caresses des
» Romains. Démétrius est tout pour
» eux : ils le nomment roi, du vivant
» même de son père.

» Et parce que je suis indigné de ces
» outrages, vous-même, de concert
» avec mes ennemis, vous m'accusez d'une
» criminelle ambition ! Comment méri-
» terois-je ce reproche ? Quel est celui
» dont je veux usurper la place ? Je n'ai
» au-dessus de moi, que mon père ; &
» je conjure les Dieux de l'y conserver
» long-temps. Si je vis (je ne le desire
» qu'autant qu'il m'en croira digne), je
» recevrai son sceptre & son héritage,

» s'il veut bien me le laisser. Celui-là » seul aspire au trône par une criminelle ambition, qui s'empresse d'y » monter contre l'ordre de la naissance » & de la nature, contre l'usage de la » patrie & le droit des gens. Un aîné » s'oppose à mes prétentions ; l'empire » lui appartient par la loi, par la volonté d'un père : faisons-le périr. Ce ne » sera pas le premier exemple d'un trône » acquis par un tel forfait. Mon père » déjà vieux, privé de son fils, tremblant pour lui-même, ne pensera pas » à le venger : les Romains seront charmés de ce coup ; ils l'approuveront, » ils me défendront. Voilà les espérances de Démétrius : quoiqu'incertaines, » elles ne sont pas sans fondement. » Oui, mon père, vous pouvez mettre » ma vie à couvert, en punissant les » meurtriers qui ont voulu m'assassiner. » Mais, s'ils exécutent leur dessein, vous » ne serez plus en état de venger ma » mort. »

Av. J. C. 182.

Quand Persée eut cessé de parler, ceux qui étoient présents tournèrent les yeux sur Démétrius, que ses larmes forcèrent long-temps à garder le silence. Enfin le Roi lui ordonna de se défendre : la nécessité l'emporta sur la dou-

leur ; il prononça ce discours.

Av. J. Ç. 182. « Mon père, tout ce qui étoit auparavant la ressource des accusés, mon accusateur vient de me l'enlever & de s'en saisir. Ses larmes feintes, vous ont rendu suspectes mes larmes trop sincères. Il m'a dépeint, non-seulement comme un traître, mais comme un assassin éxécrable ; quoique depuis mon retour de Rome, il n'ait cessé lui-même de chercher en secret, avec ses partisans, les moyens de me surprendre & de me perdre. Il vous fait trembler sur ses périls imaginaires, pour hâter par votre main, la ruine d'un frère innocent : il crie qu'il ne lui reste plus d'asyle dans le monde, pour me fermer l'asyle même que je trouverois dans votre cœur. Me voyant foible, sans secours, en butte à ses noirs complots, il me fait un crime de l'âmitié des Romains, plus nuisible qu'avantageuse pour moi. Quel artifice, quelle méchanceté d'avoir joint à une accusation particulière, des reproches qui s'étendent sur toute ma vie ; d'avoir cherché à rendre vraisemblable, par le plan général de ma conduite, le crime dont il m'accuse, & dont vous verrez bientôt la fausseté ;

» & à confirmer par ce crime supposé » & faux, les espérances, les desseins » ambitieux qu'il me reproche sans » fondement ! Il a voulu aussi que son » accusation ne parût pas méditée de » sang-froid, mais inspirée par la ter- » reur & le péril imprévu de cette » nuit.

Av. J. C. 182.

» Mais, Persée, si je trahissois mon » père & ma patrie ; si je conspirois » avec les Romains & les autres enne- » mis de mon père, il ne falloit pas at- » tendre, pour m'accuser, cet évène- » ment nocturne, cette fable inventée » à dessein : ou, s'il étoit à craindre que » votre accusation, sans cet appui, ne » parût fausse, & ne manifestât votre » haine, plutôt que mes crimes préten- » dus, il falloit y renoncer, ou la ren- » voyer à un autre temps, jusqu'à ce » qu'on pût connoître lequel de nous » deux, par la plus étrange fureur, » avoit attenté à la vie de l'autre. Je vais, » autant que mon trouble me le permet- » tra, distinguer ce que vous avez con- » fondu : je dévoilerai les mystères de » cette affreuse nuit ; on verra qui de » vous ou de moi est coupable.

» Il soutient que j'ai voulu l'assassiner, » parce que le trône lui appartenant,

Av. J. C. 182.

» comme à l'aîné, par le droit de la na-
» ture, par les loix de Macédoine, &
» même, ajoute-t-il, par votre propre
» jugement, ce meurtre me mettoit en
» possession de sa place. Pourquoi donc
» a-t-il avancé dans un autre endroit de
» son discours, que je faisois la cour
» aux Romains, & que je fondois mes
» espérances sur leur protection? Si je
» les croyois assez puissants pour don-
» ner un roi à la Macédoine, & que
» j'attendisse tout de leur faveur; à quoi
» bon recourir au parricide? Afin de
» porter une couronne souillée du sang
» de mon frère? afin de m'attirer la haine
» & l'exécration de ceux dont j'avois
» gagné les bonnes graces par ma vertu,
» vraie ou simulée? Car ce Quintius,
» que vous dites être aujourd'hui
» mon conseil, mon maître, oseriez-
» vous le soupçonner de m'avoir con-
» seillé le meurtre d'un frère; lui qui
» est un si bel exemple de l'amitié frater-
» nelle?

» A en croire mon accusateur, la
» protection des Romains, les suffrages
» des Macédoniens, je dirois presque
» le consentement unanime des Dieux
» & des hommes, me donnent sur lui
» des avantages auxquels il ne peut rien

» oppofer. Cependant, comme fi je lui » étois inférieur en tout, il m'accufe » d'avoir mis toute mon efpérance dans » le crime. Veut-il qu'on nous juge fur » cette règle : que celui des deux qui » aura craint de paroître le moins digne » du trône, fera cenfé avoir voulu fe » défaire de l'autre ?

Av. J. C. 182.

» Mais examinons en détail, l'ordre » & le plan de cette accufation. Il » m'accufe d'avoir attenté à fa vie en » plufieurs manières, quoique dans une » feule journée. J'ai voulu le tuer pen- » dant l'exercice des troupes, & cela » après un facrifice, une cérémonie re- » ligieufe; j'ai voulu l'empoifonner dans » un feftin où je l'avois invité; j'ai voulu » l'affaffiner dans fa maifon, où je me » fuis rendu avec des fatellites en armes, » fous prétexte d'une partie de plaifir. » Quelles circonftances pour ce parri- » cide ! un jeu, un feftin, une partie » de plaifir. Quel jour ! le jour même » où l'on venoit de purifier l'armée ; où » les armes de tous les Rois vos pré- » décefleurs, étant portées avec pompe » devant vous, mon frère & moi mar- » chant feuls à vos côtés, fuivis de la » phalange Macédonienne, nous avions » paffé entre les membres épars de la

Av. J. C. 182.

» victime. Quand même je me ferois » souillé auparavant de quelque forfait, » pouvois-je après un sacrifice expiatoire, à la vue de cette victime étendue sur notre passage, pouvois-je » rouler dans mon esprit, des idées de » poison, de poignard, de parricide ? » Et par quel sacrifice aurois-je espéré » désormais, de laver cette ame noircie » de pareilles abominations ?

» Aveuglé par le desir de m'accuser, il » confond tout, pour me faire des crimes » de tout : car, si j'avois eu le dessein de » vous empoisonner dans un festin, quoi » de plus absurde, que de vous irriter par » un combat opiniâtre, & de vous » fournir un juste motif de refuser, » comme vous avez fait, mon invitation ? Et après votre refus, ne devois-» je pas mettre mes soins à vous calmer, dans l'espérance de trouver quelque occasion favorable ; au-lieu de » changer subitement de dessein, & de » vouloir, ce jour même, vous égorger » dans votre propre maison, à votre » table ? Comment pouvois-je ne pas » comprendre que, si la crainte de la » mort vous avoit empêché de venir » chez moi, elle vous empêcheroit aussi » de me recevoir chez vous ?

Av. J. C. 182.

» Je ne rougirai pas devant vous, » mon père, d'avoir passé les bornes » ordinaires de la tempérance, un jour » de fête, avec des jeunes-gens, mes » amis. Informez-vous, je vous prie, de » la joie qui règna hier dans notre fes- » tin : elle étoit animée par le plaisir, » peut-être blâmable, d'avoir remporté » quelque avantage dans le combat. Des » alarmes imprévues ont aisément dis- » sipé les fumées du vin ; sans quoi nous » serions encore livrés au sommeil, » malgré la fureur dont on nous accuse. » Quoi ! Persée, si j'avois voulu donner » l'assaut à votre maison & vous ar- » racher la vie, ne me serois-je pas » abstenu un jour du plaisir de boire ? » ne l'aurois-je pas interdit à mes com- » plices ? Il semble justifier lui-même ma » simplicité, lorsqu'avec son caractère » plein de douceur & nullement soup- » çonneux : tout ce que je sais, dit-il, » & dont je me plains, c'est qu'on est » venu chez moi avec des armes. Si je » lui demande comment il peut le sa- » voir, il sera contraint d'avouer, ou » que ma maison étoit remplie de ses » espions, ou que mes gens s'étoient » armés à la vue de tout le monde.

» Cependant, pour qu'on ne le soup-

Av. J C. 182.

» çonne, ni de m'avoir fait épier, ni
» de m'accuſer par prévention, il vous
» prie d'interroger ceux qu'il nommera,
» & de leur demander s'ils avoient des
» armes : comme ſi ce fait étoit dou-
» teux, & que l'aveu volontaire qu'ils
» en font, dût les convaincre de crime.
» Pourquoi ne pas leur demander plu-
» tôt, s'ils avoient pris ces armes pour
» vous tuer ; ſi c'étoit par mes ordres ;
» ſi même je le ſavois ? Car voilà ce que
» vous voulez faire accroire ; & non pas
» ſimplement, qu'ils aient pris des ar-
» mes : le fait eſt notoire. Ils déclarent
» qu'ils les ont cru néceſſaires pour leur
» ſûreté. C'eſt à eux de ſe juſtifier ſur
» ce point : rien n'eſt plus étranger à
» ma cauſe. Mais, puiſque vous m'en
» faites un crime, dites-moi, devions-
» nous vous attaquer à force ouverte,
» ou ſecrètement ? Si c'étoit à force ou-
» verte, pourquoi ne nous ſommes-nous
» pas tous armés ? pourquoi n'y a-t-il
» eu que ceux qui avoient maltraité votre
» eſpion ? Si c'étoit ſecrètement, quel
» étoit le plan de cette entrepriſe ? Le re-
» pas fini, après que je vous aurois quitté,
» quatre de mes gens ſeroient demeurés
» chez vous, pour vous ſurprendre,
» vous atttaquer dans le ſommeil ? Hé

» quoi! étrangers dans votre maison, » attachés à ma personne, d'autant plus » suspects qu'ils venoient de maltraiter » un homme à vous, pouvoient-ils se » dérober aux soupçons? Comment se » seroient-ils évadés après le coup? Ne » falloit-il, pour forcer votre porte, » que quatre poignards? Croyez-moi, » renoncez à cette fable chimérique; » bornez-vous à l'objet de votre jalou- » sie, de votre colère. Pourquoi, Dé- » métrius, ose-t-on parler de votre » règne? Pourquoi, aux yeux de quel- » ques personnes, êtes-vous plus digne » que moi, de succéder à la couronne » de mon père? Pourquoi rendez-vous » incertaine mon espérance, qui, sans » vous, ne seroit pas douteuse? Voilà » ce qui l'agite, quoiqu'il ne le dise » point; voilà ce qui m'attire sa haine » & ses accusations; voilà ce qui rem- » plit de troubles, de soupçons odieux, » votre palais & votre empire. Mais, » mon père, si je ne dois pas aujour- » d'hui prétendre au trône, ni même » espérer de pouvoir jamais y parve- » nir, parce que vous m'imposez la loi » de céder à mon aîné; encore moins » dois-je vous donner lieu, & au monde » entier, de m'en croire indigne. Or,

Av. J. C. 182.

» ce seroit la juste punition de mes vices, » & non d'une modestie qui me feroit » céder à qui je dois.

» On me reproche l'amitié des Ro» mains ; & ce qui est pour moi, un » sujet de gloire, on m'en fait un crime » capital. Je n'ai point demandé d'être » envoyé à Rome, comme otage, ni » comme ambassadeur. Deux fois vous » m'y avez envoyé ; j'ai obéi. Je m'y » suis comporté de manière à soutenir » l'honneur de votre nom, de votre » empire, de ma patrie. C'est donc vous, » mon père, qui êtes cause de mes liai» sons avec les Romains. Je serai leur » ami tant que vous serez en paix avec » eux : si la guerre se rallume, ils trou» veront en moi, leur ennemi déclaré, » comme j'ai été auprès d'eux l'otage, » l'ambassadeur le plus zélé pour vos in» térêts. Que l'amitié des Romains me » soit inutile, j'y consens ; mais qu'elle » ne me soit pas nuisible. Elle n'a point » commencé dans la guerre : la guerre » ne la verra point subsister. J'ai été le » gage de la paix ; j'ai travaillé, comme » ambassadeur, à maintenir la paix : tout » ce que je demande, c'est qu'on ne » me fasse ni une gloire, ni un crime de » mes services. Si je suis coupable en-

» vers vous, mon père, si j'ai formé » quelqu'entreprise contre mon frère, » je me soumets aux peines les plus ri- » goureuses : mais si je suis innocent, » ne souffrez pas, je vous en conjure, » qu'une haine injuste m'opprime comme » criminel.

» Mon frère, sans aucun sujet, a été sou- » vent mon accusateur : c'est la première » fois qu'il ose m'accuser publiquement. » Hé ! si j'avois encouru la disgrace de » mon père, vous devriez, Persée, » intercéder pour votre cadet ; vous » devriez protéger ma jeunesse, m'ob- » tenir le pardon de mes fautes. Je » trouve ma perte où je devois trouver » mon salut. Au sortir d'un repas, en- » core accablé de sommeil, je me vois » traîné en jugement, accusé de parri- » cide, sans avocats, sans amis, obligé » de plaider moi-même ma cause. Si je » devois plaider celle d'autrui, je pren- » drois du temps pour me préparer ; » quoiqu'il n'y eût à risquer pour moi, » qu'une vaine réputation d'éloquence. » Maintenant, cité devant vous sans sa- » voir pourquoi, je vous vois irrité, je » trouve un frère qui m'accuse ; & vous » m'ordonnez de répondre. Son discours » étoit préparé avec soin depuis long-

Av. J. C. 182.

» temps ; & moi, je n'ai eu, pour sa-» voir même de quoi il m'accuse, que » le temps qu'il a parlé. Falloit-il l'en-» tendre, ou méditer mon apologie ? » Etourdi d'un coup si imprévu, loin » d'être en état de me défendre, à peine » ai-je compris le sujet de l'accusation. » Mon père est mon juge : unique espé-» rance qui me reste. S'il a plus de ten-» dresse pour mon frère, j'ai plus de » droit à sa pitié. C'est pour vous au-» tant que pour moi, que je vous prie » de me conserver : c'est pour son seul » intérêt, qu'il vous demande ma mort. » Hélas ! quand il aura reçu de vous, » la souveraine puissance, que ne fera-» t-il pas contre moi, lui qui veut déjà » qu'on m'immole à sa haine » !

A ces mots, les larmes qui couloient abondamment de ses yeux, lui ôtèrent l'usage de la voix. Philippe fit écarter les deux frères, & s'entretint un moment avec ses amis : puis il déclara à ses fils, qu'une heure employée à les entendre, n'étoit pas suffisante pour l'instruire à fond de la vérité, & le mettre en état de prononcer ; qu'il alloit s'informer de leur vie & de leurs mœurs ; observer leurs paroles & leurs actions dans les petites choses comme dans les

grandes. Il fit ainsi présumer qu'il regardoit l'accusation comme détruite, mais que le grand crédit de Démétrius à Rome, lui étoit toujours suspect. Av. J. C. 182.

Philippe, quelque temps après, envoya Philoclès & Apelles en ambassade auprès des Romains, bien moins pour traiter d'affaire, que pour s'informer des discours de Démétrius, & savoir sur-tout s'il avoit fait quelque complot avec Flamininus pour exclure son frère du trône. Le Roi croyoit ces députés n'être attachés à aucun parti: mais c'étoit d'eux précisément que Persée se servoit dans ses projets contre Démétrius. Ce jeune prince d'abord eut recours à la plus grande circonspection: il évitoit de parler des Romains; il porta même le scrupule jusqu'à ne plus vouloir aucun commerce avec eux, même par lettres. Mais toutes ces précautions furent inutiles: son père le regardoit comme son ennemi; & Démétrius ne tarda pas à avoir une nouvelle occasion de s'en convaincre. Av. J. C. 181. *Liv. l.* 40. *n.* 20-24.

Sur l'opinion populaire que du mont Æmus, on découvroit le pont-Euxin & la mer Adriatique, le Danube & les Alpes, Philippe eut la curiosité de

s'en assurer par lui-même. Il espéroit
Av. J. C. 181. tirer de cette découverte, de grands avantages par rapport à la guerre qu'il méditoit contre Rome, & trouver des chemins qui le conduiroient sûrement à la mer Adriatique, & delà en Italie. Comme il ne vouloit pas rendre son jeune fils témoin des mesures qu'il pourroit prendre à la vue des lieux, il le renvoya en Macédoine, sous prétexte de ne pas l'exposer aux périls d'un si pénible voyage; & il lui donna pour l'escorter, Didas, l'un de ses lieutenants, avec un petit nombre de soldats.

Cet officier étoit vendu à Persée qui lui recommanda d'avoir pour son frère, une complaisance aveugle, afin de l'engager à lui confier ses plus secrètes pensées. Didas flatta la douleur du prince; il lui témoigna la part qu'il y prenoit, & le pria de disposer de sa personne. Démétrius se laissa tromper, & confia au traître, que son dessein étoit de chercher un réfuge à Rome. Didas découvrit aussi-tôt ce projet à Persée. Celui-ci en informa son père, qui, après avoir essuyé beaucoup de fatigues pour arriver au sommet du mont Æmus, étoit revenu de son voyage,

voyage, aussi peu instruit qu'auparavant. Hérodotus, le principal des amis de Démétrius, fut arrêté, & l'on donna ordre de garder à vue le jeune prince.

Av. J. C. 181.

Quelqu'irrité que fût le roi, des projets dont on accusoit son fils, il crut, avant de prendre un parti, devoir attendre le retour des ambassadeurs envoyés à Rome. Après plusieurs mois d'inquiétude, les députés, à qui l'on avoit fait la leçon avant qu'ils partissent de Macédoine, arrivèrent enfin; & entr'autres calomnies imaginées pour noircir Démétrius, ils remirent à Philippe une lettre supposée de Flamininus, dans laquelle ce Romain prioit le roi de pardonner à la jeunesse de son fils, les démarches que le desir de régner pouvoit lui avoir suggérées : il l'assuroit au surplus, qu'il n'entreprendroit rien contre les droits de la nature & du sang; il ajoutoit, en parlant de lui-même, qu'il étoit d'un caractère à ne devoir pas être soupçonné de donner à personne aucun conseil impie.

Il n'en fallut pas davantage pour persuader Philippe que son fils étoit criminel. Hérodotus fut appliqué à la question, & mourut au milieu des tourments, sans avouer rien du prétendu crime. Persée

accusa de nouveau Démétrius d'avoir voulu s'enfuir à Rome, & d'avoir corrompu quelques Macédoniens pour l'accompagner. Philippe l'avoit déjà condamné dans le fond de son cœur: mais, pour ne point découvrir par son supplice, les desseins que lui-même formoit contre Rome, il chargea Didas de le défaire de son fils. Didas invita le prince à un sacrifice, & lui donna du poison dans le repas qui suivit la cérémonie sacrée. Démétrius n'eut pas plus tôt bu la coupe fatale, qu'il se sentit atteint de violentes douleurs dont il soupçonna facilement la cause: obligé de quitter la table, il se retira dans son appartement, où deux scélérats l'envelopèrent de tapis, & l'étouffèrent.

Av. J.C. 181.

Affaires du Péloponnèse.

Polyb. excerpt. legat. n. 51. 53. 54.

On n'avoit pas appris sans étonnement à Rome, que les Achéens avoient terminé heureusement la guerre avec Messène. Pendant qu'elle étoit le plus allumée, le Sénat disoit qu'il lui importoit peu que Lacédémone, Corinthe ou Argos se séparassent de la ligue: alors il changea de langage, & dit aux ambassadeurs, que la république avoit pris des mesures pour empêcher qu'on ne portât des vivres & des munitions à Messène; réponse qui faisoit assez connoître combien elle étoit éloi-

gnée de négliger les affaires étrangères, comme on avoit voulu le faire croire.

Av. J. C. 181.

Les ambassadeurs de Lacédémone, arrivés de Rome, firent part à leurs concitoyens, de la réponse qu'ils avoient reçue du Sénat. Sur cette nouvelle, Lycortas assembla les Achéens à Sicyone, & profita habilement de la première réponse du Sénat, pour rejoindre Lacédémone à la république. Cette ville rentra dans la ligue malgré les oppositions de Diophanes, qui vouloit le retour de tous les bannis en général, & l'on députa Bippus d'Argos, pour informer le Senat de ce qui venoit de se passer. Les bannis envoyèrent de leur part, Clétis pour défendre leur cause contre l'ambassadeur des Achéens. Après les avoir entendus, le Sénat écrivit aux Achéens, & les engagea de rétablir tous les exilés ; mais Bippus, à son retour, rapporta que le Sénat n'avoit fait cette réponse, que pour se délivrer de leurs importunités: les Achéens jugèrent qu'il ne falloit rien changer à ce qui avoit été réglé.

Av. J. C. 180. *Polyb. excerpt. legat. n.* 58.

Hyperbate, élu général des Achéens, remit en délibération l'affaire des bannis de Lacédémone. Le sentiment de Lycortas fut que l'on devoit s'en tenir à ce qui avoit été arrêté. Hyperbate & Cal-

Av. J. C. 180.

licrates prétendirent au contraire, qu'il falloit obéir aux Romains, & qu'il n'étoit ni loi, ni serment, ni traité, qu'on ne dût sacrifier à la volonté de ce peuple. Dans ce partage d'opinions, on résolut de députer au Sénat : malheureusement Callicrates fut du nombre des ambassadeurs. Ce traître parla plus vivement contre les Achéens, que n'auroit fait leur ennemi. « Pères Conscripts » dit-il « si les Grecs ne vous obéissent » pas, si l'on n'a égard chez eux, ni aux » lettres, ni aux ordres que vous leur » envoyez, c'est à vous seuls que vous » devez vous en prendre. Dans toutes » les républiques, il y a maintenant deux » partis, dont l'un soutient qu'on doit » se soumettre à ce que vous ordonnez, & que les loix, les traités, tout, » en un mot, doit plier sous votre bon » plaisir : l'autre prétend que les loix, » les serments, les traités doivent l'emporter sur votre volonté, & ne cesse » d'exhorter le peuple à s'y tenir inviolablement attaché. De ces deux partis, le dernier plaît davantage aux » Achéens, & a le plus de pouvoir » parmi la multitude. Qu'arrive-t-il de-là ? Que ceux qui se rangent de votre » côté, sont en horreur chez le peuple,

» & que ceux qui vous résistent, sont » honorés & applaudis. Mais, pour peu » que le Sénat voulût se déclarer en fa- » veur de ceux qui prennent à cœur ses » intérêts, bientôt tous les chefs des » républiques seroient pour les Ro- » mains ; le peuple intimidé, ne tarde- » roit pas à suivre leur exemple. Si vous » paroissez indifférents sur ce point, » attendez-vous à voir tous ces chefs se » tourner contre vous. »

Av. J. C. 180.

Ce discours fut agréable au Sénat, qui, pour la première fois, prit le funeste parti d'humilier & de décréditer ceux qui restoient sincèrement attachés à leur patrie, & de combler de biens & d'honneurs, ceux qui tenoient pour la puissance Romaine. Cette politique porta le dernier coup à la Grèce : elle multiplia les flatteurs, & diminua beaucoup le nombre des vrais amis de la ligue Achéenne. Le Sénat ne se contenta pas d'envoyer de nouveaux ordres en faveur des exilés : il écrivit aux Etoliens, aux Epirotes, aux Athéniens, aux Béotiens, aux Acarnaniens, comme pour soulever tous les peuples contre la ligue ; & dans la réponse qu'il fit aux députés, il ne parla que de Callicrates, auquel, ajouta-t-il, il seroit à souhai-

Av. J. C. 180.

ter que tous les magistrats de chaque ville ressemblassent.

Av. J. C. 179.

Avec cette réponse, le député revint triomphant, sans considérer qu'il étoit la cause des malheurs qui alloient fondre sur la Grèce, & en particulier sur l'Achaïe. Jusqu'alors il paroissoit régner une certaine égalité entre les Achéens & les Romains : ces derniers avoient éprouvé la fidélité des autres dans des temps très-difficiles, & trouvoient bon qu'ils allassent, en quelque sorte, de pair avec eux. Cette petite république, dernier espoir de la Grèce, pouvoit seule en prolonger l'existence : la trahison de Callicrates renversa de si douces espérances. Il revint dans l'Achaïe, & raconta partout, les circonstances de son ambassade. Le peuple intimidé, & ne sachant ce qu'il avoit dit dans le Sénat, ni les présents par lesquels il s'étoit laissé corrompre, le créa préteur ; dignité dont il ne fut pas plutôt revêtu, qu'il rétablit dans leur patrie, les exilés de Lacédémone & de Messène.

Liv. l. 40. n. 54-57.

Rome bientôt alloit jouir du fruit de ses intrigues. Philippe qui eût pu lui être redoutable, en restant digne de défendre avec les Achéens la liberté commune, accablé d'années, & plus

encore de la douleur d'avoir causé la mort à celui de ses fils le plus digne du trône, hivernoit à Démétriade, passant les jours & les nuits à regretter ce jeune prince. Son inquiétude & ses chagrins augmentèrent encore, lorsqu'il vit l'ambition de Persée, son mépris pour sa vieillesse, & les courtisans s'attacher à lui comme devant être bientôt leur maître.

Av. J C. 179.

Antigonus, neveu du prince de même nom qui avoit été tuteur de Philippe, seul de ses amis lui étoit demeuré fidèle, & son attachement lui avoit attiré une haine implacable de la part de Persée. Antigonus prévit le danger auquel il se trouveroit exposé, si jamais son ennemi montoit sur le trône. Témoin des soupirs qu'arrachoit à Philippe la mort de Démétrius, il flatta sa douleur, joignit ses regrets à ceux de ce malheureux père, donna une nouvelle force à ses plaintes, à ses gémissements, & mit tout en usage pour démêler les intrigues de Persée.

Entre ceux dont ce prince s'étoit servi pour opprimer son frère, les plus suspects à Antigonus étoient Philoclès & Apelles, auteurs de la lettre écrite sous le nom de Flamininus, & qu'à la

Cour on soupçonnoit d'être supposée.
Av. J. C. 179. Antigonus rencontra par hazard Xychus qui avoit été à Rome avec Apelles & Philoclès : il l'arrêta, le fit conduire au palais, & alla trouver le Roi. « Il m'a » paru » dit-il à ce prince « par plusieurs de vos discours, que votre » plus ardent desir seroit de savoir lequel de vos deux fils a dressé des embûches à l'autre. Vous avez en votre » pouvoir, l'homme du monde le plus » capable de vous en instruire. Xychus » est dans votre palais ». On l'amena : il commença par tout nier, mais de manière à faire voir que, pour peu qu'on l'intimidât, on lui feroit bientôt avouer la vérité. En effet, l'appareil de la question lui fit exposer la suite de la conspiration, le complot des ambassadeurs, & la part qu'il avoit eue lui-même à cette horrible trame. Sur le champ, le Roi envoya des gens pour arrêter Philoclès : Apelles, qui étoit absent, se sauva en Italie. Cette enquête ne servit qu'à renouveller l'affliction de Philippe, réduit à souhaiter pour consolation, la mort de celui des fils qui lui restoit.

Persée apprit, sans être beaucoup ému, que tout étoit découvert : sa puissance lui sembloit assez affermie pour se

dispenser de fuir. La seule précaution qu'il prit, fût de ne pas se présenter aux yeux d'un père irrité, qui n'avoit que peu de jours à vivre. Philippe désespérant d'avoir jamais ce prince en sa puissance, ne songea qu'à empêcher qu'il n'ajoutât à l'impunité, la récompense de son crime : il fit venir Antigonus, & lui découvrit le secret de son ame. « Réduit au triste état de souhaiter ce » que les autres pères détestent comme » le plus horrible des malheurs, je veux » dire, d'être sans enfants, j'ai des- » sein de remettre entre vos mains, » un royaume que votre oncle m'a remis » plus puissant qu'il ne l'avoit reçu, » après l'avoir gouverné lui-même avec » autant de courage que de fidélité. » Vous me paroissez seul digne du scep- » tre ; & si je ne trouvois personne » capable de le porter dignement, j'ai- » merois mieux qu'il s'anéantît, que de le » voir entre les mains de Persée, comme » le prix de sa perfidie & de sa scélé- » ratesse. Je croirai Démétrius sorti » du tombeau, si je puis vous laisser » règner à sa place ; vous qui seul avez » pleuré la mort d'un fils innocent, & » partagé l'affliction du plus malheureux » des pères. »

Av. J. C. 179.

Av. J. C. 179.

Dès lors, il ne cessa de le combler d'honneurs. Il parcourut avec lui les villes de la Macédoine, & le recommanda, comme son héritier, à tous les Grands du royaume. De Démétriade, il passa à Thessalonique, où il s'arrêta; delà à Amphipolis, où il fut attaqué d'une maladie dangereuse. Agité par l'ombre plaintive de son fils, qu'il s'imaginoit voir, & entendre lui reprocher sa funeste crédulité, il étoit encore plus abattu des tourments de l'esprit, que des maux du corps : le chagrin lui causoit une insomnie continuelle ; il mourut en prononçant des exécrations contre Persée.

Antigonus auroit pu monter sur le trône, s'il eût appris assez tôt la mort du roi : mais le médecin Calligènes, qui ne quittoit pas Philippe, appercevant qu'il tiroit à sa fin, dépêcha des couriers vers Persée qui étoit dans la Thrace, comme il en étoit convenu avec lui, & céla jusqu'à son arrivée, la mort du roi à tous ceux qui étoient hors du palais. Persée surprit tout le monde par sa prompte apparition, & se mit en possession du trône.





LIV. SOIXANTE-TROISIÈME.



PERSÉE monte ſur le trône de Madoine : guerre de ce prince contre les Romains ; il eſt défait par Paul-Emile, & mené priſonnier à Rome. Uſurpateurs en Macédoine : troubles dans l'Achaïe ; priſe de Corinthe par Mummius : la Grèce eſt réduite en Province Romaine.

LA MORT DE PHILIPPE délivroit Rome d'un ennemi, dont la haine active l'eût peut-être fait trembler de nouveau pour ſes propres foyers. A peine il n'étoit plus, qu'une multitude de Baſtarnes qu'il ſollicitoit depuis long-temps à prendre les armes, avoit paſſé le Danube. Ce roi vouloit exterminer les Dardaniens, ennemis éternels de la Macédoine, & établir les Baſtarnes dans leur pays ; engager enſuite ces derniers à laiſſer leurs femmes & leurs enfants dans la Dardanie, pour aller delà porter le ravage dans l'Italie. Philippe ne voyoit rien que d'avanta-

Av. J. C. 179. *Liv. l. 40. n. 57. 58.*

Av. J. C. 179.

geux dans cette entreprise, quelle qu'en fût l'issue. Si les Bastarnes étoient vaincus par les Romains, il se consoloit de leur défaite, après avoir été délivré par leur moyen, du dangereux voisinage des Dardaniens : si leur expédition réussissoit en Italie, ils donnoient assez d'occupation aux Romains, pour lui laisser le temps de reprendre les places qu'on lui avoit ôtées dans la Grèce. Le succès de ce projet tenoit à Philippe. Il mourut : les Thaces ne devoient point inquiéter les Bastarnes; ils leur déclarèrent la guerre : cette nuée de barbares se dissipa ; environ trente mille persistèrent dans leur premier dessein ; les autres repassèrent le Danube, & retournèrent dans le pays qu'ils avoient abondonné. Persée fit mourir Antigonus, & envoya des ambassadeurs à Rome, pour renouveller le traité fait avec son père & demander au Sénat qu'il le reconnût pour son successeur.

Av. J. C. 178. & suiv. *Liv. l. 41. & Freinsh. in eumdem. l. 41.*

Les Romains se défioient de ce prince : ils ne doutoient pas qu'il n'exécutât les desseins de son père, dès que ses forces le lui permettroient ; cependant ils lui accordèrent ce qu'il demandoit. Persée se crut affermi sur le trône ; il

ne songea plus qu'à se ménager des amis parmi les Grecs ; il rappella dans la Macédoine, tous ceux qui s'en étoient bannis pour différentes causes ; &, par des apparences de vertu, il réussit à faire concevoir des espérances flatteuses.

Av. J. C. 178 & suiv.

La partie des Bastarnes qui persistoient dans leur premier dessein, faisoit la guerre au peuple de la Dardanie, & donnoit des inquiétudes aux Romains : Persée leur envoya des ambassadeurs, pour les assurer qu'il n'avoit aucune part à cette entreprise. Le Sénat se contenta de l'avertir combien il étoit de son intérêt qu'il ne parût pas avoir donné la moindre atteinte au traité d'alliance. Les Bastarnes furent enfin obligés de retourner dans leur pays : on dit qu'ayant voulu traverser le Danube sur la glace, elle s'entr'ouvrit sous leurs pieds, & en engloutit un nombre considérable.

Av. J. C. 175.

Rome ne se trompoit pas, en ne donnant aucune confiance aux promesses de Persée : elle avoit dans ce prince un ennemi aussi actif que son père. Des ambassadeurs Romains envoyés en Afrique, découvrirent que le Sénat de Carthage avoit donné au-

Av. J. C. 174. *Liv. l.* 41. *n.* 22-25.

Av. J. C. 174.

dience de nuit dans le temple d'Esculape, aux députés du roi : on assuroit même que les Carthaginois en avoient envoyé en Macédoine. Pendant ce temps, Persée ne négligeoit aucun des moyens capables de le conduire à son but. Il venoit de réduire par la force des armes, la nation des Dolopes, dont une partie vouloit prendre les Romains pour arbitres de leurs différends : delà, sous prétexte de consulter l'oracle de Delphes, il parut tout d'un coup au milieu de la Grèce, où on ne l'attendoit pas, & jetta la terreur dans toutes les villes voisines. Cependant il retourna dans son royaume par la Thessalie, sans commettre d'hostilités ; &, non content d'avoir gagné l'affection des villes qui se trouvoient sur son passage, il leur envoya des ambassadeurs ou des lettres, pour demander aux habitants, qu'ils voulussent bien oublier les démêlés qu'ils avoient eus avec le roi son père, & qui devoient être ensevelis avec lui.

Son principal desir étoit de se réconcilier avec les Achéens : ces peuples & les Athéniens, seuls de la Grèce, avoient porté la haine pour les Macé-

doniens; jusqu'à leur interdire par un décret l'entrée de leur pays. C'est pour quoi les esclaves qui fuyoient de l'Achaïe, se retiroient chez les Macédoniens, où ils savoient que leurs maîtres ne viendroient pas les redemander. Persée fit arrêter ces fugitifs : il écrivit aux Achéens une lettre obligeante où il leur annonçoit le retour de leurs esclaves, & les invitoit à prendre des mesures pour empêcher de pareilles désertions. C'étoit leur insinuer qu'ils devoient casser le décret qui interdisoit aux Macédoniens, l'entrée du Péloponnèse. Xénarque, alors préteur des Achéens, jaloux de gagner les bonnes graces du roi, appuya sa demande : il étoit soutenu par ceux qui desiroient recouvrer leurs esclaves. Callicrates, au contraire, tout dévoué aux Romains, prétendoit que se réconcilier avec la Macédoine, qui n'attendoit que le moment de leur déclarer la guerre, étoit donner une atteinte ouverte au traité fait avec eux. Arcon, frère de Xénarque, s'efforça de montrer qu'on jetoit de vaines terreurs dans les esprits. Ceux qui avoient approuvé les lettres du roi de Macédoine, ne manquèrent pas d'applaudir à ce discours; mais

Av. J. C. 174.

Av. J. C. 174.

les premiers de la nation, indignés de voir Persée sur le point d'obtenir un avantage de cette nature, firent différer le décret. Le Roi envoya une ambassade à l'assemblée convoquée à Mégalopolis : plusieurs, dans la crainte d'offenser les Romains, portèrent à lui refuser audience.

Partagés en deux factions, les Etoliens tournoient leur fureur contre eux-mêmes. La nation touchoit à sa ruine, lorsque les deux partis, las de tant de troubles, songèrent enfin à se réconcilier, & députèrent à Rome.

Av. J. C. 173. Liv. l. 42. n. 2.

Les ambassadeurs envoyés en Etolie, pour appaiser ces troubles, informèrent le Sénat que la discorde augmentoit de jour en jour, & qu'ils avoient inutilement interposé leur autorité. Ils n'eurent pas plus de succès en Macédoine, où le roi, sous divers prétextes, éluda de leur donner audience : il ne leur fut pas difficile de s'appercevoir que ce prince se préparoit à la guerre, & qu'il ne seroit pas long-temps sans la déclarer.

Av. J. C 172. Id. ibid. n. 11-18.

Les Romains savoient les mesures que prenoit Persée ; & Eumènes vint exprès à Rome, pour achever de les en éclaircir. Son discours fit beaucoup

d'impression sur l'esprit des sénateurs, qui écoutèrent à peine les ambassadeurs de Persée lorsqu'on les eut introduisits dans le Sénat. Harpalus chef de l'ambassade, rapporta au roi, que les Romains ne se préparoient pas encore à la guerre, mais qu'il étoit à présumer qu'ils ne seroient pas long-temps sans prendre les armes. Persée ne doutoit pas que ce ne fût l'intention de la République : il le souhaitoit même, persuadé qu'il ne seroit jamais plus en état de vaincre. Indigné qu'Eumènes eût parlé contre lui, il voulut faire servir sa mort de prélude à la guerre : il aposta des assassins, qui manquèrent leur coup. Déjà il avoit essayé de corrompre Rammius, le plus considérable des habitants de Brindes, l'hôte des généraux & des ambassadeurs de Rome qui passoient par cette ville : il lui avoit demandé avec instance, d'empoisonner ceux qu'il lui désigneroit dans ses lettres.

Av. J. C. 172.

Un si détestable complot, joint aux accusations d'Eumènes, porta le Sénat, plus tôt qu'il ne l'eût fait, à déclarer Persée ennemi des Romains : on chargea des ambassadeurs, de lui demander réparation des torts dont la République avoit à se plaindre, ou, à ce

Liv. l. 42. n. 25-27.

défaut, de lui déclarer que le peuple Romain renonçoit à son alliance.

Av. J. C. 172.

Persée répondit avec hauteur : il accusa les Romains d'orgueil & d'avarice ; il leur reprocha d'envoyer dans ses Etats ambassadeurs sur ambassadeurs, pour examiner ses discours & ses actions, & de prétendre le contraindre d'obéir en esclave à leurs moindres volontés : enfin il leur donna sa réponse par écrit. Elle portoit : « que le traité conclu entre son père & les Romains, » ne l'engageoit à rien ; que, s'il l'avoit » renouvellé, ce n'étoit pas qu'il l'approuvât, mais parce qu'il avoit cru » devoir tout souffrir dans un temps » où il n'étoit pas encore bien affermi » sur le trône ; que si les Romains » vouloient faire avec lui un nouvelle » alliance, il falloit d'abord convenir » des conditions ; & que s'ils pouvoient » se résoudre à traiter d'égal à égal, il » verroit ce qu'il auroit à faire pour » le bien de son royaume, comme » eux ce qui conviendroit à leur république » ; & après leur avoir donné cet écrit, il se retiroit brusquement. Alors les ambassadeurs déclarèrent que le peuple Romain renonçoit à son alliance : il revint sur ses pas, transporté

de colère, & leur commanda de sortir sous trois jours, de ses Etats. Le Sénat donna ordre de préparer une flotte de cinquante vaisseaux pour la Macédoine, & de la faire partir au plus tôt avec des troupes.

Av. J. C. 172.

L'Europe & l'Asie avoient les yeux fixés sur l'importante révolution qui se préparoit. Partagés de sentiments, les Grecs n'écoutoient plus guère que l'intérêt particulier. Le peuple inclinoit pour Persée & les Macédoniens. Les grands étoient partagés en trois classes : quelques-uns, persuadés qu'ils n'auroient de crédit dans leurs républiques, qu'à proportion du zèle avec lequel ils serviroient les Romains, se déclaroient hautement pour eux. Les gens abymés de dettes, désespérant de pouvoir subsister à moins de quelque grande révolution, flattoient bassement Persée, pour obtenir ses faveurs. D'autres auroient préféré la domination des Romains à celle de Persée, si on leur eût donné le choix d'un maître : mais ils auroient encore mieux aimé que les deux partis eussent vécu en paix, & y eussent laissé les autres.

Av. J. C. 171. *Liv. l.* 42. *n.* 29. 30.

Le Sénat, qui connoissoit les intentions de Persée, fut étonné de voir

Id. ibid. n. 36.

arriver à Rome, des ambaſſadeurs Macédoniens. Ils marquèrent aux ſénateurs, la ſurpriſe que cauſoit à leur maître, le paſſage des armées Romaines dans ſes Etats : ils aſſurèrent que ſi l'on vouloit ordonner leur rappel, Perſée feroit à la République toutes les ſatisfactions qu'elle exigeoit. On ſavoit que le roi de Macédoine s'étoit emparé de la Perrhébie, qu'il avoit pris pluſieurs villes dans la Theſſalie, & qu'il faiſoit encore des préparatifs extraordinaires : on répondit aux députés, que le Conſul Licinius arriveroit bientôt avec une armée en Macédoine, & que ſi le roi vouloit ſincèrement la paix, il pourroit lui envoyer des ambaſſadeurs ; mais qu'on ne les recevroit plus en Italie.

Av. J. C. 171.

Id. ibid. n. 37-44. Perſée n'eut pas plus tôt appris que Marcius, un des ambaſſadeurs que les Romains avoient fait paſſer dans la Grèce pour engager les peuples à ſe ranger de leur parti, étoit à Lariſſe, qu'il lui fit demander une entrevue. Le rendez-vous fut donné ſur les bords du fleuve Pénée : le roi y vint, ſuivi de beaucoup de ſeigneurs & de gardes. Les ambaſſadeurs étoient également bien accompagnés : outre les perſonnes

de leur suite, il étoit venu de Larisse une foule de gens, avec les députés de différents peuples, qui ne vouloient pas retourner chez eux, sans être sûrs de ce qui se passeroit entre Persée & les Romains. Av. J. C. 171.

Après s'être excusé sur la nécessité où il se trouvoit de dire au roi, des vérités fâcheuses, Marcius déduisit toutes les plaintes que le peuple Romain formoit contre lui, & l'assura qu'il seroit ravi que Persée le mît en état de le justifier devant le Sénat.

Persée répondit à tous les chefs d'accusation, & dit à Marcius que sa conscience ne lui reprochoit rien : « Mais » ajouta-t-il « si j'ai commis quelque » faute par imprudence, averti, comme » je viens de l'être, je peux me corriger. » Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne » s'est rien passé qui mérite que vous » employiez les armes pour en tirer » vengeance; & c'est à tort qu'on a » répandu dans l'univers, le bruit de » votre clémence & de votre équité, si » pour des faits qui méritent à peine » quelques plaintes ou quelques repro» ches, vous portez la guerre dans le » pays des rois vos alliés. »

Marcius lui conseilla d'envoyer des

ambaſſadeurs à Rome, & de tout tenter
Av. J. C. 171. pour un accommodement. La difficulté étoit d'aſſurer leur voyage, ſans accorder au roi la trève dont l'entrevue étoit l'objet. Quoiqu'il la ſouhaitât autant que Perſée, Marcius ne l'accorda que comme une grace ſingulière. Les Romains n'avoient encore en Grèce, ni armée, ni général, & Perſée auroit pu commencer la guerre avec une grande ſupériorité, ſi la vaine eſpérance de la paix ne lui eût fait perdre le fruit de la diligence.

Après cette conférence, les ambaſſadeurs paſsèrent dans la Béotie, où les peuples ſe déclarèrent pour les Romains : ils ſe rendirent enſuite dans le Péloponnèſe, & obtinrent des Achéens, mille ſoldats, qu'ils envoyèrent défendre Chalcis, juſqu'à ce que l'armée de la République fût arrivée dans la Grèce. Enfin, ils revinrent à Rome, & rendirent compte de leur ambaſſade.
Liv. l. 42. n. 47. 48. Marcius fut renvoyé dans la Grèce, avec pouvoir d'achever ce qu'il avoit commencé, & de faire ce qu'il jugeroit convenable au bien de la République. On dépêcha Atilius dans la Theſſalie, pour ſe ſaiſir de Lariſſe, de peur que cette capitale, à l'expiration de la

trève, ne tombât entre les mains de Persée. Lentulus eut ordre, pour contenir la Béotie, de se rendre à Thèbes avec trois-cents soldats Italiens. A l'égard des ambassadeurs de Persée, qu'on avoit à peine daigné entendre, il leur fut ordonné de sortir de la ville & de l'Italie sous trente jours. Le Consul Licinius fut chargé de se tenir prêt à partir avec son armée. Lucrétius, commandant de la flotte, mit à la voile avec quarante galères, & aborda à Céphalénie, après avoir prononcé au Capitole, les vœux solemnels pour la prospérité de la République. Licinius, revêtu des ornements de sa dignité, sortit enfin de la ville. Le peuple accourut voir encore le général, aux mains de qui Rome confioit sa fortune : l'incertitude des évènements le rendoit inquiet : il se rappelloit la grandeur, la puissance des Macédoniens : Persée, lui-même, recommandable d'ailleurs par la gloire de Philippe son père, depuis qu'il étoit monté sur le trône, avoit toujours tenu les Romains en haleine : on flottoit entre la crainte & l'espérance. Le Consul joignit l'armée à Brindes, passa la mer, & vint camper à Nymphée, dans le territoire d'Apollonie.

Av. J. C. 171.

Liv. l. 42. n. 49.

Av. J. C. 171. Liv. l. 42. n. 50-62.

Sur la nouvelle apportée au roi par ses ambassadeurs, qu'il n'avoit point de paix à espérer, il assembla son conseil à Pella. Les uns furent d'avis qu'il acceptât toutes les conditions qu'il plairoit aux Romains de lui imposer, plutôt que d'exposer à un danger évident, & son royaume & sa personne. Le plus grand nombre soutint, que si le roi cédoit aux Romains une partie de ses Etats, bientôt il seroit obligé de leur abandonner le reste. « Ce n'est » disoient-ils «-ni l'argent ni les terres qui » piquent leur ambition; ils savent, par » expérience, que toutes les fortunes » humaines, les royaumes & les plus » puissants empires sont sujets à de » grandes révolutions. Ils ont ruiné » Carthage, & ont su la tenir en res» pect par le voisinage d'un roi puissant & » belliqueux. Antiochus & son fils sont » relégués au-delà du Taurus. Le seul » royaume de Macédoine leur fait om» brage, parce qu'il est placé dans leur » voisinage; qu'il peut, au premier » échec que recevra la fortune Ro» maine, reprendre sa première vigueur, » & rendre à ses rois, la fierté & l'am» bition de leurs prédécesseurs. Exa» minez donc, pendant qu'il en est » temps

» temps encore, si vous voulez, en » cédant aux Romains diverses portions » de vos Etats, l'une après l'autre, vous » voir enfin obligé de demander, comme » une grace, la permission d'aller vous » confiner dans la Samothrace, ou dans » quelqu'autre île, pour y passer le » reste de vos jours dans le mépris, en » survivant à votre Empire ; ou s'il ne » vaut pas mieux, les armes à la main, » comme il convient à un homme de » courage, souffrir ce qu'il plaira aux » Dieux d'ordonner de votre sort, & » même, si vous êtes victorieux, déli- » vrer l'univers de la tyrannie des Ro- » mains. »

Av. J.-C. 171.

— « Tel est votre sentiment » dit le roi : « faisons la guerre, & prions les Dieux » de nous être favorables ». Aussi-tôt, il ordonna d'assembler ses troupes à Citium, où il se rendit, accompagné des grands de sa cour. Son armée, campée devant la place, montoit, y compris les auxiliaires, à trente-neuf mille hommes d'infanterie, & quatre mille chevaux. Vingt-six ans de paix procuroient une jeunesse nombreuse, presque toute en état de porter les armes. Depuis l'armée qu'Alexandre avoit menée en Asie, aucun des rois ses

successeurs n'en avoit mis sur pied une

Av. J. C. 171. aussi florissante. Persée rangea ses soldats en bataille, leur fit exécuter quelques évolutions, monta sur son trône avec ses deux fils à ses côtés, & représenta aux Macédoniens, les injures que son père & lui avoient reçues du peuple Romain. Il compara l'armée du Consul actuellement en marche, à celle des Macédoniens, qu'il leur représenta de beaucoup supérieure pour le nombre des soldats, l'expérience & la valeur. « Armez-vous donc » continua-t-il « de » ce même courage que firent paroître » vos ancêtres, lorsqu'ayant domté » l'Europe, ils passèrent en Asie, s'ou- » vrirent, par leur valeur, un monde » jusqu'alors inconnu, & ne cessèrent » de vaincre, que quand ils ne trouvè- » rent plus de matière à leurs victoires. » Il n'est plus aujourd'hui question de » porter vos armes jusqu'aux extrémités » de l'Inde; mais de défendre la Macé- » doine. Les Romains, en déclarant la » guerre à mon père, alléguoient le » spécieux prétexte de délivrer la Grè- » ce: aujourd'hui ils ne dissimulent pas » que leur dessein est de réduire la Ma- » cédoine en servitude; ils ne peuvent » souffrir aucun roi pour voisin, ni

» laisser des armes aux mains d'aucune
» nation belliqueuse : car il ne faut pas Av. J. C. 171.
» douter que ce peuple ambitieux, si
» vous preniez le parti de renoncer à
» la guerre, & de vous soumettre à ses
» ordres, n'exigeât de vous, vos armes,
» avec votre roi & votre royaume. »

Les soldats interrompirent le roi par des cris impétueux, & l'exhortèrent à concevoir d'heureuses espérances. Il leur ordonna de se tenir prêts à marcher contre les Romains, déjà partis de Nymphée. Quelques jours après il arriva à Sycurie, ville située au pied du mont Ossa.

En Epire, le Consul trouva des chemins assez faciles : mais quand il fut dans l'Athamanie, le terrain âpre & rude ne lui permit pas de faire de grandes journées ; ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés qu'il arriva à Gomphes. Si Persée fût venu à la rencontre d'une armée nouvellement levée, épuisée de fatigues, les Romains n'auroient pu le combattre sans s'exposer à être défaits : mais lorsque Licinius eut gagné Gomphes, sans obstacles de la part des Macédoniens, la joie de s'être tiré d'un passage si dangereux, ne lui laissa que du mépris pour un ennemi qui connoissoit si

Av. J. C. 171.
peu, & qui savoit si mal prendre ses avantages. Il donna quelques jours à ses soldats, pour se remettre de leurs fatigues : il les conduisit du côté de Larisse, & campa sur les rives du Pénée, à trois milles environ de Tripolis, dans un endroit appellé Scéa. Il y fut joint par Eumènes & Attalus, suivis de quatre mille hommes de pied & de mille chevaux : ils avoient laissé Athénée leur frère à Chalcis, avec deux mille fantassins : d'autres troupes vinrent aussi de la part des alliés de la Grèce, mais en petit nombre.

Persée avoit dévasté les campagnes voisines de Sycurie, & envoyé des troupes pour ravager celle des environs de Phères : il se flattoit de surprendre les Romains, & de les obliger de s'éloigner de leur camp, pour venir au secours de leurs alliés. Sa confiance s'augmenta tellement, de ce qu'on laissoit piller impunément les campagnes de Phères, qu'il résolut d'attaquer le Consul jusques dans son camp. Licinius sentoit l'effet de son inaction sur l'esprit des alliés : il délibéroit sur le parti à prendre, quand un courier vint l'avertir que Persée paroissoit. Aussi-tôt il ordonna à ses soldats de prendre les ar-

mes. Une escarmouche ne produisit rien de décisif. Persée tenta, toujours inutilement, d'attirer les Romains à un combat. Dans une action qui se passa entre la cavalerie de part & d'autre, & les armés à la légère ; l'honneur demeura au roi de Macédoine, qui eut pu rendre sa victoire complette, en attaquant les ennemis dans leurs retranchements ; mais le Crétois Evandre le pria avec tant d'instance de ne point exposer toute sa fortune aux suites incertaines d'une action qui n'étoit pas nécessaire, qu'il fit sonner la retraite.

Av. J. C. 171.

Les vainqueurs, pleins de joie, rentrèrent dans leur camp. Consternés d'une défaite qui leur avoit coûté deux-cents cavaliers & deux mille hommes au moins d'infanterie légère, tandis que l'ennemi n'avoit perdu que vingt cavaliers & quarante fantassins, les Romains s'attendoient à tout moment, de voir l'ennemi les attaquer. Eumènes conseilla au Consul, de se transporter sur l'autre rive du Pénée : ce général, malgré sa répugnance à donner aux Macédoniens cet aveu de sa crainte, passa le fleuve pendant la nuit, & se retrancha sur la rive opposée.

Persée sentit alors la faute qu'il avoit

Av. J. C. 171.

commiſe de ne pourſuivre pas les Romains auſſi-tôt après leur défaite : il en avoit commis une plus grande encore, de les laiſſer en repos toute la nuit. Il alla ſe poſter près de Mopſie, éminence ſituée entre Lariſſe & Tempé. Les Romains, ſans s'éloigner des bords du Pénée, ſe retirèrent dans un poſte plus ſûr, où un prince Numide vint les joindre avec mille cavaliers, autant de gens de pied, & vingt-deux éléphants. Quelques jours après, le roi tint Conſeil avec ſes amis ; & comme les premiers transports de ſa joie avoient eu le temps de ſe calmer, quelques-uns d'entr'eux l'exhortèrent à profiter de ſa victoire, pour faire avec les Romains une paix honorable, plutôt que de ſe laiſſer aveugler par de vaines eſpérances. Perſée envoya au Conſul, des ambaſſadeurs qui lui offrirent le tribut que Philippe étoit convenu de payer aux Romains, & d'abandonner, comme lui, les villes, places & campagnes ſpécifiées dans le traité de paix. On leur répondit que le ſeul moyen de l'obtenir, étoit de s'en rapporter au Sénat, ſur ſon ſort & ſur celui de toute la Macédoine.

Liv. l. 42. n. 62. Polyb. excerpt. legat. n. 69.

Les amis du roi n'avoient aucune idée

de la fermeté Romaine : presque tous furent d'avis de ne plus parler de paix. Le roi redouta cet orgueil, qu'il regardoit comme une suite de la puissance des Romains : il ne cessa de solliciter le Consul, & ajouta à diverses reprises quelque nouvelle somme au tribut offert. Licinius s'en tint à sa première réponse, & le roi revint à Sycurie dans son premier camp.

Av. J. C. 171.

Le préteur Lucrétius s'empara d'Haliarte, de Thèbes, & retourna à sa flotte. Persée, resté long-temps à Sycurie sans faire aucun mouvement, apprit que les Romains avoient enlevé tout le bled des campagnes voisines, & que les soldats en avoient amoncelé la paille dans toutes les parties du camp : il résolut d'y mettre le feu, & se mit en marche pendant la nuit pour exécuter ce dessein ; mais il fut découvert, & obligé de revenir sur ses pas. Dans une autre circonstance, il essaya aussi vainement, d'attirer à un combat de cavalerie, les Romains campés près de Cranon ; une autre fois il leur enleva mille chariots, la plupart chargés de bled, & leur fit environ six-cents prisonniers : il alla ensuite attaquer un petit corps de troupes qui étoit dans le

Liv. l. 42. n. 63-67.

Av. J. C. 171.

voisinage. L'officier qui le commandoit, surpris, retira sur une colline ses gens effrayés. Il étoit près d'être accablé, lorsque le Consul, ayant donné ordre à ses légions de le suivre, arriva à son secours, avec sa cavalerie & d'autres troupes. Persée commanda à sa phalange de venir le joindre; mais le Consul le prévint & tomba sur lui. Les Macédoniens se défendirent d'abord assez courageusement; mais ensuite ils furent mis en déroute. Persée laissa une forte garnison dans Gonne, & se retira en Macédoine avec son armée. Licinius marcha vers cette ville, qui servoit de barrière à la Macédoine: mais la trouvant imprenable, il renonça au dessein de s'en emparer. Il soumit la Perrhébie, mit ses troupes en quartier d'hiver dans la Thessalie, congédia les Grecs, à l'exception des Achéens, & se rendit dans la Béotie, à la prière des Thébains, que ceux de Coronée inquiétoient.

Av. J. C. 170. *Liv. l.* 43. *& Freinsh.*

Le Consul, désespéré de n'avoir aucun avantage sur Persée, tourna son ressentiment contre de malheureux peuples qui n'étoient pas en état de résister: il prit & pilla plusieurs villes de la Béotie. Lucrétius imita, sur-

passa même l'avarice & la cruauté du Consul. Tout-à-coup Persée vint fondre sur sa flotte près d'Orée : il prit vingt des barques chargées de bled pour l'armée, coula les autres à fond, & enleva quatre Quinquerèmes. Le roi de Macédoine ne fut pas moins heureux dans la Thrace, où il étoit allé défendre Cotys. Les Epirotes embrassèrent son parti : tout réussissoit au-delà de ses vœux. Le Consul Hostilius, à qui la Macédoine étoit échue, se hâtoit d'arriver en Thessalie pour prendre le commandement de l'armée. Il entra dans l'Epire, dont la révolte n'avoit pas encore éclaté, & fut sur le point de tomber entre les mains de Persée. Averti des embûches qu'on lui dressoit, il se rendit par mer à Anticyre, passa en Thessalie, où il se mit à la tête de l'armée, & alla chercher l'ennemi. Battu par le roi, il tenta de s'ouvrir un passage en Macédoine par l'Elimée, ou d'y entrer furtivement par la Thessalie : il ne réussit dans l'un ni dans l'autre dessein. Hortensius, commandant de la flotte, ne fut pas plus heureux. Persée croyoit n'avoir plus rien à craindre des Romains : il fit une course dans le pays des Darda-

Av. J. C. 170.

niens, tua dix mille de ces barbares, & remporta un butin considérable.

Av. J. C. 170.

Déjà l'hiver se faisoit sentir ; cependant Persée ne voulut pas encore quitter la Macédoine, de peur que les Romains n'y fissent une irruption pendant son absence. Quand les neiges eurent rendu les montagnes inaccessibles du côté de la Thessalie, persuadé qu'il étoit en sûreté du côté de la Thrace, par l'alliance qu'il avoit faite avec Cotys, & de celui de l'Epire, depuis qu'elle s'étoit déclarée en sa faveur ; fier d'ailleurs d'avoir domté les Dardaniens, il résolut de marcher vers l'Illyrie, la seule partie par où on pût l'attaquer : les habitants de ce pays commençoient à remuer, & avoient même donné entrée aux Romains sur leurs terres. L'espoir de soumettre les provinces les plus voisines, & de gagner Gentius, roi de cette contrée, qui hésitoit depuis long-temps entre les deux partis, le fit partir à la tête de dix mille hommes de pied, de deux mille soldats armés à la légère, & de cinq-cents chevaux : il s'empara d'abord d'Uscana, la plus grande ville de la contrée Pénestiane, se rendit maître de plusieurs autres places, fit un grand nombre de

Av. J. C. 169. Liv. l. 43. n. 18. 19.

prisonniers, & envoya des ambassadeurs à Gentius, pour l'engager dans ses intérêts. Av. J. C. 169.

Ce roi leur déclara l'impossibilité où il étoit de faire la guerre aux Romains, sans fonds pour payer ses troupes & pour se munir des provisions qui lui étoient nécessaires. Persée ne comprit pas, ou feignit, par avarice, de ne pas comprendre la demande du prince Illyrien. Il pilla Ancyre, ramena son armée dans la Péneftie, laissa garnison dans Uscana, ainsi que dans les châteaux d'alentour, & revint en Macédoine. Il marcha ensuite vers Strate, ville forte des Etoliens, sur le fleuve Achéloüs. On lui avoit fait espérer que cette place se rendroit dès qu'il paroîtroit devant ses murs: les Romains le prévinrent, & y firent entrer du secours.

Liv. l. 43. n. 20-22. Polyb. excerpt. legat. n. 76. 77.

Le Consul Marcius parti de Rome au commencement du printemps, s'étoit rendu en Thessalie. Il marcha vers la Macédoine pour attaquer, avec l'armée de terre, l'intérieur de ce royaume, pendant que le préteur Figulus attaqueroit les côtes avec la flotte.

Liv. l. 44. n. 1-10.

Incertain de la route que prendroient les Romains, Persée avoit placé, sous

Av. J. C. 169.

les ordres d'Asclépiodote & d'Hippias, des troupes dans deux endroits par lesquels il étoit vraisemblable qu'ils tenteroient le passage, & il s'étoit campé lui-même aux environs de Dium.

Le Consul se détermina à passer les bois qui couvroient les hauteurs d'Octolophe, & se fit précéder de quatre mille hommes, commandés par M. Claudius, & Q. Marcius son fils : il suivit avec le reste de son armée. Le troisième jour, Claudius s'empara d'une hauteur peu éloignée, qu'occupoit Hippias avec sa troupe : il envoya en donner avis au Consul, & le pria de faire prompte diligence pour venir le joindre. Marcius joignit ses gens, & campa sur le penchant de la colline. Le camp des ennemis étoit sous les yeux des soldats : à mille pas d'eux, ils voyoient également les environs de Dium, de Phila, & toute la côte maritime. A l'aspect du pays ennemi, & des forces de Persée, dont la défaite leur promettoit bientôt la fin de la guerre, leur courage s'anima : pleins de confiance, ils demandèrent le combat. Le général leur donna un jour pour se remettre des fatigues d'une route pénible, & le troisième il marcha aux ennemis. Deux jours &

passèrent en légères attaques : le troisième, *Marcius* tint un Conseil où l'on se trouva très-incertain du parti qu'il convenoit de prendre. On ne pouvoit séjourner plus long-temps sur une éminence stérile, ni l'abandonner sans honte & sans danger ; & l'échec étoit inévitable de la part d'un antagoniste, semblable aux anciens rois de Macédoine : mais Persée, au-lieu d'envoyer du secours à Hippias, & de venir animer ses gens par sa présence, s'amusoit à des courses inutiles du côté de Dium, & aidoit, en quelque sorte, les Romains à entrer dans ses Etats.

Av. J. C. 169.

Il seroit difficile d'exprimer les peines qu'eurent ces derniers à descendre du sommet où ils s'étoient engagés. Les bêtes de somme succombant sous le poids de leurs fardeaux, tomboient à chaque pas : les éléphants causoient presqu'autant de désordre qu'auroient pu faire les ennemis ; ils renversoient leurs conducteurs, poussoient des cris horribles, & répandoient partout la terreur : les soldats n'avançoient qu'avec des peines incroyables ; le plus souvent ils étoient obligés de se laisser rouler en bas avec leurs armes & leur bagage. Enfin, l'armée franchit tous

les obstacles, & arriva dans la plaine.

Av. J. C. 169.

Le roi étoit au bain, quand on l'avertit de l'approche de l'ennemi: il sortit tout effrayé, s'écriant qu'il étoit vaincu sans avoir livré de combat. Incertain quel parti prendre, il appelle Nicias & Andronicus: il ordonne à l'un, de courir à Pella où étoit son trésor, & de le jetter dans la mer; à l'autre, de brûler les vaisseaux qui étoient dans le port de Thessalonique. Il fait embarquer sur sa flotte, les statues d'or des illustres Grecs tués au passage du Granique, & commande qu'elles soient transportées à Pydne. En même-temps il retira Hippias & Asclépiodote, des postes qu'il leur avoit confiés, s'enfuit lui-même dans cette ville, & laissa tous les passages libres aux Romains.

Aussi-tôt le Consul envoya un courier à Larisse, avec ordre à Lucrétius de s'emparer des postes voisins de Tempé, que Persée abandonnoit: il fit partir Popillius pour reconnoître les passages près de Dium. Dès qu'il sut que les chemins étoient libres, il se mit en marche, arriva le second jour à cette ville, & fit camper ses troupes près du temple de Jupiter. A la vue d'une place remplie d'édifices magnifiques, &

très-bien fortifiée, il ne pouvoit croire que la conduite de Persée ne cachât pas quelque ruse : il reconnut le pays d'alentour, & continua sa marche. Plus il s'éloignoit de la Thessalie, plus il éprouvoit la disette de toutes choses. Revenu à Dium où il se trouva sans vivres, il apperçut sa flotte en mer, & se flatta qu'elle lui apportoit des provisions. Les vaisseaux de charge étoient restés à Magnésie. Il ne savoit à quoi se déterminer, lorsqu'il reçut des lettres de Lucrétius, qui lui apprit la reddition de tous les forts autour de Tempé & de Phila, où il avoit trouvé une grande quantité de bled & d'autres munitions.

Av. J. C. 169.

Ravi d'une si heureuse nouvelle, le Consul partit de Dium pour se rendre à Phila. Persée sentit alors la nécessité de recouvrer une place perdue par sa négligence : il y accourut, en répara les ruines, & alla camper à cinq milles de cette ville, mettant l'Enipée entre les ennemis & lui. Il se persuadoit d'y rester tranquille, & de pouvoir temporiser pendant le reste de l'été. Popillius s'étoit emparé d'Héraclée, devant laquelle Marcius alla camper, comme s'il eût eu dessein de chasser Persée de

Dium, & de passer delà dans la Piérie. Disposé à prendre ses quartiers d'hiver, il envoya une partie de ses gens s'assurer des chemins par où on lui amenoit de la Thessalie les provisions nécessaires, & choisir des lieux où l'on pût établir les greniers & construire des logemens pour ceux qui conduisoient les convois.

Av. J. C. 169.

Persée, revenu de sa frayeur, regretta beaucoup les ordres qu'elle lui avoit fait donner. Heureusement Andronicus en avoit différé l'exécution. Nicias, moins adroit, avoit jeté dans la mer une partie des trésors trouvés à Pella, lesquels furent rétirés en grande partie par des plongeurs. Honteux de sa foiblesse, le roi, pour en effacer les traces, fit assassiner secrètement les plongeurs, & après eux, Andronicus & Nicias.

Liv. l. 44. n. 10-16.

Tandis qu'on s'occupoit en Macédoine, sur mer & sur terre, à des expéditions qui ne décidoient rien, Rome écoutoit, en faveur de Persée, les ambassadeurs de Prusias & des Rhodiens. Les premiers déclarèrent que le roi de Bithynie, toujours attaché au parti des Romains, ne cesseroit de l'être tant que dureroit la guerre; mais qu'il avoit

promis à Persée d'employer pour lui ses bons offices auprès des Romains; & qu'il les prioit, si leur haine n'étoit point implacable, d'avoir égard à sa recommandation. Les Rhodiens tinrent un langage bien différent: ils vantèrent les services qu'ils prétendoient avoir rendus au peuple Romain; ils dirent être entrés en alliance avec Persée, lors de la paix entre ce prince & les Romains, & s'en être retirés sans aucun sujet de plainte contre ce roi, uniquement parce que les Romains les avoient engagés dans leur parti; que depuis trois ans ils en ressentoient de tristes effets; que hors d'état d'y résister, ils avoient envoyé une ambassade à Persée, pour le sommer de faire la paix avec le peuple Romain; & qu'ils venoient énoncer la même chose au Sénat: enfin, que si quelqu'un des deux partis s'obstinoit à continuer la guerre, les Rhodiens verroient ce qu'ils auroient à faire.

Av. J. C. 169.

Le Sénat répondit, que depuis longtemps on connoissoit à Rome les dispositions des Rhodiens, & leurs trames secrètes avec Persée; que quand on auroit pu en douter, le discours de leurs ambassadeurs les faisoit assez con-

noître : qu'ils prendroient tel parti qu'il leur plairoit ; que le peuple Romain avoit pris le sien, &, qu'après la défaite de Persée, il traiteroit les peuples de la Grèce, chacun selon son mérite.

Av. J. C. 169.

On fit ensuite lecture des lettres dans lesquelles Marcius rendoit compte au Sénat, de la manière dont il étoit entré en Macédoine. Il avoit des vivres en assez grande quantité pour y passer l'hiver ; mais il demandoit des habits pour les soldats, & deux cents chevaux de Numidie : le Sénat donna des ordres en conséquence.

Liv. l. 44. n. 17. 18. Plut. in Æmil-Paul.

Tout occupés de la guerre de Macédoine, les citoyens se plaignoient de leurs généraux, dont l'incapacité & le peu de courage exposoit les armes de la République au mépris des peuples : ils s'indignoient de voir Persée leur tenir tête si long-temps, & desiroient ardemment des Consuls qui terminassent la guerre dans l'année de leur magistrature. Tous les regards se fixèrent sur Paul-Emile, vieillard de soixante ans, généralement estimé. Il fut élu d'une voix : le sort lui décerna la Macédoine ; la victoire ne parut plus douteuse au peuple. Des Commissaires se rendirent en Macédoine pour visiter

les armées de terre & de mer, & faire le rapport de ce qui manqueroit à l'une & à l'autre. Leur miſſion étoit encore d'examiner les forces du roi, les poſtes qu'il occupoit; ſi les Romains étoient campés dans des défilés ou dans des plaines; les alliés, ſur la fidélité deſquels on pouvoit compter; ceux dont il falloit ſe défier; les peuples déclarés contre Rome; tout ce qui s'étoit paſſé ſur l'un & l'autre élément dans la dernière campagne, afin de prendre des meſures certaines pour l'avenir.

Av. J. C. 169.

On apprit des Commiſſaires, que Marcius avoit forcé les paſſages pour entrer en Macédoine, mais avec plus de péril que d'utilité. Perſée, dans la Piérie, n'étoit ſéparé des Romains que par l'Enipée: il évitoit un combat, auquel l'ennemi ne pouvoit le forcer; l'hiver, fort rude, tenoit le ſoldat dans l'inaction, & il ne reſtoit de vivres que pour ſix jours. On faiſoit monter l'armée du roi à trente mille combattants. Si Appius-Claudius en eût eu une aſſez forte aux environs de Lychnide, en Illyrie, le roi, attaqué de deux côtés à-la-fois, auroit été fort embarraſſé; mais ce général étoit actuellement dans le plus grand danger, & il falloit lui

Av. J. C. 168.
Liv. l. 44. *n.* 20-22.
Plut. in Æmil-Paul.

Av. J. C. 168.

envoyer au plus tôt un renfort considérable, ou lui faire quitter le poste qu'il occupoit. Du camp de Marcius, les Commissaires s'étoient rendus à la flotte. Une partie de l'équipage avoit été emportée par les maladies, une autre étoit retournée dans sa patrie, ne laissant dans les vaisseaux que quelques-uns des leurs, sans paie & sans habits. Eumènes & sa flotte, après s'être montrés, avoient disparu presqu'aussi-tôt. Il ne sembloit pas qu'on dût compter sur les dispositions de ce prince; mais on pouvoit être assûré de la constance & de la fidélité d'Attalus son frère.

Sur ce rapport, le Sénat arrêta le départ prochain de Paul-Emile, & celui du préteur Octavius, qui avoit le commandement de la flotte : il ordonna à Anicius d'aller remplacer Appius-Claudius en Illyrie.

Liv. l. 44. n. 23-29. Polyb. excerpt. legat. n. 85 & 87. Plut. in Æmil-Paul.

Persée voyant approcher le moment qui alloit décider de sa fortune, s'étoit enfin déterminé à consommer un traité d'union avec Gentius : il envoya conjointement avec ce prince, des ambassadeurs aux Rhodiens, dont les forces maritimes devenoient pour lui de la dernière importance. Ces peuples répondirent que leur république avoit fait

un décret pour terminer la guerre entre les deux Puissances ennemies, & qu'on les exhortoit d'entrer dans l'accommodement qui seroit proposé. Il en députa d'autres à Eumènes & à Antiochus, pour leur prouver que la destruction du royaume de Macédoine ne pouvoit que hâter leur propre ruine. Mais ces précautions étoient trop tardives, & il paroît qu'Antiochus les jugea telles. Après différentes tentatives pour se tromper & se surprendre mutuellement, Eumènes & le Roi de Macédoine ne remportèrent que l'infamie d'une pareille négociation.

Av. J. C. 168.

La crainte de dissiper des trésors que Persée sembloit n'accumuler que pour les Romains, lui fit perdre aussi le secours d'un corps formidable de Gaulois, composé de dix mille cavaliers & d'autant de fantassins. Gentius avoit touché dix talents, sur trois-cents qui lui avoient été promis par Persée. Ses ambassadeurs reçurent le reste à Pella, dans des caisses scellées de leur cachet, pour être transporté en Illyrie. Persée fit dire secrètement aux gens chargés de ce transport, de marcher à petites journées, & d'attendre ses ordres quand ils seroient arrivés sur

les frontières de la Macédoine. Son ambassadeur à la Cour d'Illyrie pressoit le roi de se déclarer contre les Romains par quelqu'acte d'hostilité. Sur ces entrefaites, arrivèrent deux ambassadeurs de Rome, pour faire alliance avec Gentius. Le député de Macédoine redoubla d'instances : Gentius fit emprisonner les ambassadeurs, sous prétexte qu'ils étoient des espions. Persée n'en fut pas plus tôt instruit, qu'il fit rapporter l'argent ; & peu après, le roi barbare ayant été enlevé de ses Etats, avec sa femme & ses enfants, par le préteur Anicius, Persée ne fit aucun mouvement pour les secourir.

Av. J. C. 168.

Liv. l. 44. n. 32-46. Plut. in Æmil-Paul.

Informé de l'arrivée de Paul-Emile & du préteur Octavius, le roi de Macédoine commanda à Antigonus d'aller défendre la côte avec mille cavaliers : il renforça les garnisons de Thessalonique, de Pythium & de Pétra, & fortifia les rives de l'Enipée, qu'on pouvoit passer à gué. Les difficultés n'étoient pas capables de rebuter le Consul. Son camp manquoit d'eau : il commença par lui en procurer. Le fleuve le plus voisin étoit à sec, à l'exception d'un petit courant près de la mer, qui n'offroit qu'une boisson

mal-saine & corrompue. Emile voyoit devant lui le mont Olympe, couvert d'arbres verts & touffus. Il jugea qu'il receloit des sources, & fit creuser des puits. Bientôt on eut en abondance des eaux claires, que les soldats reçurent comme de la main des Dieux. Il établit dans son armée une sévère discipline, réforma les abus, & s'occupa des moyens de passer le fleuve. Les plus anciens officiers vouloient qu'on forçât les retranchements de l'ennemi; d'autres étoient d'avis qu'Octavius, avec la flotte, allât faire diversion vers Thessalonique, pour obliger le roi de voler à la défense de son royaume, & de découvrir ainsi, par quelqu'endroit, les bords de l'Enipée. Paul-Emile trouva la rive inaccessible, tant par la nature que par l'art, & craignit d'exposer ses troupes à une défaite. Deux marchands Perrhébiens, dont la prudence & la fidélité lui étoient connues, lui apprirent qu'un chemin à travers la Perrhébie, conduisoit à Pythium, ville située au plus haut du mont Olympe, d'où l'on pouvoit descendre en Macédoine. Il ne désespéra pas, en y envoyant de nuit un corps de soldats déterminés, d'en chasser les Macédoniens, qui ne

Av. J. C. 168.

s'attendoient pas à s'y voir attaqués. Octavius, à qui il fit part de son projet, eut ordre d'aller à Héraclée avec la flotte, & de prendre des vivres pour nourrir mille hommes pendant dix jours. En même-temps il fit marcher vers cette ville, Fabius-Maximus son fils, & Scipion-Nasica, suivis de cinq mille hommes choisis, comme s'il eût voulu les embarquer sur les vaisseaux, pour aller ravager les côtes de la Macédoine. Il commanda aux deux Perrhébiens, qu'il leur donna pour guides, de régler la marche de manière que le troisième jour ils pussent attaquer Pythium à la quatrième veille. Le lendemain, Paul-Emile, pour détourner l'attention de l'ennemi, détacha ses armés à la légère, qui engagèrent un combat au milieu du fleuve avec ceux qui en défendoient l'abord. Au lever du soleil, le combat recommença avec plus de chaleur encore. Le troisième jour, le Consul suspendit toute attaque, & parut vouloir tenter le passage du fleuve plus près de la mer.

Av. J. C. 168.

Persée ne se doutoit pas du péril qui le menaçoit, quand tout-à-coup un transfuge des troupes de Scipion vint lui apprendre le circuit que faisoient les

Romains

Romains pour le ſurprendre. Effrayé de cette nouvelle, il détacha dix mille ſoldats étrangers, avec deux mille Macédoniens, ſous la conduite de Milon, à qui il ordonna de faire toute la diligence poſſible, pour s'emparer des hauteurs. Il ſe donna ſur la montagne, un combat très-rude, dont le ſuccès fut quelque temps douteux : enfin, Scipion vainqueur, pourſuivit les troupes du roi, & deſcendit triomphant dans la plaine. Les fuyards arrivèrent dans le camp de Perſée : ils y répandirent la terreur. Saiſi de frayeur, & preſque ſans eſpérance, ce prince décampa ſur l'heure même. Il falloit, ou qu'il s'arrêtât devant les murailles de Pydna, pour y tenter le hazard d'une bataille, ou qu'il partageât ſes troupes dans ſes places, & qu'il ſe résolut à recevoir l'ennemi dans ſon pays. Ses amis lui repréſentèrent que ſon armée étoit ſupérieure à celle des Romains par le nombre, & que la valeur de ſes troupes ſeroit encore fortifiée par les motifs les plus puiſſants ; la conſervation de leurs temples & de leurs foyers, au milieu deſquels ils combattroient ; le ſalut de leurs femmes & de leurs enfants ; la préſence de leur roi, com-

Av. J. C. 168.

Av. J. C. 168.

pagnon de leurs dangers. Ces raisons ranimèrent le prince : il établit son camp sous les murs de Pydna, se prépara à donner la bataille, & n'oublia rien pour profiter de l'avantage de sa position.

Le lieu où il campoit, étoit une plaine assez propre pour mettre en bataille un corps de gens de pied. A droite & à gauche s'élevoient des côteaux qui se touchoient les uns les autres, & donnoient à l'infanterie légère & aux gens de trait, la facilité de tomber sur l'ennemi, & de faire leur retraite, s'ils étoient trop pressés: tout le front étoit couvert de deux rivières, l'Eson & le Leucus, qui devoient causer quelqu'embarras aux Romains.

Paul-Emile rejoignit le détachement de Nasica, & marcha droit à l'ennemi: mais à la vue d'une armée si considérable, disposée à le bien recevoir, il resta interdit. On étoit au fort de l'été : le soleil atteignoit le milieu de sa course; les Romains avoient fait une longue marche, dans un chemin rempli de poussière; la lassitude se faisoit déjà sentir : il résolut de ne pas les exposer dans cet état, à un ennemi frais & reposé. Les jeunes officiers, pleins d'ar-

deur & d'impatience, le pressèrent de donner. Scipion, sur-tout, dont la confiance étoit augmentée par le succès qu'il venoit d'avoir sur le mont Olympe, fit les plus fortes instances : il le conjura de ne pas laisser échapper un ennemi qui avoit éludé tous les efforts de ses prédécesseurs, en évitant de les combattre ; il craignoit que Persée ne se retirât pendant la nuit, & ne mît les Romains dans la nécessité de le suivre jusques dans le cœur de son royaume, & de traverser avec des peines & des périls infinis, les défilés impénétrables des montagnes de la Macédoine. « Jeune-homme » lui répondit le Consul, « j'ai pensé autrefois comme vous, & » un jour vous penserez comme moi. » Une longue expérience m'a appris » quand il faut combattre & quand il » faut se tenir en repos : il n'est pas » temps de vous dire les raisons que j'ai » de différer la bataille ; je vous les » apprendrai une autre fois : en attendant, rendez-vous à l'autorité d'un » vieux capitaine ». En achevant ces mots, il commanda aux troupes d'entrer dans le camp : fier d'avoir vu l'ennemi se retirer, le roi fit aussi rentrer ses soldats dans le sien.

Av. J. C. 168.

Av. J. C. 168.

La nuit suivante, la lune s'éclipsa : les Macédoniens furent saisis d'épouvante, & un bruit sourd se répandit dans l'armée, que ce prodige menaçoit de la perte du roi : les soldats Romains, qu'un de leurs officiers avoit prévenus la veille, de ce phénomène, n'en furent point étonnés. Le dessein de Paul-Emile étoit de différer encore le combat, parce que, dans un camp préparé à la hâte, il n'avoit ni bois ni fourrage, & qu'un grand nombre des siens étoient allés en chercher dans les campagnes voisines : le roi lui-même ne montroit pas autant d'empressement à combattre un ennemi, qui n'étoit plus, comme la veille, fatigué de sa retraite, & embarrassé à prendre ses rangs. Les deux chefs paroissoient résolus d'éviter la bataille : la fortune se joua de leurs projets, & les força d'en venir aux mains.

Les deux armées étoient séparées par une rivière médiocre, plus voisine du camp des Macédoniens. Tout étoit tranquille, personne ne songeoit à attaquer, quand sur les trois heures après midi, un cheval échappé à des Romains qui le pansoient, se jetta dans l'eau pour passer le fleuve. Trois sol-

dats coururent après lui, l'arrachèrent à deux Thraces qui s'en étoient saisis, & en tuèrent un. Quelques Thraces poursuivirent les Romains; d'autres les imitèrent; bientôt toute la troupe, qui consistoit en huit-cents hommes, passa la rivière, & en vint aux mains avec ceux des ennemis qui défendoient l'autre rive. De nouvelles troupes accoururent d'un & d'autre côté au secours de leurs compagnons: la bataille enfin se trouva engagée.

Av. J. C. 168.

Paul-Emile entendit le tumulte: il sortit de sa tente, parcourut les rangs, exhorta les soldats à soutenir avec courage, un combat qu'ils avoient si ardemment desiré. Scipion poussa son cheval jusqu'au lieu où avoit commencé l'action, & vit toute l'armée ennemie qui s'ébranloit pour charger: les montagnes voisines retentissoient des cris des combattants. Déjà les capitaines des Macédoniens avoient enfoncé le fer de leurs piques dans les boucliers des Romains, qui ne pouvoient les joindre avec leurs épées. Paul-Emile, étonné, mais cachant le trouble de son ame, parcourt tous les rangs à cheval, sans casque & sans cuirasse, donnant ses ordres

avec une présence d'esprit admirable.

Av. J. C. 168. La phalange soutenoit les efforts des Romains, lorsqu'un de leurs officiers jetta au milieu des ennemis, l'enseigne de sa cohorte : les soldats fondirent sur eux pour le reprendre ; il se fit un carnage épouvantable. Les Romains tâchoient de couper, avec leurs épées, les piques des Macédoniens, ou de les repousser avec leurs boucliers ; mais ceux-ci les empoignant des deux mains, perçoient à-la-fois boucliers & cuirasses, renversoient tout. La première ligne fut taillée en pièces ; la seconde, sans tourner le dos, recula & fit retraite vers une hauteur voisine. Dans son désespoir, Paul-Emile déchire ses habits : mais l'inégalité du terrain, & la grande étendue du front de l'armée, ne permettant pas à l'ennemi de continuer par tout cette haie de piques & de boucliers, il s'apperçut que la phalange s'entre-ouvroit de manière à pouvoir être pénétrée. Aussi-tôt il sépare ses troupes par pelotons, & leur ordonne de remplir les espaces vuides. Les Romains s'insinuèrent dans les intervalles, & mirent l'ennemi hors d'état de se servir de ses longues piques : en même-temps, ils le prirent

en flanc & en queue; la phalange fut bientôt rompue. Av. J. C. 168.

Dès le commencement du combat, le roi de Macédoine, effrayé, s'étoit enfui sous prétexte d'aller faire un sacrifice à Hercules dans la ville de Pydna. Le carnage devint affreux; la plaine, jusqu'au pied de la montagne, étoit jonchée de morts, dont le nombre monta à neuf mille : les eaux du Leucus furent teintes de leur sang; on fit onze mille prisonniers, quoique la bataille eût été décidée en moins d'une heure. Avec plus de temps, les vainqueurs auroient tué ou pris tous les soldats de Persée; mais les ténèbres en dérobèrent un grand nombre aux Romains, qui n'osèrent les poursuivre dans un pays inconnu. Les valets de l'armée coururent au-devant de leurs maîtres avec des cris de joie, & les ramenèrent aux flambeaux dans leurs tentes illuminées, couvertes de festons de lierre, & de couronnes de laurier.

Au milieu de cette victoire, qui ne coûta que cent hommes aux Romains, le général étoit plongé dans une extrême affliction. Le plus jeune de ses fils ne paroissoit point : on crut que son courage l'avoit perdu. Tout le

Av. J. C. 168.

camp partagea la douleur de Paul-Emile : les Romains se mirent à courir avec des torches allumées, les uns vers sa tente, les autres sur le champ de bataille, où ils cherchèrent le jeune héros parmi les morts. Un morne silence règnoit dans le camp : la plaine retentissoit des cris de ceux qui appelloient Scipion. La nuit étoit fort avancée, & l'on désespéroit de le revoir, lorsqu'il parut, accompagné de deux ou trois de ses camarades, & couvert du sang ennemi.

Persée gagnoit Pella, avec sa cavalerie, suivi de ses courtisans & de ses gardes. Il étoit dans la forêt de Piérie, sur le chemin militaire : les gens de pied l'y rencontrèrent, & accablèrent d'injures, les cavaliers qui s'étoient enfuis de la bataille ; ils les renversèrent de cheval, & en blessèrent un grand nombre. Le roi craignit les suites de ce désordre : il quitta le grand chemin ; &, pour n'être pas reconnu, il se dépouilla de son manteau royal, détacha son diadême, mit pied à terre afin de s'entretenir avec ses amis, & conduisit son cheval par la bride. Ceux de ses courtisans qui le suivoient, demeurèrent la

plupart derrière, & s'enfuirent chacun de son côté, moins pour se dérober à la violence des ennemis, que pour se mettre à couvert de la fureur du prince, qui ne cherchoit qu'à rejetter sur les autres, la cause de sa défaite. Persée eut à essuyer, jusqu'au milieu de la nuit, l'horreur des ténèbres, & toutes les difficultés d'un chemin presqu'impraticable. Sur le minuit, il entra dans Pella. Euctus & Edéus, gardes de son trésor, allèrent au-devant de lui, eurent la hardiesse de lui reprocher ses fautes, & de lui donner des conseils sur les moyens de les réparer : il les tua de sa propre main. Alors tous les compagnons de sa fuite l'abandonnèrent; il ne resta autour de sa personne qu'Evandre de Créte, Néon de Béotie, l'Etolien Archidamus, & environ cinq-cents soldats Crétois, qui s'attachèrent à sa fortune, par l'envie d'avoir part à ses richesses. Alarmé de cette désertion presque générale, & ne se croyant pas en sureté dans Pella, il en sortit la même nuit, prit le chemin d'Amphipolis, & se hâta de passer le fleuve Axius avant le jour : il se flattoit que la difficulté du trajet arrêteroit les Romains.

Av. J. C. 168.

Av. J. C. 168.

Le bruit de la défaite de Persée, déjà parvenu dans cette ville, l'avoit jetée dans la consternation : les femmes accourues dans le temple de Diane, imploroient l'assistance de la Déesse. Le prince y arriva trois jours après la bataille, & delà il envoya des ambassadeurs à Paul-Emile. Pendant ce temps, Hippias, Milon & Pantauchus, les principaux de ses amis, allèrent trouver le consul, & lui remirent Bérée, où ils s'étoient réfugiés après la déroute : les autres villes se disposoient à imiter leur exemple. Emile s'approcha de la mer, & alla camper vers Pydna : en moins de deux jours il se vit maître de Bérée, de Thessalonique, de Pella, & de presque toute la Macédoine. Les citoyens de Pydna n'avoient pas encore envoyé de députés au vainqueur. Un nombre confus de plusieurs nations, que la fuite après la bataille avoit rassemblés dans cette ville, y jetoit le trouble ; les portes en étoient murées : néanmoins la place se rendit au vainqueur, qui en abandonna le pillage à ses troupes.

Persée avoit inutilement sollicité les Bisaltes à prendre les armes en sa faveur : il assembla ceux d'Amphipolis dans la

place, & se mit en devoir de les rassurer, eux & les soldats qui l'avoient accompagné, ou qui s'étoient retirés dans la ville après la bataille. A peine eut-il commencé de parler, que les larmes coulèrent de ses yeux, & l'empêchèrent de continuer : il chargea Evandre d'entretenir cette multitude. Le peuple, quoique touché du malheur de son roi, ne daigna pas écouter le courtisan : quelques-uns même portèrent l'audace, jusqu'à crier du milieu de l'assemblée : « Sortez, & par votre » présence, ne causez pas la perte du » petit nombre de citoyens qui sont » restés ici ». Des paroles si fières fermèrent la bouche à Evandre : le roi se retira dans son palais, & fit transporter son or & son argent dans des barques sur le Strymon ; il y descendit lui-même. Les Thraces n'osèrent s'embarquer : ils se retirèrent dans leur pays, & furent imités par tout ce qu'il y avoit de gens de guerre. Les seuls Crétois furent attirés par l'appas de l'argent : il leur abandonna sur le rivage, cinquante talents, qu'ils pillèrent ; après quoi ils s'embarquèrent avec tant de tumulte, qu'une des barques où ils s'étoient jetés en trop grand

Av. J. C. 168.

nombre, fut submergée à l'embouchure
Av. J. C. 168. du fleuve. Le jour même ils arrivèrent à Galepsus, & le lendemain à Samothrace, où ils avoient dessein de s'arrêter. Le Consul avoit envoyé des gouverneurs dans toutes les villes qui s'étoient rendues, pour empêcher qu'on ne fît aucune insulte à ces nouveaux sujets de la République; & retenant près de lui les ambassadeurs de Persée, il fit partir Nasica avec un corps de cavalerie & d'infanterie, pour Amphipolis, où il ne savoit pas encore que le roi s'étoit refugié. Ensuite il tira sur Pella avec toute son armée, & vint camper à mille pas de cette ville: il resta dans ce poste pendant plusieurs jours, & il jugea, après avoir bien examiné sa situation, que ce n'étoit pas sans fondement que les rois de Macédoine en avoient fait la capitale de leur royaume. Elle étoit bâtie sur une hauteur, entourée de marais formés par l'écoulement de plusieurs lacs; mais si profonds, qu'ils étoient également impraticables l'hiver & l'été. De la partie du marais la plus voisine de la ville, s'élevoit une espèce de citadelle, sur une digue faite avec un travail infini, & séparée de la place par une rivière

où l'on ne pouvoit aborder que par un pont facile à garder. C'eſt là que les rois dépoſoient leurs tréſors : alors il ne s'y trouva que les trois-cents talents que Perſée avoit feint d'envoyer à Gentius, & qu'il avoit contremandés. Av. J. C. 168.

Pendant ſon ſéjour à Pella, le Conſul reçut les ambaſſades de différentes nations, ſur-tout de Theſſalie, qui venoient le féliciter de ſa victoire. Dans cet intervalle il apprit que Perſée étoit paſſé dans la Samothrace. En quatre jours de marche il arriva devant Amphipolis, paſſa enſuite le Strymon, & vint camper près de Syres, dans la contrée Odomantique. *Liv. l. 45. n. 4.*

En ce lieu, Paul-Emile reçut de Perſée, des lettres qui lui furent préſentées par trois députés d'une naiſſance & d'une condition peu conſidérable. Ce général ne put retenir ſes larmes, ni s'empêcher de déplorer la malheureuſe condition des hommes, quand il ſe repréſenta un prince, qui, peu de temps auparavant, non content du royaume de Macédoine, avoit attaqué & ſoumis en partie les Dardaniens, les Illyriens, & fait prendre les armes aux Baſtarnes, contraint après la perte de ſon armée & de ſes Etats, de chercher un aſyle

Av. J. C. 168. dans une petite île dont la sainteté seule mettoit sa personne à couvert de la colère & de la vengeance de ses ennemis. Mais quand il eut jeté les yeux sur les lettres, & qu'il y eut lu ces mots : « Le » roi Persée, au Consul Paul-Emile, » Salut » ; la folie d'un prince qui ne sentoit pas encore l'état où la fortune l'avoit réduit, étouffa en lui tout sentiment de compassion ; &, quoique la lettre fût écrite d'un ton peu convenable au rang que Persée avoit tenu, il renvoya les ambassadeurs sans leur donner de réponse. Persée comprit alors quel nom il devoit oublier : il écrivit une seconde lettre, dans laquelle, sans prendre aucune qualité, il prioit le consul de lui envoyer des commissaires avec qui il pût traiter. Cette conférence n'eut aucun effet, parce que Persée s'obstinoit à conserver le titre de roi, & que Paul-Emile exigeoit qu'il se remît absolument à la discrétion du peuple Romain.

Liv. l. 45. n. 5-9. Plut. in Æmil-Paul. Le préteur Octavius étoit abordé avec sa flotte en Samothrace : par respect pour les Dieux honorés dans cette île, il ne voulut pas arracher Persée de son asyle ; mais il tâcha de lui ôter les moyens de s'échapper. Il

employoit les promesses & les menaces, l'espérance & la crainte, pour engager ce prince à se remettre entre ses mains. Il fut secondé dans ce dessein, par un évènement que sa prudence ou le hazard fit naître. Un jeune Romain, d'une naissance illustre, étant entré dans l'assemblée du peuple, demanda & obtint la permission de parler. « Samothraces » dit-il « est-il vrai ou faux » que votre île est sacrée, & qu'elle est, » dans toute son étendue, un asyle » inviolable » ? Tous rendirent temoirent témoignage à la sainteté du lieu. « Pourquoi donc » continua-t-il « souffrez-vous qu'un homicide, un homme » souillé du sang d'Eumènes, le pro» fane ? Pourquoi, tandis que tous » les sacrifices commencent par une » formule qui en éloigne ceux qui n'ont » pas les mains pures, permettez-vous » à un infame assassin, d'entrer dans » votre sanctuaire, & de le souiller » par sa présence » ? Il n'y avoit point de ville en Grèce où l'on n'eût entendu parler du meurtre qu'Evandre avoit tenté à Delphes, sur la personne du roi Eumènes. Les Samothraces envoyèrent dire au roi, qu'Evandre étoit accusé de meurtre; qu'une loi de leurs ancêtres

Av. J. C. 168.

Av. J. C. 168.

les obligeoit d'informer contre ceux qu'on soupçonnoit d'être entrés dans le temple avec des mains souillées de quelqu'attentat énorme ; qu'Evandre, innocent, devoit se défendre ; qu'autrement, il rendît au temple sa pureté, en s'éloignant. Persée ne vouloit pas qu'Evandre se soumît à un jugement : il lui fit entendre que la mort étoit le seul parti qu'il eût à prendre. Evandre feignit d'y consentir, & songea au moyen de s'échapper. Le roi craignit que les Samothraces ne fissent retomber sur lui toute leur colère, si l'accusé se déroboit au châtiment : il le fit tuer ; & , pour détourner de dessus lui le soupçon de ce meurtre, il engagea à force d'argent le magistrat, à publier qu'Evandre s'étoit lui-même donné la mort.

Une perfidie si détestable, exercée contre le seul ami qui lui restât, lui attira une indignation générale : de ce moment, ceux qui lui avoient toujours été attachés, passèrent à l'envi dans le parti des Romains. Demeuré presque seul, il prit malgré lui la résolution de s'enfuir : le Crétois Oroandès, qui connoissoit parfaitement toute la côte de Thrace, lui

promit de le conduire, avec toutes ses richesses, à la cour du roi Cotys. Le bâtiment étoit dans un port de l'île, appellé Démétrium : le soir on y transporta toutes les choses dont Persée avoit besoin, & autant d'argent qu'on en put emporter sans se découvrir. Sur le milieu de la nuit, le roi avec son épouse & ses enfants, se glissa par une fenêtre étroite, traversa un jardin, sortit par une vieille masure, & se rendit au bord de la mer. Mais le perfide Oroandès avoit pris le large à la faveur des ténèbres, & emportoit en Crète les dépouilles de ce malheureux prince. Persée erra quelque temps sur le rivage, craignant le jour, & n'osant retourner dans son logis. Un homme qui le rencontra, lui apprit qu'il venoit de voir Oroandès en pleine mer. A cette nouvelle, il poussa un profond soupir, & ne conservant plus d'espérance, il alla se cacher dans un coin obscur du temple. Il avoit encore avec lui ses pages : mais dès qu'Octavius eût fait promettre la vie & la liberté à tous les Macédoniens qui étoient à Samothrace, & qu'il leur conserveroit leurs biens s'ils se rendoient, Persée se vit abandonné de tout le monde. Ion de

Av. J. C. 168.

Av. J C. 168.

Thessalonique, à qui il avoit confié ses jeunes enfants, favori dans la prospérité, traître dans le malheur, les livra au préteur; & il ne resta près du roi, que Philippe son fils aîné. Alors il demanda Scipion pour se rendre à lui: mais comme il ne parut point, ce prince déplora son infortune; & après avoir considéré quelque temps la nécessité où il se trouvoit réduit, il se remit entre les mains d'Octavius, lui & son fils, accusant les Dieux de ce temple, qu'il avoit inutilement invoqués.

Octavius fit passer le roi sur sa galère, où l'on transporta tout ce qui lui restoit d'argent; & aussitôt la flotte reprit le chemin d'Amphipolis. Le Préteur écrivit au Consul, pour lui apprendre qu'il avoit Persée en sa puissance, & qu'il le lui envoyoit. Paul-Emile regarda cet évènement, comme une seconde victoire, offrit un sacrifice aux Dieux, assembla son Conseil, & envoya Tubéron au-devant du prince: les autres officiers restèrent avec lui dans sa tente.

Jamais spectacle n'avoit attiré une foule si prodigieuse: la joie étoit peinte sur le front de tous les Romains. Le

prince entra dans le camp, vêtu de noir, avec Philippe son fils. Il n'avoit près de lui aucun de ses amis, ni de ses officiers, qui partageât son infortune, & la lui rendît plus supportable. Les soldats, pour contempler un roi si puissant dans les fers, se pressoient autour de lui. Emile envoya ses licteurs qui fendirent la presse, & l'amenèrent jusques dans sa tente : il se leva pour le recevoir, alla au-devant de lui, & lui présenta la main. Persée se jetta aux pieds du vainqueur, qui le releva, le fit asseoir, & lui demanda quelle injure il avoit reçue du peuple Romain, pour entreprendre contre lui, avec tant d'animosité, une guerre qui réduisoit son royaume & sa personne à une perte inévitable. Le prince les yeux baissés, ne répondit que par des larmes : le Consul continua ainsi. « Si » vous étiez monté encore jeune sur » le trône, je m'étonnerois moins que » vous eussiez ignoré combien la haine » du peuple Romain est redoutable, » & son amitié précieuse. Mais vous » avez vous-même eu part à la guerre » que votre père a faite contre nous : » Vous vous souvenez de la paix dont

Av. J. C. 168.

Av. J. C. 168.

» elle a été suivie, & dont nous avons
» fidellement observé les conditions.
» Comment avez-vous mieux aimé
» avoir pour ennemi que pour ami,
» un peuple dont vous aviez éprouvé
» & la valeur dans la guerre, & la
» fidélité dans la paix »? Persée demeuroit dans le silence. « Quoi qu'il en
» soit » reprit le Consul, « qu'il faille
» imputer tout ce qui est arrivé, à votre
» ignorance, au caprice de la fortune,
» ou à l'ordre immuable des destinées,
» prenez courage : la clémence du peu-
» ple Romain envers tant de rois &
» de peuples, doit vous inspirer, je
» ne dis pas quelque espérance, mais la
» confiance de votre salut ». Jusques-là le Consul s'étoit exprimé en Grec ; reprenant alors sa langue naturelle : « Vous voyez » dit-il, aux jeunes Romains qui l'entouroient « un exemple
» mémorable de la fragilité des choses
» humaines. Soyons modestes dans la
» prospérité, puisque nous ignorons
» le sort qui nous attend : l'homme
» vraiment grand, est celui dont l'ame
» toujours égale, est aussi modérée
» dans la bonne fortune, que ferme
» dans la mauvaise. »

Après avoir ainsi parlé, Emile

congédia l'assemblée, & chargea Tubéron de prendre soin du roi, qu'il admit à sa table, & à qui il rendit tous les honneurs qu'il pouvoit desirer dans sa situation. Ensuite, il distribua ses troupes dans les quartiers d'hiver. Telle fut la fin d'un royaume célèbre dans toute l'Asie & dans la plus grande partie de l'Europe.

Av. J. C. 168.

Cette nouvelle fut reçue à Rome, avec la joie la plus vive. On ordonna des prières publiques : le commandement des armées en Macédoine, fut prorogé à Paul-Emile : on nomma pour régler les affaires dans ce royaume, dix commissaires à qui l'on donna des instructions sur les principaux points, abandonnant le reste à leur prudence & à celle du général.

Av. J. C. 167.
Liv. l. 45. n. 1. 2. & 16. 18.

L'assemblée avoit été indiquée à Amphipolis, où les dix principaux de chaque ville avoient reçu ordre de se trouver : on y avoit apporté les registres publics, & tout l'argent du roi. Emile, placé sur son tribunal, entre les dix commissaires ; l'huissier qui écartoit le peuple ; le héraut, qui citoit les parties devant le magistrat ; les licteurs, avec leurs haches & leurs faisceaux : tous ces objets, nouveaux pour

Id. ibid. n. 29. 30. & 18.

Av. J.C. 167.

les Macédoniens, accoutumés cependant à la majesté royale, remplirent les esprits d'étonnement & de frayeur. Le général fit imposer silence à la multitude : il exposa ce que le Sénat, les commissaires & lui avoient réglé au sujet de la Macédoine. Les principaux articles étoient, que les Macédoniens seroient libres & ne donneroient aux Romains que la moitié des tributs qu'ils payoient à leurs rois; qu'ils n'auroient pas un Conseil commun à toute la nation, de peur que la populace insolente ne tournât en une licence funeste la liberté que le Sénat lui avoit donnée; mais que la Macédoine seroit partagée en quatre cantons, qui auroient chacun leur Conseil particulier; enfin, qu'il ne seroit permis à personne, de contracter de mariages, ni d'acheter des terres ou des maisons, hors de son canton. Octavius expliquoit en Grec chaque article, à mesure que Paul-Emile l'énonçoit en Latin.

Liv. l. 45. n. 32.

Après avoir terminé d'autres affaires, les commissaires appellèrent de nouveau les Macédoniens. Ils leur ordonnèrent d'élire les sénateurs qui devoient composer le Conseil où se traiteroient les affaires de la nation : ils donnè-

rent ensuite ordre aux principaux du royaume de passer à Rome, sous peine de mort, avec ceux de leurs enfants qui auroient plus de quinze ans. Cet ordre, qui d'abord parut cruel, fut en suite jugé utile à la liberté des peuples ; car ce choix tomba sur les amis & les confidents de Persée ; sur tous ceux, en un mot, qui occupoient les places les plus honorables dans son royaume, & qui dès-là étoient le plus à craindre pour les Romains.

Av. J. C. 167.

A ces sérieuses occupations, succédèrent des jeux d'une magnificence extraordinaire. Les athlètes & les ouvriers s'y rendirent de toutes les parties de l'univers : on y vit une multitude des plus beaux & des meilleurs chevaux ; il y vint de toute la Grèce, des ambassadeurs, avec les victimes destinées aux sacrifices : ce qui donnoit tant d'éclat & de pompe aux grands jeux de la nation. On eût pu comparer ceux-ci à des jeux funèbres. Ils furent accompagnés de somptueux repas, que le consul donna aux ambassadeurs : il chargea ensuite sur ses vaisseaux, tous les boucliers de cuivre pris sur l'ennemi, & fit rassembler en

Liv. l. 45. n. 32. 33. Plut. in Æmil-Paul.

Av. J. C 167.
un monceau, toutes les autres espèces d'armes qu'il ne vouloit pas transporter à Rome. Après avoir invoqué Mars, Minerve, la Déesse qui présidoit aux expiations, & toutes les autres divinités auxquelles on consacroit les dépouilles ennemies, le flambeau à la main, il y mit le feu le premier, & ses principaux officiers après lui. Il exposa aux yeux des spectateurs, tout ce qu'il y avoit de plus riche & de plus magnifique dans le butin fait en Macédoine; des tableaux, des statues, des tapis & autres étoffes, des vases d'or, d'argent, d'airain & d'ivoire; en un mot, toutes les productions du luxe qui devoient être transportées à Rome, & venger bientôt la Grèce de sa défaite. Quant à Paul-Emile, plus recommandable encore par son désintéressement que par sa victoire, il ne daigna pas jetter un coup-d'œil sur les richesses trouvées dans les trésors du roi; il les fit remettre entre les mains des trésoriers, pour les porter dans l'épargne: il permit seulement à ses fils, qui aimoient les lettres, de retenir les livres de la bibliothèque de Persée. Enfin, après avoir congédié les ambassadeurs avec beaucoup de bienveillance, Emile repassa

repassa le Strymon, & vint camper à mille pas d'Amphipolis; delà il se rendit à Pella, ensuite en Epire, où d'après un décret du Sénat, il abandonna au pillage de ses troupes, les villes qui avoient embrassé le parti de Persée. Cent-cinquante mille hommes furent faits esclaves : ces villes au nombre de soixante-dix eurent leurs murailles rasées; tout le butin fut vendu, & distribué aux soldats. Paul-Emile descendit à Orique, où il s'embarqua pour repasser en Italie. Quelques jours après, Anicius assembla ce qui restoit d'Epirotes & d'Acarnaniens, & ordonna aux principaux de ces deux nations dont il réservoit la cause au Sénat, de le suivre en Italie.

Av. J. C. 167. *Liv. l. 45. n. 34.*

Emile remonta le Tibre sur la galère de Persée, à seize rangs de rames, parée des armes & des plus riches dépouilles des Macédoniens. Le peuple Romain accourut en foule : il couvroit les rives du fleuve, & préludoit ainsi au triomphe du héros, qui éprouva néanmoins les difficultés qu'oppose toujours l'envie au mérite. Le spectacle fut tel, que Rome n'en avoit jamais offert de si pompeux : tous les citoyens vêtus de robes blanches, & placés sur des

Id. ibid. n. 35 & 40. Plut. in Æmil-Paul.

estrades, ornoient la voie triomphale.
Av. J. C. 167. Durant trois jours que se renouvella cette cérémonie, les temples furent ouverts, décorés de festons & de guirlandes ; l'encens ; les parfums ne cessèrent de brûler sur les autels. A l'aspect des immenses richesses de la Macédoine, qu'on crut dévastée, Rome parut aux spectateurs éblouis, être devenue la capitale du monde.

Le premier jour suffit à peine pour faire passer sous les yeux, les statues & les tableaux, portés sur deux-cents cinquante chars. Le lendemain parurent les magnifiques armes des Macédoniens, comme entassées sans art, sur un nombre infini d'autres chars : suivoient sept-cents cinquante vases remplis de l'argent monnoyé, chacun chargé du poids de trois talents, & porté sur les épaules de quatre hommes ; après ces trois mille hommes, un grand nombre d'autres se montroient avec les urnes, les cuvettes, des coupes, &c. : pièces toutes remarquables par leur arrangement, leur grandeur, & la beauté du travail. Dès le matin du troisième jour, les trompettes ouvrirent la marche par des airs guerriers : elles précédoient

cent-vingt taureaux gras, les cornes dorées, ornés de bandelettes & de guirlandes, conduits par des jeunes gens parés de riches ceintures, accompagnés d'autres jeunes hommes, portant les vases d'or & d'argent nécessaires pour le sacrifice. Les porteurs de la monnoie d'or marchoient avec soixante-dix-sept vases, garnis chacun de trois talents : venoient ensuite la coupe sacrée du poids de dix, & enrichie de pierres précieuses, que Paul-Emile avoit fait faire ; les coupes *Antigonides* & *Séleucides*, ainsi nommées des rois qui s'en étoient servi, & la vaisselle d'or du buffet de Persée. Le char du roi portoit ses armes & son diadême : à quelque distance, les enfants de ce prince, entourés de leurs gouverneurs, de leurs maîtres, de tous les officiers de leur maison qui fondoient en larmes, tendoient les mains au peuple, & apprenoient à leurs jeunes disciples élevés pour commander aux autres, à implorer humblement la miséricorde du vainqueur. La plupart des assistants ne purent retenir leurs larmes, aussi long-temps qu'ils virent ces infortunés : la compassion même fut si grande,

Av. J. C. 167.

Av. J. C 167

qu'il s'en fallut peu qu'on ne laissât passer le roi sans le regarder. Ce prince, vêtu de noir, avec la chaussure des Grecs, marchoit après ses enfants ; son air & sa démarche peignoient l'excès de sa douleur : après lui, ses amis & ses courtisans, la tête baissée, fondoient en larmes ; leurs regards toujours attachés sur sa personne, faisoient assez connoître qu'ils étoient moins touchés de leur propre infortune, que des malheurs du roi. Persée, dit-on, avoit fait prier Paul-Emile, de lui épargner l'affront du triomphe. « La grace qu'il » me demande » répondit le général, « a toujours été, & est encore en son » pouvoir » : lui faisant entendre, de préférer la mort à la honte. Mais ce maheureux prince, séduit par une vaine espérance, aima mieux vivre, & faire partie du triomphe de son vainqueur. Après la nombreuse suite du roi, parurent les quatre-cents couronnes d'or, que les villes avoient envoyées à Paul-Emile, pour le féliciter de sa victoire. Enfin le triomphateur, sur un char superbe & magnifiquement orné, une branche de laurier à la main, précédoit toutes ses troupes, qui fermoient la marche. Ainsi, un siècle auparavant,

Alexandre vainqueur de l'Asie, entroit triomphant à Babylone.

Av. J. C. 167. Liv. l. 45. n. 42. Plut. in Æmil-Paul.

La compassion de Paul-Emile pour les malheurs de Persée, & son empressement à le servir, ne purent lui obtenir que d'être transféré, avec Alexandre son fils, de la prison publique, à Albe, où il fut étroitement gardé. Plusieurs auteurs assurent qu'il se fit mourir en s'abstenant de manger: d'autres disent que les soldats qui le gardoient, irrités dès long-temps contre lui, sans être autorisés à le maltraiter, l'empêchèrent de dormir, & le firent mourir par ce long & cruel supplice. Deux de ses enfants moururent aussi. Philippe devint un excellent tourneur & un habile ouvrier en toutes sortes de petits ouvrages qui demandent une grande délicatesse de la main: il apprit aussi la langue Romaine, qu'il parla & écrivit si parfaitement, qu'on ne trouva personne plus capable d'occuper la charge de greffier; & par la manière dont il remplit cette fonction, le dernier rejeton des rois de Macédoine, s'acquit de la réputation & mérita des louanges.

Etat de la Grèce, après la défaite de Persée.

La Grèce avoit vu avec joie, Persée

Av. J. C 167. chercher à sortir de l'abaissement où se tenoient les Romains : la défaite de ce prince, & la destruction de son royaume ne lui laissèrent plus envisager qu'avec frayeur, le sort terrible qui l'attendoit, si elle essayoit de se soulever contre une république qui marchoit rapidement à la conquête de l'univers. Rome alors cachoit peu son ambition, & les peuples les plus puissants devoient en redouter les suites. La conduite des Rhodiens pendant la guerre de Persée, avoit indisposé Rome contr'eux. Entre un grand nombre de députés de la Grèce & de l'Asie, qui vinrent après la victoire de Paul-Emile, ceux des Rhodiens attirèrent singulièrement l'attention du peuple. On avoit refusé de les entendre ; on parloit même de leur déclarer la guerre : à force de sollicitations, ils obtinrent une audience. Introduits dans le Sénat, ils essayèrent de justifier leurs compatriotes : des discours entrecoupés de sanglots, émurent l'assemblée. « Votre décret » dirent-ils « va décider si Rhodes sera comptée » encore parmi les Cités de la terre, » ou si elle sera détruite de fond en » comble. Vous pouvez nous déclarer » la guerre, mais vous ne pouvez nous

Polyb. excerpt. legat. n. 93. 99. 100 & 104. Liv. l. 45. n. 20-25.

» la faire ; car aucun des Rhodiens ne » prendra les armes contre vous. Si » vous persistez dans votre colère, nous » vous demandons le temps d'aller » rendre compte à nos concitoyens, de » cette funeste ambassade. Alors embar- » quant sur nos galères, tout ce que » Rhodes enferme de personnes libres, » hommes, femmes & enfants, avec tou- » tes nos richesses ; & abandonnant nos » Dieux Pénates, publics & particuliers, » nous viendrons mettre à vos pieds » notre or, notre argent, tous nos biens ; » nous nous livrerons, nous, nos fem- » mes & nos enfants, à votre discré- » tion, prêts à souffrir sous vos yeux, » toutes les peines qu'il vous plaira de » nous imposer. Si notre patrie est » abandonnée au pillage, si elle devient » la proie des flammes, nous n'aurons » pas du moins la douleur d'en être les » témoins. Rome peut nous décla- » rer ses ennemis : notre conscience » nous assurera toujours que nous ne » le sommes point ; & quelques hosti- » lités que vous exerciez contre nous, » nous ne ferons jamais rien qui puisse » nous faire regarder comme tels. »

Av. J. C. 167.

Après ce discours, Astymèdes & ses compagnons se prosternèrent aux

Av. J C. 167.

pieds des sénateurs : ils sortirent ; on alla aux voix. Les plus irrités contre les Rhodiens, étoient ceux qui avoient fait la guerre en Macédoine, en qualité de consuls, de préteurs, ou de lieutenants. Mais le censeur Caton ramena les esprits à la douceur : il fut décidé qu'on ne déclareroit point la guerre aux Rhodiens. Philocrates partit aussi-tôt pour porter cette réponse à Rhodes : Astymèdes resta à Rome pour y observer ce qui se passeroit de relatif à sa patrie. La réponse du Sénat, dissipa la crainte des Rhodiens : ils décernèrent aux Romains, une couronne de la valeur de dix mille pièces d'or, qu'ils chargèrent Théodote de leur présenter, & de solliciter en même-temps leur alliance. Jusques-là les Rhodiens ne l'avoient point demandée, quoique, depuis près de cent-quarante ans, ils eussent eu part aux plus brillantes expéditions de la république. Ils ne vouloient pas enchaîner leur liberté, par des serments, ni par des traités, afin que, toujours libres & maîtres d'eux-mêmes, ils pussent mettre à profit toutes les circonstances qui se présenteroient. Alors ils se trouvèrent obligés de changer de politique. L'ordre qui

leur vint, sur ces entrefaits, de rappeller les gouverneurs qu'ils avoient dans les villes de la Lycie & de la Carie, leur fit craindre que la couronne envoyée à Rome ne produisît aucun effet. L'alliance ne leur fut pas accordée : il leur fut enjoint d'évacuer Caune & Stratoniée, où ils avoient des garnisons : les Romains accordèrent à l'île de Délos, l'exemption des péages ; le revenu que les Rhodiens tiroient de ce droit, fut réduit à cent-cinquante mille drachmes, au lieu d'un million auquel il montoit auparavant. Enfin, l'année suivante, Rhodes obtint cette alliance si desirée. Av. J. C. 167.

La conduite des Romains envers les Etoliens, étoit une nouvelle preuve qu'ils ne se croyoient plus obligés de dissimuler. Paul-Emile, au retour d'un voyage fait en différentes villes de la Grèce après sa victoire, avoit été joint par une troupe d'Etoliens, dont les habits mal-propres & déchirés, témoignoient assez l'affliction : ils se plaignirent que Lycifcus & Tisippe, fiers du crédit des Romains, avoient environné leur Sénat, de soldats envoyés par Bébius qui commandoit dans le pays, & avoient fait massacrer cinq-cents *Liv. l. 45. n. 28-31.*

Av. J. C. 167 cinquante des principaux de la nation, soupçonnés d'avoir été favorables à Persée : plusieurs autres avoient été exilés, & les biens de tous étoient au pouvoir de leurs accusateurs. Emile leur ordonna de venir le trouver à Amphipolis, où ils furent écoutés en présence des dix commissaires : mais contents de distinguer les Etoliens attachés au parti des Romains, d'avec ceux qui avoient tenu pour Persée, ils se mirent peu en peine de connoître ceux qui avoient fait ou reçu les outrages dont on s'étoit plaint à Paul-Emile. Les meurtriers furent renvoyés absous; la punition des exilés fut déclarée juste, aussibien que la mort de leurs compagnons : Bébius seul, par une inconséquence frappante, fut condamné pour avoir prêté son ministère à cette sanglante exécution.

Ce jugement inspira un orgueil insupportable à tous les partisans de Rome, & atterra ceux qu'on soupçonnoit d'avoir favorisé Persée. Les principaux de chaque ville étoient partagés en trois classes : les uns entièrement dévoués aux Romains, les autres au parti des rois; les troisièmes, sensibles seulement à la conservation des loix

& de la liberté. Mais ces derniers jouissoient de peu de considération parmi les étrangers : toutes les magistratures, toutes les ambassades étoient réservées aux premiers. A les en croire, Rome avoit beaucoup d'autres ennemis que les amis déclarés de Persée, & ils les désignoient par leurs noms Le général écrivit à ceux qui étoient dans l'Etolie, dans l'Acarnanie, dans l'Epire, dans la Béotie, & leur ordonna de le suivre à Rome pour y défendre leur cause.

Av. J. C. 167.

De tous les Etats de la Grèce, la ligue des Achéens étoit le seul qui pût faire encore quelqu'ombrage aux Romains : au milieu de l'assujettissement général, seule elle se piquoit d'un reste de liberté ; elle régloit ses affaires domestiques, & faisoit des alliances sans consulter le Sénat. Fière, mais craintive, elle parloit beaucoup de ses droits, sans oser presqu'en jouir.

On avoit aussi accusé devant les commissaires, ceux des Achéens soupçonnés d'avoir été attachés à Persée. Comme on craignoit qu'ils ne refusassent d'obéir à de simples lettres, & que Callicrates & les autres accusateurs ne courussent des risques dans l'assemblée, on prit le parti de députer C. Claudius

Polyb. excerpt. legat. n. 94. Liv. l. 45. n. 31.

Av. J. C. 167.

& Cn. Domitius, deux des commissaires, pour leur enjoindre d'envoyer à Rome tous les citoyens suspects d'avoir été favorables au roi de Macédoine.

Pausf. l. 7. c. 10.

Un des commissaires se plaignit dans l'assemblée, que les plus puissants de la nation avoient secouru Persée contre les Romains, & demanda qu'ils fussent condamnés à la mort, après quoi il les nommeroit. Cette proposition parut étrange : on le pria de désigner les coupables. Pressé de s'expliquer : « Tous » les officiers généraux des Achéens » répondit-il, à la suggestion de Callicrates. Xénon, homme fort considéré dans la ligue, se levant alors : « J'ai commandé » dit-il « les troupes » Achéennes ; mais jamais je n'ai agi » contre les Romains, & je suis prêt » à proûver mon innocence, soit dans » l'assemblée, soit à Rome devant le » Sénat ». Le commissaire saisissant ce dernier mot, ordonna aussi-tôt que tous les accusés se rendissent à Rome pour y être jugés.

Ces paroles jettèrent toute l'assemblée dans la consternation. Jamais la Grèce n'avoit rien vu de semblable, même sous Philippe, ni sous Alexandre,

ſon fils. Ces princes, quelque puiſſants qu'ils fuſſent, n'avoient jamais traduit à leur tribunal, les Grecs dont ils avoient à ſe plaindre : toujours ces jugements étoient renvoyés au Conſeil des Amphictyons. Rome n'uſa d'aucun ménagement : elle voulut réprimer un orgueil dont elle craignoit l'effet dans cette Grèce, que le ſouvenir de ſa liberté agitoit ſans ceſſe. Plus de mille Achéens, c'eſt-à-dire, tout ce que l'Achaïe avoit d'honnêtes gens & de bons citoyens, fut condamné, par un décret, à abandonner ſa patrie. Ils furent relégués dans les villes de l'Etrurie : Polybe fut ſeul excepté, & reſta à Rome.

Av. J. C. 167.

Av. J. C 166.

Les Achéens conjurèrent le Sénat d'examiner cette affaire. On leur répondit qu'eux-mêmes l'avoient jugée. Une nouvelle députation proteſta que jamais les exilés n'avoient été entendus, & ſupplia les Sénateurs de prendre connoiſſance de l'accuſation, & de ne pas laiſſer périr des accuſés ſans avoir prononcé ſur le crime dont on les chargeoit. Elle les invita, ſi leurs occupations ne leur laiſſoient pas le loiſir d'axaminer cette affaire par eux-mêmes, de la renvoyer aux Achéens. Rien n'é-

Polyb. excerpt. legat. n. 105.

Av. J. C. 166. & suiv.

toit plus équitable que cette demande, ni plus embarrassant pour le Sénat. Si, d'un côté, il ne lui convenoit pas de juger, de l'autre il perdoit ses amis dans l'Achaïe en renvoyant les exilés sans avoir porté de jugement. Pour ôter aux Grecs toute espérance de recouvrer ces bannis, & les rendre plus soumis à ses ordres, il écrivit dans l'Achaïe, à Callicrates, & dans les autres Etats aux partisans des Romains, qu'il ne paroissoit pas qu'il fût de leur intérêt, ou de celui de leur pays, que les exilés retournassent dans leur patrie. Cette réponse consterna tous les peuples de la Grèce, & leur persuada qu'il n'y avoit plus rien à espérer pour les Achéens accusés.

Polyb excerpt. legat. n. 122.

Long-temps après, de nouveaux députés vinrent à Rome demander leur retour, & principalement celui de Polybe & de Stratius : la plupart des autres, & presque tous les principaux d'entr'eux étoient morts. Les magistrats, inflexibles, prononcèrent qu'ils s'en tenoient à ce qui avoit été réglé.

Id. ibid. n. 129. 130 & 137. *Plut. in Caton. Cens. Pauf. l.* 7. *c.* 10.

Une nouvelle ambassade n'eût pas plus de succès. Cependant plusieurs des Sénateurs, touchés du sort des exilés, & de l'empressement que leurs compa-

triotes marquoient pour leur retour, furent d'avis qu'on mît fin à leurs peines. Les Achéens, instruits de la disposition favorable d'une partie des membres du Sénat, ordonnèrent une nouvelle députation, une autre encore, sans obtenir l'objet de leurs vœux. Av. J. C. 166 & suiv.

Depuis dix-sept ans, les exilés étoient éloignés de leur patrie, de leurs parents, de tout ce qu'ils avoient de plus cher; enfin on les crut assez punis. Ce ne fut cependant pas sans de grandes contestations, qu'on leur rendit la liberté. Scipion, à la prière de Polybe, avoit sollicité Caton en faveur de ces infortunés. Ce grave Sénateur se levant pour opiner à son tour : « A nous voir » dit-il « disputer tout un jour, pour sa- » voir si quelques pauvres vieillards de » la Grèce seront plutôt enterrés par » nos fossoyeurs, que par ceux de leur » pays, ne croiroit-on pas que nous » n'avons aucune affaire » ? Cette plaisanterie fit rougir le Sénat de sa longue opiniâtreté : les exilés eurent la liberté de retourner dans le Péloponnèse. Ils se trouvoient réduits au nombre de trois-cents; le reste avoit péri de misère. Polybe auroit souhaité qu'on les rétablît dans les honneurs & les

Av. J. C. 166 & suiv.

dignités, qu'ils avoient avant leur bannissement : il fit part à Caton du dessein qu'il avoit de présenter sa requête au Sénat sur ce sujet. « Polybe » lui répondit le censeur en riant « vous n'imi» tez pas la sagesse d'Ulysse. Vous vou» lez rentrer dans l'antre du Cyclope, » pour quelques mauvais habits que » vous y avez oubliés. »

Epitom. Liv. l. 48. 50. Patercul. l. 1. c. 11. Flor. l. 2. c. 14. Zonar. ex Dion.

La terreur du nom Romain tenoit toute la Grèce dans la soumission. Pendant le long exil des Achéens, la Macédoine ne fit aucun effort pour reprendre ses anciennes loix. Quinze ou seize ans après la défaite de Persée, un certain Andriscus, de la ville d'Adramytte en Troade, vint jetter ce royaume dans de nouveaux malheurs. Cet homme, sous le nom de Philippe, entra dans la Macédoine, se donna pour fils d'une concubine de Persée, qui l'avoit fait élever secrètement à Adramytte, afin que dans le cas où la guerre qu'il faisoit aux Romains, lui devînt funeste, il restât au moins quelque rejeton de la race royale. Cette fable ne lui attira aucun partisan dans la Macédoine : il passa en Syrie, à la cour de Démétrius-Soter, qui, aussi peu crédule que les Macédoniens,

fit arrêter le prétendu Philippe, & l'envoya à Rome, sous bonne garde. L'extérieur & les manières d'Andriscus, n'inspirèrent que du mépris pour sa personne: on se mit peu en peine de le garder exactement. Il profita de cette négligence, & se sauva chez les Thraces, qu'il trouva moyen de soulever: il rentra dans la Macédoine, s'en rendit maître, prit les marques de la royauté, attaqua la Thessalie, & en soumit une partie.

Av. J. C. 166 & suiv.

Av. J. C. 149.

Rome, étonnée de la rapidité des progrès d'un aventurier qu'elle avoit méprisé, nomma Scipion-Nasica pour aller s'y opposer. Il parcourut les villes alliées; chassa Andriscus de la Thessalie, & l'obligea de se retirer en Macédoine.

Le Sénat donna ordre au préteur Juventius, de passer dans ce royaume avec une armée. Juventius regarda son adversaire comme un roi de théatre: il ne prit que de légères précautions, & s'engagea témérairement dans un combat, où il perdit la vie & une partie de son armée. Les violences, les confiscations, les meurtres annoncèrent leur nouveau maître aux Macédoniens. Profitant de la terreur qu'avoit

jeté dans les esprits la défaite des Romains, il recouvra bientôt ce qu'il avoit perdu en Thessalie. Une ambassade des Carthaginois, alors en guerre avec les Romains, & la promesse d'un prompt secours de leur part, vint encore rehausser son courage.

Av. J. C. 149.

Q. Cécilius-Métellus remplaça Juventius. Andriscus avoit résolu d'aller à sa rencontre ; mais pour ne pas trop s'éloigner de la mer, il s'arrêta à Pydna, où il fortifia son camp. Le préteur l'y joignit. Un avantage assez considérable, remporté dans un petit combat de cavalerie, aveugla l'usurpateur : il détacha une partie de ses forces pour défendre ses conquêtes en Thessalie. Métellus profita de cette faute, battit Andriscus, & l'obligea de prendre la fuite. Bientôt il reparut avec une nouvelle armée, & hazarda une seconde bataille, plus funeste encore pour lui que la première. Il chercha un asyle dans la Thrace; mais le roi chez qui il s'étoit réfugié, dans la crainte de s'attirer la haine des Romains, le livra à Métellus.

Av. J. C. 148.

Un autre aventurier, de même fils de Persée, qui se nommoit Alexandre, voulut marcher sur les traces du premier. A la captivité près, il éprouva

le même sort. Ces différentes révolutions n'aboutirent qu'à hâter la ruine de la Macédoine. Rome lui ôta le reste de liberté dont elle l'avoit laissé jouir : elle fut mise au nombre des provinces Romaines, & gouvernée par un préteur particulier. Quelques années après, un troisième usurpateur, sous le nom de Philippe, se donna pour fils de Persée : il fut vaincu & tué par Trémellius (en 142), & la Macédoine resta irrévocablement unie à la République Romaine.

Av. J. C. 148.

Varr. de Re rust. l. II. c. 4.

Le Sénat ne perdoit pas les Achéens de vue. Il fit partir Sulpicius-Gallus, sous prétexte de règler entre les Lacédémoniens & les Argiens, des différends sur leurs limites. Ce commissaire agit & parla avec dédain, ou, pour mieux dire, il se moqua également des uns & des autres. Deux peuples, dont autrefois Philippe-le-Grand avoit été le médiateur, ne lui parurent pas dignes de son attention : il renvoya cette affaire à Callicrates, le plus insolent & le plus corrompu des Grecs. Les Etoliens de Pleuron, soumis aux Achéens, prièrent Gallus, de les affranchir de leur domination. Il leur permit d'envoyer, en leur nom, des députés à Rome, pour

Pauf. l. 7. c. 11.

Av. J. C. 148.
demander cette grace : elle leur fut accordée, & Gallus eut ordre de désunir de la ligue Achéenne, autant de villes qu'il le pourroit.

Sur ces entrefaites, les Athéniens pillèrent Orope, ville dépendante de l'Achaïe. Les habitants portèrent leurs plaintes au Sénat, qui donna ordre aux Sicyoniens, d'obliger les Athéniens de réparer le tort qu'ils avoient fait. Cités & n'ayant point comparu, ils furent condamnés à une somme de cinq-cents talents, que les Romains modérèrent à cent: mais loin de les payer, ils adoucirent les Oropiens par de magnifiques promesses & par des présents; & ils les engagèrent à recevoir garnison Athénienne dans leur ville. Peu de temps après, quelques soldats de la garnison ayant maltraité les habitants, ceux-ci députèrent aux Athéniens, pour les prier de la retirer. Les Athéniens répondirent, que la faute de quelques soldats ne devoit pas s'imputer à tout le peuple d'Athènes, & qu'ils châtieroient les coupables. Les Oropiens implorèrent le secours des Achéens; & comme ils savoient que cette république étoit liée d'amitié avec Athènes, ils s'adressèrent à Ménalcidas

de Sparte, qui commandoit alors l'armée d'Achaïe, & lui promirent dix talents s'il pouvoit engager les Achéens à prendre leur querelle. Ménalcidas comprit qu'il falloit d'abord gagner Callicrates, que l'amitié des Romains rendoit tout-puissant dans le Conseil d'Achaïe : il alla le trouver, & lui promit de partager avec lui les dix talents. Callicrates accepta la proposition, & détermina les Achéens à secourir les habitants d'Orope. Les Athéniens, instruits de cette résolution, fondent sur cette ville, enlèvent tout ce qui avoit échappé au premier pillage, & emmènent la garnison. Ménalcidas & Callicrates, arrivés trop tard avec les Achéens, voulurent leur persuader de piller l'Attique ; mais voyant accourir de toutes parts des secours aux Athéniens, ils se retirèrent.

Av. J. C. 148.

Quoique la protection de Ménalcidas n'eût été d'aucune utilité aux Oropiens, il n'en exigea pas moins les dix talents, & refusa de les partager avec Callicrates. Cet autre traître, indigné de se voir trompé, & de s'être attiré, sans aucun fruit, la haine des Athéniens, accusa Ménalcidas, sorti

Pau. c. 12 &

Av. J. C. 148.

de charge, d'avoir accepté à Rome, une députation contre les intérêts de l'Achaïe; d'avoir procuré aux Spartiates, les moyens de ne plus dépendre de cette république, & conclut à ce qu'il fût condamné à mort. Ménalcidas mit dans ses intérêts Diéus de Mégalopolis, qui lui avoit succédé, & lui donna trois talents des dix qu'il avoit reçus des Oropiens. Diéus fit absoudre Ménalcidas, presqu'en dépit des Achéens. Sentant ensuite combien cette conduite lui aliénoit l'esprit de sa nation, il entretint les Achéens de vastes projets, d'espérances flatteuses. Rome, prise pour arbitre par les Lacédémoniens, au sujet de leur différend avec les Argiens, avoit répondu que tout ce qui n'étoit point affaire criminelle, devoit être renvoyé au Conseil des Achéens. Diéus leur fit croire que le Sénat leur abandonnoit aussi les affaires criminelles; &, sur sa parole, ils se prétendirent juges des Lacédémoniens, lors même qu'il s'agissoit d'infliger peine de mort. Les Lacédémoniens accusèrent Diéus d'imposture, & dirent qu'ils enverroient à Rome pour savoir la volonté du Sénat: on leur répondit que les villes qui faisoient partie de la ligue,

pouvoient députer à Rome en commun, mais qu'aucune n'en avoit le droit en particulier. Av. J. C. 148.

Ces contestations s'étant échauffées de part & d'autre, causèrent enfin une rupture ouverte entre les deux peuples. Les Lacédémoniens, inférieurs en forces, députèrent aux villes Achéennes & à Diéus même, pour détourner les maux dont ils étoient menacés. Les villes répondirent qu'ayant eu ordre d'armer, elles ne pouvoient se dispenser d'obéir. Diéus assura qu'il n'en vouloit point aux Spartiates, mais à ceux qui mettoient le trouble & la dissension dans leur ville. Les sénateurs de Sparte lui ayant demandé quels étoient ces ennemis de la tranquillité publique, il leur envoya le nom de vingt-quatre personnes qui avoient le plus de part aux affaires. Un citoyen ouvrit alors l'avis le plus sage qu'on pût donner en cette conjoncture : pour ne point attirer la guerre à sa patrie, il proposa l'exil volontaire des vingt-quatre proscrits ; ajoutant qu'ils iroient porter leurs plaintes à Rome, & qu'ils seroient bientôt rétablis. Son avis fut approuvé ; ils sortirent de la ville : les Spartiates, comme s'ils eussent blâmé leur évasion,

Av. J. C. 148.

les condamnèrent à mort. De leur côté, les Achéens chargèrent Callicrates & Diéus, de poursuivre devant le Sénat Romain, la condamnation des fugitifs. Dans le trajet, la mort délivra la Grèce, d'un de ses plus mauvais citoyens : Diéus resta seul, pour soutenir les intérêts de sa république, contre Ménalcidas, député des Lacédémoniens. Rome ne cherchoit qu'une occasion d'humilier les Achéens : elle profita de ce différend, & nomma des commissaires, qui, sous prétexte de le juger, ne s'occupèrent qu'à affoiblir la confédération Achéenne.

Les commissaires ne se pressèrent pas de partir : les députés arrivèrent avant eux, & trompèrent ; l'un les Lacédémoniens, en leur faisant croire que, par concession du Sénat, ils ne relevoient plus de l'Achaïe ; l'autre les Achéens, en les assurant que Sparte seroit toujours soumise à leur domination.

Ce faux exposé remit les armes à la main des deux peuples. Damocrite, préteur d'Achaïe, se disposa à marcher contre les Spartiates. Métellus, alors occupé en Macédoine contre Andriscus, chargea quelques officiers d'interposer

poser leur autorité auprès des Achéens, Av. J. C. 148.
pour les obliger de mettre bas les armes,
& d'attendre l'arrivée des commissaires
nommés par le Sénat. Damocrite, sans
avoir égard à leurs remontrances, se
mit en campagne : les Lacédémoniens
marchèrent au-devant de l'ennemi, pour
défendre l'entrée de leur pays ; mais
battus dans un combat où ils perdirent
plus de mille hommes de leurs meilleures troupes, ils se retirèrent à Sparte.
Si les Achéens se fussent mis à leur
poursuite, ils eussent pu entrer pêle-mêle avec eux dans la ville. Damocrite manqua l'occasion, & s'amusa
à faire des courses dans le pays : après
la campagne, il fut accusé de trahison,
& condamné à une amende de cinquante talents, qu'il ne put payer. Il
s'enfuit secrètement, & abandonna le
Péloponnèse.

Diéus le remplaça, & parut consentir à une trève jusqu'à l'arrivée des
commissaires Romains. Dans cet intervalle, il gagna toutes les villes voisines
de Sparte ; il y jetta des garnisons,
& se mit en état de fondre à volonté
sur cette capitale. Ménalcidas rompit
la trève, emporta & saccagea Iase,
ville située sur les confins de la La-

conie, mais du domaine des Achéens.
Av. J. C. 148. Cette témérité attira une guerre cruelle aux Lacédémoniens, dans un temps où ils n'avoient ni troupes, ni argent, & où leurs terres étoient demeurées incultes. Ménalcidas prévit qu'il ne pourroit éviter le ressentiment de ses concitoyens : il termina ses jours par le poison.

Av. J. C. 147. *Pauf. l. 7. c. 14. 15. Polyb. excerpt. legat. n. 143 144. Just. l. 34. c. 1. Flor. l. 2. c. 16.*

Sur ces entrefaites arrivèrent les commissaires, à la tête desquels étoit Aurélius. Ils convoquèrent à Corinthe, ceux qui étoient en quelqu'autorité dans les villes d'Achaïe, & leur déclarèrent de la part du Sénat, que ni Lacédémone, ni Corinthe ne feroient plus partie de la république Achéenne: il en démembra encore Argos, Héraclée près du mont Œta, & Orchomène d'Arcadie; il donna pour raison, que les habitants de cette dernière ville n'étoient point Achéens d'origine, & que les deux autres ne faisoient partie du corps Achaïque, que depuis peu de temps.

A ces mots Diéus & les autres magistrats, sans donner aux Romains le temps d'achever, sortirent de l'assemblée, & furent convoquer le peuple, que l'ordre du Sénat mit en fureur au point de maltraiter & d'accabler d'ou-

trages les Spartiates qui étoient à Corinthe. Tous ceux qu'on soupçonna au nom, & qu'on reconnut pour tels à la chevelure, à la chaussure, ou à l'habillement, furent traités de même, sans respect pour la maison d'Aurélius, d'où l'on tira de force ceux qui s'y étoient réfugiés. Les commissaires firent de vains efforts pour arrêter la multitude; ils représentèrent inutilement que c'étoit s'attaquer aux Romains mêmes: ils ne furent point écoutés. Quelques jours après, les Achéens jettèrent en prison, tous les Lacédémoniens pris dans le tumulte, & députèrent à Rome Théaridas, avec quelques autres de leurs principaux magistrats.

Av. J. C. 147.

De retour en Italie, Aurélius & ses collègues représentèrent le danger qu'ils avoient couru, non comme l'effet d'une émotion soudaine, mais comme un complot prémédité: ils peignirent des plus noires couleurs, une insulte dont, à les entendre, on ne pouvoit tirer une vengeance trop éclatante. Le Sénat parut indigné, & nomma Julius, avec d'autres commissaires, qu'il chargea cependant de se conduire avec beaucoup de douceur, & d'exhorter les

Av. J. C. 147.
Achéens à ne pas prêter l'oreille à de mauvais conseils, & à laisser Lacédémone en paix. Julius & ses collègues rencontrèrent Théaridas : ils lui conseillèrent de les accompagner pour entendre les ordres qu'ils avoient à notifier aux Achéens, de la part du Sénat. Leurs remontrances modérées, furent extrêmement agréables à tous les citoyens sensés ; mais elles ne calmèrent pas l'esprit de rebellion, soufflé par Diéus & Critolaüs, scélérats d'un empire absolu sur tous les citoyens déshonorés, ou assez dépourvus de biens pour n'avoir rien à appréhender de la ruine la patrie. Plus les Romains affectoient de modération, plus le conseil de la nation montra de fierté & d'insolence. Sur la foi de ces deux hommes, on crut que la modération de la république, occupée de deux grandes guerres en Afrique & en Espagne, étoit le fruit de la crainte de voir les Achéens se soulever contr'elle. « Puisque Rome » tremble » disoient-ils « il faut renon» cer sans retour à la liberté, ou » profiter de cette occasion pour la » défendre. »

Cependant on montroit aux commissaires une sorte de soumission. On

leur dit qu'on enverroit Théaridas à Rome, & on les invita de se rendre à Tégée, où on leur promit d'indiquer une assemblée générale, pour y traiter avec les Lacédémoniens, & les disposer à la paix. Les députés de Rome s'y rendirent, & amenèrent ces peuples à suspendre toute hostilité, jusqu'à ce que de nouveaux commissaires vinssent de Rome pacifier leurs différends. Critolaüs, alors préteur par des lettres furtivement écrites à toutes les villes de l'Achaïe, avoit donné un contre-ordre : il ne se trouva seul à l'assemblée où il arriva lorsqu'on ne l'attendoit plus. Il ne voulut se relâcher sur rien, dans les conférences avec les Lacédémoniens. Les commissaires ne doutèrent pas de l'artifice, qui leur fut confirmé lorsqu'ils virent Critolaüs les prier d'attendre une seconde convocation, qu'il indiquoit à six mois delà, sous prétexte qu'il ne pouvoit rien conclure sans l'aveu de la nation.

Av. J. C. 147.

Les députés indignés, retournèrent à Rome, où ils dépeignirent Critolaüs comme un extravagant. Quant à lui, il courut de ville en ville, ameuta les Achéens, leur persuada de prendre les armes contre Sparte, & de déclarer

Av. J. C. 147. la guerre aux Romains. Pythéas, qui commandoit à Thèbes, contribua à cette révolte, en irritant les Achéens contre Rome, & leur promettant le secours des Thébains, furieux contre Métellus, qui les avoit condamnés à des dommages & intérêts envers les Phocéens, les Eubéens & les habitants d'Amphisse, dont ils avoient ravagé les terres.

Av. J. C. 146. Rome, informée de la conduite des Achéens, résolut de ne pas laisser tant d'injures impunies : Mummius venoit d'être nommé Consul ; on lui donna une flotte avec des troupes, & on le chargea de la guerre d'Achaïe. Métellus, que les affaires de la République retenoient encore en Grèce, jaloux de terminer cette guerre avant l'arrivée de son successeur, n'oublia rien pour dissiper l'erreur des Achéens, & les porter à l'obéissance. Il leur envoya de nouveaux ambassadeurs, & leur promit que le peuple Romain oublieroit le passé, s'ils rétablissoient dans leurs droits, les Lacédémoniens & toutes les villes qui s'étoient mises sous la protection de Rome. Ces députés arrivèrent à Corinthe, dans le temps de l'assemblée des Achéens : ils y par-

lèrent avec la plus grande modération, & firent leurs efforts pour ramener les esprits. Tout fut inutile : on se moqua d'eux ; on les chassa ignominieusement ; une multitude d'ouvriers & d'artisans s'attroupèrent pour les insulter : toutes les villes d'Achaïe étoient dans le délire ; Corinthe l'emportoit sur les autres.

Av. J. C. 146.

Critolaüs voyoit tout réussir à son gré : il harangua la multitude. Les magistrats furent le principal objet de ses invectives : il railla amèrement les amis que Rome avoit parmi les Achéens ; les ambassadeurs ne furent pas plus ménagés. « Je ne serois pas » fâché » dit-il « d'avoir les Romains » pour amis : jamais je ne consentirai » à les avoir pour maîtres. Pour peu » que les Achéens aient de courage, » ils ne manqueront pas d'alliés ; les » maîtres, au contraire ne leur man- » queront point, s'ils n'ont pas assez » de cœur pour défendre leur li- » berté. »

A l'entendre, il ne s'étoit déterminé à s'opposer aux Romains, qu'après s'être assuré du secours de plusieurs rois : des républiques étoient prêtes d'embrasser son parti. Effrayés de ces

Av. J. C. 146.

dernières paroles, quelques sages vieillards de l'assemblée environnèrent le préteur, & voulurent lui imposer silence. Critolaüs appella la garde, & les menaça des plus durs traitements, s'ils osoient approcher, toucher seulement sa robe. Il continua son discours, & dit que c'étoient moins les Romains & les Lacédémoniens qu'on devoit craindre, que ceux des Achéens qui entretenoient des liaisons avec eux, & préféroient leurs intérêts à ceux de la patrie. Enfin il porta l'assemblée à déclarer la guerre aux Lacédémoniens, & en leur personne aux Romains.

Pauf. l. 7. c. 15. Polyb. de virt. & vit. n. 85.

Métellus s'avançoit à la tête de ses légions. Il joignit Critolaüs à Scarphée, dans la Locride, lui livra bataille, tailla en pièces les Achéens, & fit plus de mille prisonniers. Critolaüs ne fut trouvé ni parmi les vivants, ni parmi les morts : on présume qu'il périt dans les marais que forment les eaux de la mer sous le mont Œta. Diéus reprit alors la fonction de général : il rassembla les débris de l'armée battue, fit prendre les armes à toute la jeunesse capable de les porter, jusqu'aux esclaves ; &, à la tête de vingt mille

hommes, il se crut en état de défier encore une fois la fortune des Romains. Av. J. C. 146.

La levée de cette armée remplit toutes les villes de trouble : une douleur générale s'empara de tous les esprits. Les uns félicitoient ceux qui étoient morts dans les guerres précédentes ; les autres conduisoient avec larmes ceux qui partoient, comme si l'on eût eu quelque pressentiment de leur malheur : les riches citoyens étoient forcés de contribuer à cette guerre, de tous leurs biens ; on arrachoit aux femmes, leurs parures & celles de leurs enfants. Les Eléens & les Messéniens attendoient chez eux, en tremblant, la flotte des Romains ; les habitants de Patras & les peuples du ressort de cette ville avoient été battus dans la Phocide, & leur sort fut le plus à plaindre. Rien de plus déplorable n'étoit arrivé dans le Péloponnèse. Les uns se donnèrent la mort eux-mêmes : effrayés de ce qui se passoit dans les villes, les autres s'enfuyoient sans tenir de routes certaines. On en voyoit s'entre-livrer aux Romains, comme coupables de leur avoir été contraires : ceux-ci alloient dénoncer leurs compatriotes ; quelques-

Av. J. C. 146.

uns, en posture de suppliants, se déclaroient, sans qu'on les interrogeât, violateurs des traités. Partout on ne voyoit que des furieux qui se jettoient dans des puits, ou se précipitoient du haut des rochers. Pour comble d'infortune, Diéus eut l'imprudence d'affoiblir ses forces, en envoyant quatre mille hommes dans Mégare, avec ordre de s'opposer à Métellus, s'il tentoit l'entrée du Péloponnèse de ce côté.

Pauf. l. 7. c. 15.

Ce général, après le combat, avoit rencontré près de Chéronée, un corps de mille Arcadiens d'élite, qui cherchoient à retourner dans leur pays : il les passa tous au fil de l'épée, & marcha droit à Thèbes. Epouvantés à son approche, presque tous les habitants, hommes & femmes, prirent la fuite. Métellus empêcha ses soldats de commettre aucun désordre dans la ville : il fit grace à tous ceux qu'il y trouva, & ne condamna à mort, que le seul Pythéas, auteur de tous les maux des Thébains. Il se présenta ensuite devant Mégare, dont la garnison se retira au camp des Achéens sous Corinthe : les habitants se rendirent aussi-tôt. Métellus pénétra dans l'isthme, & fit encore offrir la paix aux Achéens.

Diéus rejetta ses propositions.

Mummius arrivé enfin, renvoya Métellus en Macédoine, & se tint dans l'isthme jusqu'à ce qu'il eût rassemblé toutes ses troupes. Vingt-trois mille hommes d'infanterie, trois mille cinq-cents chevaux, quelques archers Crétois, & un corps de troupes envoyées par Attalus, roi de Pergame, composoient l'armée Romaine : à douze stades delà, un corps d'auxiliaires tirés de toutes les villes d'Italie, servoit comme de gardes avancées pour assurer le camp. Les Achéens tombèrent dessus brusquement, en tuèrent plusieurs, & poursuivirent le reste jusqu'au camp. Fiers de ce succès, ils n'eurent qu'un cri pour le combat : ils s'avancèrent avec toutes leurs troupes, après avoir placé leurs femmes & leurs enfants sur des hauteurs voisines, pour être témoins du combat, & se faisant suivre d'un grand nombre de chariots destinés à porter le butin qu'on feroit sur les ennemis.

Av. J. C. 146.

Pauf. l. 7. c. 16. Juft. l. 34. c. 2.

Jamais confiance ne fut plus téméraire : la Grèce, au sein de sa gloire, dans la chaleur des combats, ne fut jamais préoccupée de la basse idée du butin. Mummius donna le signal : sa

Av. J. C. 146.

cavalerie attaqua celle des ennemis, & la mit en déroute. Leur infanterie, quoiqu'un peu découragée par cet échec, tint ferme : mais, prise en flanc par une troupe de mille hommes choisis, que Mummius détacha du corps de bataille, elle lâcha pied & s'enfuit.

Si Diéus se fût retiré à Corinthe, & qu'il y eût recueilli les débris de son armée, peut-être le général Romain, pour éviter les longueurs d'un siége, lui eût-il accordé une capitulation honorable. Mais, dès qu'il vit les siens plier, il se sauva lâchement à Mégalopolis : il entra comme un forcéné dans sa maison, tua sa femme de sa propre main, pour empêcher qu'elle ne tombât au pouvoir des ennemis, & s'empoisonna lui-même.

Après la bataille, la consternation des Achéens égala la confiance avec laquelle ils s'y étoient présentés. Sans chef & sans dessein, les soldats sortirent à la faveur de la nuit, de Corinthe où ils s'étoient réfugiés, & s'enfuirent dans l'intérieur du Péloponnèse. La plupart des Corinthiens partageant l'effroi de l'armée, abandonnèrent leur ville. Mummius en trouva

les portes ouvertes : il redouta quelques embûches, & différa d'y entrer. Le troisième jour enfin, il y introduisit son armée triomphante. Ce qui s'y rencontra d'hommes fut passé au fil de l'épée; les femmes, les enfants furent vendus à l'encan; les esclaves que les Achéens avoient enrôlés dans leurs troupes, & que la guerre avoit épargnés, subirent le même sort. Le Consul dépouilla les places publiques & les temples de leurs plus riches ornements, pour les envoyer à Rome. Il fit présent au commandant des troupes d'Attalus, de ce qui lui parut d'un moindre prix. On mit le feu à toutes les maisons. L'incendie dura plusieurs jours. L'or, l'argent, l'airain fondus ensemble, donnèrent, dit-on, naissance à un composé nouveau, connu depuis sous le nom de *métal de Corinthe*.

Av. J. C. 146.

Flor. l. 2. *c.* 16.
Plin. l. 34. *c.* 2.

Maître absolu dans la Grèce, le Consul fit abattre les murailles des villes révoltées, & en désarma les habitants. Des commissaires envoyés par le Sénat pour régler avec lui les affaires, abolirent le gouvernement populaire, établirent l'aristocratie, imposèrent un tribut à la Grèce, défen-

Pauf. l. 7. *c.* 16.

Av. J. C. 146.

dirent aux riches d'acquérir des terres, & interdirent toute assemblée aux peuples de l'Achaïe, de la Béotie & de la Phocide. Quelques années après, les Romains permirent aux Grecs de s'assembler, & rendirent aux particuliers la liberté de faire des acquisitions dans l'étendue de leur pays. Les amendes auxquelles Mummius avoit condamné plusieurs villes, leur furent remises : les Romains n'avoient plus rien à redouter de la Grèce. Sans magistrats, sans loix, elle fut gouvernée par un préteur, sous le nom de province d'*Achaïe*, parce que les Achéens, lors de la prise de Corinthe, étoient le peuple le plus puissant de la Grèce.

Strab. l. 8. p. 381. Plin. l. 35. c. 4 & 10.

On tira des sommes considérables, de la vente du butin fait à Corinthe. Un des tableaux, de la main d'Aristides, représentoit le Dieu Bacchus : Polybe eut la douleur de le voir servir de table, pour jouer aux dés, à des soldats plus accoutumés aux exercices du champ de Mars, qu'à ceux de l'académie. Le prix de ce tableau, adjugé à Attalus pour six-cents mille sesterces (soixante mille livres de notre monnoie), y fit soupçonner quelque vertu

Le Consul rompit le marché, & consacra le Bacchus dans le temple de Cérès à Rome. L'ignorance de Mummius dans les beaux arts, se manifesta singulièrement dans sa menace à ceux qu'il chargea de transporter à Rome les chefs-d'œuvre de la Grèce : il prétendit qu'ils en fourniroient d'autres, pour remplacer ceux qui manqueroient.

Av. J. C. 146.

Mummius porta le dernier coup à la Grèce : aucun de ses grands hommes, excepté Polybe, ne lui survécut. Un Romain mettoit tout en œuvre pour faire abattre les statues que la reconnoissance avoit élevées à Philopœmen : il l'accusoit devant Mummius, d'avoir été l'ennemi des Romains, & d'avoir fait tous ses efforts pour traverser leurs desseins. Polybe prit hautement sa défense. Les commissaires, après l'avoir entendu, décidèrent qu'on ne toucheroit point aux statues de cet illustre personnage, en quelque ville qu'elles se trouvassent. Polybe profita de la bonne volonté de Mummius, & lui demanda encore les statues d'Aratus, d'Achée & de Philopœmen : elles lui furent accordées, quoiqu'elles eussent été déjà transportées du Péloponnèse dans l'A-

Polyb. de virt. & vit. n. 88. Plut. in Philop.

Av. J. C. 146.

carnanie. Charmés du zèle qu'il avoit fait paroître en cette circonstance, pour les grands hommes de son pays, les Achéens lui érigèrent à lui-même une statue de marbre.

Jadis les Grecs n'en accordoient qu'aux héros qui les rendoient victorieux de leurs ennemis : alors ils étoient réduits à en élever à celui qui adoucissoit leur esclavage. Il en fut digne par ses vertus. Après la destruction de Corinthe, un Questeur parcourant les villes de la Grèce, y mettoit à l'encan les biens de ceux qui étoient entrés dans les desseins de Diéus & de tous les autres qui condamnés par les députés, n'avoient ni pères, ni mères, ni enfants. Les commissaires ordonnèrent au Questeur, de laisser prendre à Polybe, parmi les biens de Diéus, tout ce qu'il trouveroit à sa bienséance, sans rien exiger de lui, & sans en rien recevoir. Loin de rien accepter, Polybe exhorta ses amis à suivre son exemple; & ceux qui l'imitèrent, en reçurent les plus grandes louanges.

Polyb. de virt. & vit. n. 89.

Cette action fit concevoir aux députés, la plus haute estime pour Polybe: quand ils quittèrent la Grèce, ils lui ordonnèrent de parcourir toutes les

villes qui venoient d'être conquises, & d'accommoder les différends, jusqu'à ce que les peuples se fussent accoutumés aux nouvelles loix qu'on leur avoit données. Il s'acquitta de cette honorable commission avec tant de justice & de prudence, qu'il ne s'éleva aucune contestation dans l'Achaïe. En reconnoissance d'un si grand bienfait, on lui érigea des statues en plusieurs endroits ; une, entr'autres, dans l'Arcadie, dont l'inscription portoit : « Que » la Grèce n'eût pas commis tant de » fautes, si elle avoit suivi les conseils » de ce grand homme ; mais que dans » son désastre, il avoit été son conso» lateur. »

Av. J. C. 146.

Pauf. l. 8. c. 37.

Après avoir établi l'ordre & la tranquillité dans sa patrie, Polybe alla joindre Scipion à Rome. La mort de ce Romain le ramena dans son pays, où il jouit encore durant six années, de l'estime, de la reconnoissance, de l'amitié de ses concitoyens. Il mourut à l'âge de 82 ans, d'une chûte de cheval.

Lucian. in Macrob.

Métellus, de retour à Rome, fut honoré du triomphe ; &, comme vainqueur de la Macédoine, surnommé *Macedonicus*. Mummius obtint les

Plin. l. 7. c. 44.

Av. J. C. 146.

mêmes distinctions & le surnom d'*Achaïcus*. Insensiblement tout l'univers devenoit Romain : la Grèce n'est plus.





LIV. SOIXANTE-QUATRIÈME.



Religion, Gouvernement, Commerce & Navigation, Marine, Art militaire.

LES RÉVOLUTIONS qu'éprouva la nation Grecque dans l'époque que nous venons de parcourir, & qui la réduisirent sous un joug étranger, indiquent assez celles que dûrent éprouver pendant cet intervalle, la religion, le gouvernement, les mœurs, les sciences & les arts. Un peuple qui, après s'être couvert de gloire dans tous les genres, tombe dans l'asservissement par tous les degrés où nous l'avons vu passer, a perdu le souvenir de toutes les vertus: l'amour de la patrie n'a plus de place dans son cœur; les sciences s'y occupent de choses futiles; les arts, d'objets dangereux: le gouvernement n'y est que tyrannie; les mœurs n'y sont que corruption. RELIGION.

Amolli par le luxe, abruti par la volupté, le peuple n'avoit plus le courage d'être vertueux : comment la religion eût-elle conservé quelque empire? Celle de la Grèce renfermoit des vérités capables d'inspirer aux citoyens, la soumission aux loix, l'humanité envers leurs semblables, l'horreur de plusieurs crimes : elle admettoit des Dieux rémunérateurs & vengeurs. Les plus anciens philosophes, tels que Pythagore & ses disciples, la regardoient comme le premier devoir, comme le principe de la sagesse, & la perfection de la philosophie. « Il est évident » disoient-ils « que l'homme doit faire ce » qui est agréable à Dieu ; mais il n'est » pas facile de le connoître, à moins » qu'un homme ne l'ait appris de Dieu lui- » même, ou des génies ; ou qu'il n'ait été » éclairé par une lumière surnaturelle ».

Jambl. in Vit. Pythag. c. 28.

On ne doit pas être supris que les Pythagoriciens aient été les meilleurs moralistes de l'antiquité : ils fondoient la morale sur sa vraie base, en ne la séparant point de la religion. D'autres philosophes raisonnèrent différemment ; ils pervertirent la morale : leurs principes passèrent dans l'esprit de la nation, & achevèrent de la corrompre.

Tous les vices s'insinuèrent dans le gouvernement, avec la servitude, leur fidelle compagne.

Tel étoit le peuple le plus illustre de l'antiquité, & dont la réputation, dans sa décadence même, avoit donné de la jalousie aux Romains. N'ayant plus rien à remarquer dans un gouvernement qui n'est plus celui de la Grèce, retournons un moment sur nos pas, pour présenter, d'après un auteur célèbre, quelques réflexions sur ce sujet.

GOUVERNEMENT.

Mably, p. 307, &c.

Depuis Lycurgue, jusqu'au temps malheureux où l'ambition alluma la guerre du Péloponnèse, il s'éleva des querelles entre les Grecs; mais les haines & les vengeances ne furent point implacables. La raison reprit toujours son empire sur les passions; la paix se rétablit avant qu'on éprouvât l'impuissauce de continuer la guerre, que l'on conçût l'espérance de faire des conquêtes. Dans ces siècles heureux, l'amour de la paix, uni à l'amour de la gloire, ne dégénéra point en cette indolence molle & oisive, qui rendit enfin la Grèce méprisable à ses voisins, & lui fit des ennemis de toutes parts. Préparés par leurs jeux aux

exercices de la guerre, les Grecs étoient toujours prêts à défendre la patrie : ils eussent plutôt péri, que de souffrir un affront ; &, par une espèce de prodige, ils n'abusèrent ni de leur courage, ni de leur discipline, ni de leurs autres avantages contre leurs voisins, & ne songèrent point à les dépouiller de leurs biens.

L'histoire des Grecs ne tire point son principal lustre, du génie & de l'art des grands hommes qui l'ont écrite. Peut-on considérer le corps de la nation, & ne pas avouer qu'elle s'éleva quelquefois au-dessus des forces de l'humanité ? Marathon, les Thermopyles, Salamine, Platées, Mycale, & tant d'autres exploits, sont au-dessus des louanges que leur ont donné les historiens. Les Romains n'ont vaincu les Grecs, que par les Grecs mêmes. Quelle eût été la fortune de ces conquérants, si, au-lieu de porter la guerre dans la Grèce corrompue par les vices, affoiblie par les haines & les divisions, ils y eussent trouvé ces capitaines, ces soldats, ces magistrats, ces citoyens qui avoient triomphé des armes de Xercès ?

Un éloge particulier que mérite la Grèce, est d'avoir produit les plus

grands hommes dont l'histoire fasse mention. Que de génies vastes, puissants & créateurs, qui résistèrent au torrent de l'habitude; qui se prêtèrent à tous les différents besoins de l'Etat; qui s'ouvrirent un chemin nouveau; & qui, se portant dans l'avenir, se rendirent les maîtres des évènements! La Grèce n'éprouva aucun malheur qui n'eût été prévu long-temps d'avance, par quelqu'un de ses magistrats; & plusieurs de ses citoyens ont rétiré leur patrie, du mépris où elle étoit tombée, & l'ont fait paroître avec le plus grand éclat. Asservis par Philippe & par Alexandre, les Grecs ne désespérèrent pas de recouvrer leur liberté: ils surent en effet se rendre indépendants sous les successeurs de ces princes; & s'il s'éleva mille tyrans, il s'éleva aussi mille Trasybule.

Enfin écrasée sous le poids de ses propres divisions & de la puissance Romaine, la Grèce conserva une sorte d'empire bien honorable sur ses vainqueurs. Ses lumières & son goût pour les lettres, la philosophie & les arts, la vengèrent, pour ainsi dire, de sa défaite, & soumirent à leur tour l'orgueil des Romains. Les vainqueurs de-

venus les disciples des vaincus, apprirent une langue, que les Homère, les Pindare, les Thucydides, les Xénophon, les Démosthènes, les Platon, les Euripides, &c., avoient embellie de toutes les graces de leur esprit. Des orateurs, déjà en possession de charmer Rome, allèrent puiser chez les Grecs, ce goût fin & délicat, ces secrets de l'art qui donnent au génie une nouvelle force. Dans les écoles de philosophie, où les Romains les plus distingués se dépouillèrent de leurs préjugés, ils apprirent à respecter les Grecs; ils rapportèrent dans leur patrie, leur reconnoissance & leur admiration : Rome rendit son joug plus léger, & craignit d'abuser des droits de la victoire.

Commerce & Navigation.

Au milieu du tumulte & du bruit des armes, qui, de toutes parts, retentit dans l'époque que nous parcourons, le commerce essuya de violentes crises : non que la Grèce proprement dite, ait jamais été très-commerçante; ses petites sociétés (a), divisées la plu-

(a) Voyez *suite du Mémoire sur Hannon*, par Bougainville, quatrième Sect., tom. 28, des Mém. de l'Acad.

part

part d'intérêts, ne furent jamais assez considérables pour porter leurs conquêtes & leur commerce au-delà du golfe Adriatique & de la mer noire. Les vaisseaux Grecs parcouroient la Méditerranée d'une extrémité à l'autre : les îles de l'Archipel, les côtes de l'Asie mineure & de l'Italie, étoient toutes Grecques. Mais ce peuple ne fit jamais un corps assez puissant pour exécuter, dans quelque genre que ce fût, aucune de ces entreprises dont la grandeur exige des bras sans nombre & des trésors immenses. Chaque nation a son caractère propre & distinctif. La science de la guerre & les arts libéraux ont été l'apanage des Grecs : l'intelligence & la pratique du commerce en grand, furent celui des Phéniciens; & dès-lors la connoissance du globe terrestre étoit plus étendue chez les derniers. Les Grecs voyageoient peu : les Phéniciens voyageoient beaucoup. Long-temps avant que la Grèce eût des philosophes, Tyr & Carthage avoient eu des navigateurs habiles : leurs caravanes avoient parcouru les sables de l'Afrique, les déserts de l'Arabie, l'intérieur de la Bactriane, de la Scythie & des Indes. Leurs flottes avoient

reconnu toutes les mers dont ces vastes continents sont baignés, plusieurs des îles qu'elles renferment. Toutes ces connoissances dérobées aux étrangers par leurs avares possesseurs, étoient, pour la curiosité, des mystères; & des fables pour l'ignorance presque toujours dédaigneuse. Ces connoissances se perdirent par une suite des révolutions générales. Les Grecs ne furent pas en état d'y suppléer, parce qu'ils ne l'étoient pas de succéder au commerce des Phéniciens. Au-lieu de découvertes, on faisoit chez les premiers, des systêmes sur l'origine de l'univers, sur la forme de la terre. Le fruit de ces hypothèses fut d'arrêter le progrès des connoissances en ce genre, parce qu'elles établissoient dans chaque école, une opinion à laquelle il falloit sacrifier les faits qui l'eussent détruite. Alexandre parut, & rouvrit les barrières du monde: après lui, les Ptolémées rendirent le commerce florissant; & la renaissance du commerce influa sur la géographie, dont l'étude tiroit en même-temps d'utiles secours des mathématiques. A cette époque, les voyages devinrent plus fréquents, les instruments meilleurs, les observations plus exactes, les méthodes

plus savantes, & les découvertes se multiplièrent.

La Géographie ancienne n'avoit pas eu ces moyens d'atteindre, pour le détail des positions particulières, à la précision rigoureuse qui fait le mérite des cartes. Mais la connoissance générale du globe pouvoit s'accroître facilement, parce qu'on voyageoit beaucoup, & que le commerce par terre & la navigation le long des côtes, lioient ensemble les diverses parties de l'ancien monde.

A l'égard des voyages par terre en Asie, le lecteur peut recourir au livre de M. Huet : il y verra toutes les contrées de ce vaste continent remplies de villes marchandes; des entrepôts établis par-tout du nord au sud, du levant au couchant; de grandes routes tracées pour des caravanes, à travers la Carmanie, la Scythie, la Sogdiane, l'Albanie, le Cathay, le pays des Ariens, celui des Sarmates, celui des Sères; le Gange, l'Indus, l'Oxus, le Jaxarte, l'Araxe, le Cyrus, le Phase, le Tanaïs, le Boristhènes & le Danube, devenus les canaux d'une communication qui rapprochoit les extrémités de l'Asie & de l'Europe.

Hist. du Com. c. 53-56.

Il n'entre pas dans notre plan, de nous étendre sur les révolutions du commerce & de la navigation sous les successeurs d'Alexandre en Afrique & en Asie. Cependant, pour compléter ce que nous avons dit sur les voyages de long cours que les anciens ont faits par mer, il faut encore quelques détails sur une pareille entreprise, projetée long-temps après celles dont nous avons déjà parlé, par Cléopâtre, veuve de Ptolémée III. Cette princesse choisit pour l'exécuter, Eudoxe de Cyzique, l'un des premiers hommes de mer qui fût alors. Ce navigateur s'embarqua dans un des ports de l'Egypte, pour passer du golfe Arabique aux Indes : un vent de nord le jetta sur la côte méridionale d'Ethiopie ; il y relâcha & attendit le retour d'un vent plus favorable. Dans son séjour, il traita avec les nègres ; il apprit plusieurs mots de leur langue, qu'il eut soin d'écrire. Les débris d'un vaisseau flottoient sur la côte : la proue lui parut d'une construction singulière ; il la fit détacher. Les nègres lui dirent que ce bâtiment étoit venu d'un pays occidental, & qu'il avoit fait naufrage en cet endroit. Dès que le temps permit de remettre à la voile, Eudoxe leva

Strab. l. 2. p. 99.

l'ancre: au lieu de poursuivre sa route, il revint en Egypte où il fit voir à des pilotes Phéniciens de Cadix, la proue en question. Ils la trouvèrent semblable à celle d'une sorte de bâtiment léger, en usage dans leur port; & l'un des pilotes crut la reconnoître pour celle d'un navire qui s'étoit perdu depuis quelques années, en allant négocier dans l'Océan, au midi du fleuve Lixus, sur la côte occidentale de l'Afrique.

Eudoxe conclut de cet entretien, que la navigation autour de l'Afrique étoit plus facile qu'on ne pensoit: il conçut l'idée de former une compagnie pour le commerce de la côte d'Afrique & des Indes, sans passer par l'Egypte. Il se trouvoit alors dans un moment de disgrace à cette Cour: d'ailleurs le gouvernement s'étoit emparé de tout le commerce, & vendoit fort cher aux particuliers, la permission d'y prendre part.

Cadix, ville libre & toute commerçante, lui parut propre à ses desseins: il alla les y proposer; il fut accueilli, & parvint à former une compagnie pour le commerce des Indes. Elle équipa deux vaisseaux, dont Eudoxe eut le commandement. Il s'embarqua, suivit la

côte occidentale de l'Afrique, s'avança vers le sud, & entra dans la pleine mer, où il trouva les vents d'occident qui le poussoient vers les Indes : circonstance qui prouve qu'Eudoxe avoit passé le cap Verd, & même le cap Sainte-Anne, puisque la côte, jusques-là, court nord & sud.

Après une assez longue navigation, l'équipage l'obligea de changer de route, & de quitter la haute mer, pour se rapprocher de la terre où ses vaisseaux étoient portés par un vent favorable. Cette manœuvre les précipita dans le péril qu'Eudoxe redoutoit. Ils furent jetés à la côte par la violence des courants; le plus grand des deux navires échoua sur un banc de sable où il demeura engagé. Eudoxe sauva la cargaison, & une partie du bois, dont il se servit pour construire un petit bâtiment. Il continua sa navigation, & arriva dans un pays où l'on parloit la langue des Nègres, chez qui il avoit hiverné lors de son voyage sur l'océan oriental. Il reconnut que cette langue étoit encore celle des Ethiopiens sujets de Bocchus, roi de Mauritanie; d'où il inféra que les Ethiopiens des deux bords opposés, & ceux du

milieu des terres, parloient une même langue. Encore aujourd'hui, malgré la différence des dialectes, on retrouve dans le langage des Nègres, un fond commun & beaucoup de mots semblables, sur-tout pour les noms de dignités.

Forcé par le naufrage d'un de ses vaisseaux, à demeurer sur la côte, Eudoxe perdit la saison favorable : la diminution des vivres ne lui permit pas d'en attendre le retour ; il revint à Cadix. Dans la suite, il fit plusieurs autres tentatives, dont on ignore le succès : on peut conclure qu'il n'alla que dans le golfe de Guinée, & qu'à son retour il toucha quelqu'une des îles qui sont entre le cap *Lopé* & le cap *Formose*. Strabon parle en effet d'une île dans laquelle ce navigateur prit terre, & voulut établir une colonie. En ce cas, Eudoxe n'auroit guère été plus loin qu'Hannon, qui navigeoit dans la même mer plus de quatre siècles auparavant.

Tout homme versé dans l'histoire des voyages, sera frappé du caractère de vérité que porte cette relation : tous les détails sur la situation des mêmes lieux, & la nature des mêmes mers,

font conformes aux témoignages des modernes. Néanmoins Strabon voudroit la faire regarder comme l'ouvrage de l'imagination. Il traite Eudoxe comme Hannon, Hannon comme Pythéas : il s'efforce de les décréditer, & emploie des imputations également vagues contre Eratosthènes, dont il attaque par-tout la géographie & la physique.

Strabon avoit adopté sur la cosmogonie, une hypothèse contredite par les faits ; & il la soutenoit par tous les moyens. Sa méthode, comme celle des hommes prévenus en faveur d'une opinion, est de nier tout ce qu'il ne peut ramener à ses principes. Cet auteur, ainsi que d'autres géographes plus anciens, ne croyoit pas habitables, les pays situés sous la ligne & aux environs, à cause de l'excessive chaleur de ces climats : il supposoit également désertes, à cause de la rigueur du froid, toutes les régions voisines des cercles polaires. Conséquemment à ces idées, il donnoit à l'Afrique, la figure d'un trapèze, disposé dans sa longueur d'orient en occident, & dont le côté méridional, à douze degrés au nord de l'équateur, formoit une ligne droite à-peu-près parallèle à ce grand cercle.

Eratosthènes n'assujettissoit pas les faits aux hypothèses, & croyoit la Zone Torride habitable & habitée. Il en donnoit pour raison, les pluies continuelles des pays situés entre les tropiques, quand le soleil est à leur zénith. Ce fait n'est pas de nature à être imaginé : on n'a pu le connoître que par le rapport des voyageurs. Il en est de même de la remarque faite par les pilotes de Néchos, sur la projection de l'ombre des corps. Strabon n'ignoroit pas ces faits ; mais il est des préjugés sur lesquels l'évidence même n'a pas de prise.

Une seconde cause d'erreurs pour Strabon, fut le systême de l'infaillibilité d'Homère : il regardoit ce poëte comme le premier des géographes, soit pour l'âge, soit pour la certitude & l'étendue des connoissances. Il fallut nier les faits constatés par les voyageurs qui suivirent Homère, pour se croire en droit de juger toujours d'après ce grand poëte.

Le détail de l'histoire d'Eudoxe, incroyable à Strabon, ressemble assez à celui des aventures de Christophe Colomb. Avec un peu plus de bonheur, le premier eut fait ce que fit le second ;

tant de ſiècles après, pour ouvrir aux Eſpagnols la route d'un monde inconnu.

Quoiqu'il ne paroiſſe pas que, depuis cette époque, on ait tenté le tour de l'Afrique, on n'en a pas moins cru à la poſſibilité de cette navigation, juſqu'au temps d'Arrien, qui, dans ſon périple de la mer Erythréenne, parle de la communication de la mer des Indes avec l'océan atlantique ou occidental, comme d'un fait connu. Selon cet auteur, après avoir doublé le cap des Aromates, à l'entrée de la mer rouge, par le douzième degré de latitude nord, on naviguoit au midi, le long de la côte orientale d'Afrique, pendant vingt-ſept jours entiers, juſqu'au cap *Raptum*, terme des navigations ordinaires, parce qu'on ne trouvoit au-delà que des peuples ſauvages, qui ſe refuſoient à tout commerce avec les étrangers. Cependant, on connoiſſoit encore la côte au-delà du cap *Praſſum*, &, plus loin, celle qui tournoit à l'oueſt. On ſavoit que l'océan baignoit le midi de l'Afrique, faiſoit de cette partie du monde une preſqu'île immenſe, & ne formoit qu'une mer avec celle du détroit de Cadix.

Ptolémée, contemporain d'Arrien, ignora la continuité de la mer atlantique & de la mer orientale : il faut lire les ouvrages de ce célèbre géographe, & le comparer avec les autres, pour croire à une telle ignorance de sa part. Comme les Grecs & les Arabes n'étudièrent la géographie que dans les écrits de Ptolémée, il arriva que la route de l'Europe aux Indes, par la mer occidentale & le midi de l'Afrique, se perdit. On l'oublia tellement que, sans le courage des navigateurs Portugais, on ne l'auroit pas tentée de nouveau. Barthelemi Diaz découvrit le cap de Bonne-Espérance, & le doubla le premier en 1487. A cause des tempêtes qu'il essuya dans ses environs, il l'appella *cap des Tourmentes*. Il reconnut qu'au-delà de ce cap, la côte couroit au nord-est, & qu'en la remontant, on se trouvoit à-peu-près par la longitude de l'Egypte. On ne douta plus en Europe, qu'en continuant de suivre la côte d'Afrique, on ne parvînt à la mer des Indes, dans laquelle on alloit d'Egypte par la mer rouge. Cette raison fit changer le nom de cap des Tourmentes, en celui de *cap de Bonne-Espérance*. Dix ans après, Vasco de

Gama le doubla, conduisit la flotte Portugaise sur les côtes occidentales de l'Inde, & réalisa les conjectures des Européens sur la découverte de Diaz.

Marine. La petitesse des bâtiments, indiquée par la proue qu'avoit trouvé Eudoxe, n'empêche pas de croire qu'ils n'aient pu faire le tour de l'Afrique, & doubler le cap de Bonne-Espérance. En 1539, le Portugais Diégo Botelho s'embarqua, lui sixième, à Goa, dans une flûte pontée d'un bout à l'autre, d'environ quatorze pieds de long, sur huit à-peu-près de large, & quatre pieds de haut, depuis la quille jusqu'au pont. Il fit heureusement la traversée de Goa au cap de Bonne-Espérance, & celle du cap à Lisbonne, où il arriva après une navigation de neuf mois.

Barros, IV. decad. l. 6. c. 14.

Nous sommes (a) à l'époque la plus brillante de la marine grecque. Démétrius-Poliorcétès, pour une grande expédition qu'il méditoit, fit construire des vaisseaux de toute espèce: les plus considérables & les

(a) Voyez la *Marine des anciens peuples*, liv. 5.

premiers qu'on fit d'une grandeur si prodigieuse, étoient des Décatessères, des Décapentères, & des Décaexères; ou des navires à quatorze, quinze & seize files de rameurs. Ce qui donne la plus haute idée des lumières & du génie de Démétrius, c'est que ces navires si grands, étoient en même-temps très-légers, & se manœuvroient avec une extrême facilité.

Les navires à quatorze, quinze & seize files de rameurs, sont les plus considérables dont les anciens aient fait usage avec succès à la guerre. Ce fut le dernier terme de la grandeur à laquelle les Grecs portèrent ces navires. Ces espèces de galères contenoient un très-grand nombre de rameurs : à compter les files de trente, la décatessère auroit eu huit-cents quarante rameurs ; la décaexère, neuf-cents soixante ; & la décapentère, neuf-cents : nombre qui ne surpasse pas celui des rameurs que les Vénitiens ont mis sur leurs plus fortes galéasses.

Tandis que les successeurs d'Alexandre portoient la marine à un haut degré de perfection, & construisoient en Egypte, ces vaisseaux prodigieux, du genre des Trières, un petit peuple,

connu seulement par la hardiesse de ses pirateries, les Illyriens, inventoient un genre de navires, qui, perfectionné peu-à-peu, fut enfin préféré en guerre, à tous les autres, par les Romains.

Ces peuples, entre lesquels les Liburniens se distinguèrent par la légèreté de leurs vaisseaux, se rendirent redoutables par leurs pirateries, long-temps avant la première guerre Punique. Leur manière de combattre étoit singulière : ils réunissoient quatre de leurs vaisseaux, & prêtoient le flanc à ceux des ennemis qui venoient les attaquer. Dès qu'ils étoient accrochés & comme suspendus à leurs éperons, ils sautoient sur leurs ponts, accabloient l'ennemi de leur nombre, & massacroient tout l'équipage.

Polyb. l. 2. c. 2.

Les vaisseaux du genre des Trières, contenoient un assez grand nombre de files de rameurs, placées les unes au-dessus des autres : les Liburnes, au contraire, n'avoient de chaque côté, qu'un rang de rames, sur lequel étoient distribuées toutes les files des rameurs, qui, dans les plus grandes Liburnes, n'excédoient pas le nombre de cinq. Ces vaisseaux, convenables à des peuples guerriers, à-la-fois rameurs &

Vegec. l. 4. c. 37.

soldats, déterminèrent Philippe à les adopter. Dans les Trières & dans les Tessères, le nombre des combattants n'étoit guère que le tiers de celui des rameurs. Ainsi une Trière de deux-cents hommes ne contenoit qu'environ soixante combattants : encore ne pouvoient-ils combattre que difficilement sur les bords du navire, occupés par les gradins des rameurs.

Depuis la fameuse bataille de Philippe, près de Chio, contre Attalus & Théophilisque, général des Rhodiens, la marine des Grecs n'offre rien d'intéressant. Mais il manqueroit quelque chose à l'histoire de cette science, si nous ne parlions pas des ouvrages qu'entreprirent les Ptolémées, sur les modèles que leur en avoient fourni les Grecs : de ces vaisseaux qui contenoient plusieurs milliers de rameurs & de soldats (*a*). Difficiles à mouvoir à cause de leur masse, construits plus par ostentation que pour la force des armées navales, ils n'étoient presque

---

(*a*) Voyez le troisième *Mémoire sur la Marine ancienne*, par M. le Roi, t. 71 in-12 des MÉMOIRES.

d'aucun usage à la guerre : mais ils nous présentent le tableau de ce que la marine ancienne osa entreprendre de plus vaste & de plus compliqué. Il suffit de parler ici de ces trois vaisseaux qui surpassoient en grandeur ceux d'Alexandre & de Démétrius ; dont l'un étoit à vingt, l'autre à trente, & le dernier à quarante files de rameurs.

Athen. l. 5. p. 203.

Dans le plus petit de ces vaisseaux, exécuté sous Ptolémée-Philadelphe, on peut supposer deux rameurs au rang le plus bas de chaque gradin, quatre au suivant, six au troisième, & huit au plus élevé fait pour placer les Thranites. Il y avoit quatre bancs à chaque gradin, pour vingt files de rameurs de chaque côté du navire, & son côté présentoit quatre rangs de rames. Le nombre des rameurs, porté à trente-cinq dans chaque file, étoit en total de quatorze-cents. Dans les vaisseaux que Philadelphe fit exécuter à trente files de chaque côté, les rameurs étoient rangés sur leurs gradins, de manière que le rang le plus bas, celui des Thalamites, avoit trois rameurs, le second six, le troisième neuf, le quatrième douze ; &, en supposant chaque file de quarante rameurs, le navire en

contenoit deux mille quatre-cents.

Quelque considérables que fussent ces bâtiments, ils n'approchoient pas de la fameuse Quarantirème de Philopator, le plus grand des vaisseaux de guerre dont l'histoire fasse mention. Il avoit deux-cents quatre-vingt coudées de longueur dans la partie la plus basse, c'est-à-dire, celle qui portoit sur terre quand on le construisit; trente-huit de largeur entre l'un & l'autre des chemins qui défendoient ses bords, & quarante files de rameurs de chaque côté. La coudée Egyptienne, évaluée à vingt pouces six lignes & demie de notre pied, donne au navire de Philopator, une longueur d'environ quatre-cents quatre-vingt pieds de France, & une largeur de soixante-quatre pieds deux pouces. *Athen. ubi sup.*

Ce vaisseau à quatre gouvernails, chacun de trente coudées (cinquante-un pieds) portoit des rames de trente-huit (soixante-quatre pieds 4 pouces) faciles à mouvoir néanmoins, parce que leur partie intérieure étoit garnie de plomb.

Douze rameurs sur la rame la plus élevée, dix sur la suivante, huit, six & quatre sur les trois autres, donnent

les quarante files de rameurs, rangées sur cinq rangs de rames, d'où ce vaisseau prit le nom de *Tessaracontore*.

Pour manœuvrer ce navire, on employa quatre mille rameurs, qui supposent cinquante rames à chaque rang; & quatre-cents matelots : deux mille huit-cents cinquante soldats garnissoient ses bords ; sans compter un grand nombre d'autres hommes destinés à l'administration des vivres. Les douze étages qui partageoient la hauteur de la capacité de ce vaisseau, contenoient facilement ce nombreux équipage & les munitions nécessaires. Il avoit deux pouppes & deux proues, ornées de figures d'animaux de douze coudées, & sept éperons. Dans la machine qu'on fit pour le mettre en mer, il entra plus de bois, qu'il n'en auroit fallu pour construire cinquante Quinquerèmes.

Art Militaire.

La Grèce subjuguée par Rome, laisse à douter si cette république dût ses triomphes à sa manière de combattre, & quel ordre, du Grec ou du Romain, est à préférer. Nous observerons seulement que, quand la tactique Romaine parut l'emporter sur celle des Grecs, la discipline étoit perdue chez les derniers, & l'amour de la patrie éteint.

Il nous reste à parler de l'usage des signaux par le feu, que les Grecs employèrent dès les premiers temps. Enée le Tacticien perfectionna l'ancienne méthode. L'instrument qu'il imagina, consistoit en deux vaisseaux de terre remplis d'eau, d'une largeur & d'une profondeur égales. Sur deux morceaux de liège, un peu moins larges que ces vaisseaux, pour qu'ils pussent aisément descendre jusqu'au fond, on fichoit deux bâtons d'égale grandeur, & divisés par des intervalles sur lesquels étoient écrites les choses qui arrivent le plus ordinairement dans une guerre. S'agissoit-il de donner un signal ? On élevoit un flambeau jusqu'à ce que de l'autre côté, on en levât un autre qui indiquât qu'on étoit attentif. Alors, au moyen d'un robinet adapté à chaque vase, on laissoit écouler l'eau jusqu'à ce que l'endroit du bâton sur lequel étoit écrite la chose dont on vouloit avertir, fût au niveau du vase. Aussi-tôt celui qui donnoit le signal, levoit son flambeau : le correspondant fermoit le robinet, & lisoit la même chose écrite de son côté.

Polyb. l. 10. c. 7.

Cette méthode, fort différente de celle qui se pratiquoit dans les premiers

temps, étoit encore trop indéterminée, & n'apprenoit d'ailleurs que le gros d'un fait : il fallut chercher à en faire comprendre les principales circonstances. Cléoxène, selon d'autres, Démoclite, trouva moyen de faire lire ce qu'il étoit important d'apprendre; moyen que perfectionna Polybe. Les vingt-quatre lettres de l'alphabet étoient divisées en cinq parties, & rangées en autant de colonnes perpendiculaires; cinq dans chacune, excepté la dernière qui n'en avoit que quatre. Celui qui donnoit le signal, pour désigner le rang de la colonne où devoit se chercher la lettre qu'on vouloit indiquer, élevoit à gauche, un, deux, trois, &c. flambeaux, suivant que la colonne étoit la première, la seconde, la troisième, & ainsi du reste. Après avoir fait connoître le rang de la colonne, il indiquoit celui qu'occupoit la lettre dans cette colonne, en élevant à droite, un flambeau pour la première, deux pour la seconde, trois pour la troisième, &c. L'observateur écrivoit la lettre indiquée, &, par ces opérations répétées autant qu'il étoit nécessaire, on parvenoit à former des syllabes, des mots & des phrases.

LIV. SOIXANTE-CINQUIÈME.

PROGRÈS de la Philosophie ; état des Sciences.

LA GRÈCE perdoit ses citoyens, & & se peuploit de philosophes : on dissertoit sur le bonheur, tandis qu'il n'existoit plus ; & l'on ne fit jamais plus mal, que lorsqu'on chercha tant les moyens de bien faire. Insensiblement les bons sentiments avoient disparu, & la philosophie ne fit qu'augmenter les maux qu'elle eût dû guérir.

Des trois principaux philosophes qui figurent dans l'époque que nous parcourons ; l'un porta la vertu au-delà des bornes ; le second mit le souverain bien dans la volupté ; le troisième nia jusqu'à sa propre existence.

Stoïciens.

Zénon de Citium, dans l'île de Cypre (*a*), parut vers la cent-vingtième

(*a*) Neuvième Mém. sur le *Principe actif*, par l'Abbé Batteux, t. 57., *in*-12 ; & le Mé-

Olympiade, trois-cents ans avant l'ère chrétienne. Il ne se douta pas, les trente premières années de sa vie, qu'il dût devenir le chef d'une secte de philosophes. Phénicien d'origine, héritier du goût & de l'industrie de ses pères, il faisoit valoir ses fonds dans le commerce, lorsque la mer engloutit un vaisseau chargé de pourpre de Phénicie, & lui enleva à-la-fois, ses biens & son crédit.

Laërt. in Zenon.

Le malheur est la pierre de touche de l'homme : souvent dans les bons esprits, il donne naissance à la philosophie. Athènes se distinguoit alors dans tous les genres : toutes les routes étoient frayées. Théophrastes soutenoit la gloire du Lycée ; Polémon occupoit la chaire de Platon ; Cratès avoit hérité de l'esprit cynique de Diogènes ; assis dans ses jardins, Epicure prêchoit l'inaction, d'après Aristippe & Hiéronyme de Rhodes ; Stilpon s'exerçoit à la dialectique dans l'école de Mégare ; Arcésilas & Carnéades, soutenant le pour & le contre, & opposant le raisonne-

moire sur les *Paradoxes philosophiques*, par M. l'Abbé Garnier, t. 63, *in*-12.

ment au raiſonnement, réduiſoient tout en probabilités.

Zénon écouta ces philoſophes. Sa pauvreté, la fâcheuſe expérience des choſes de la vie, & la triſteſſe de ſon caractère, le portoient à l'auſtérité des mœurs ; il ſe mit ſous la diſcipline de Cratès, dont cependant il ne put attraper l'effronterie. Pour le guérir de cette honte, Cratès lui ordonna de porter un jour, le long du Céramique, un vaſe plein de lentilles : comme il rougiſſoit de cette commiſſion, & qu'il cherchoit à ſe cacher, Cratès donna un coup de bâton ſur le vaſe, & le briſa en mille pièces. Zénon couvert de lentilles, s'enfuit avec précipitation. « Ce n'eſt pas toi que j'ai frappé » lui crioit Cratès, en éclatant de rire.

Sorti des écoles de Cratès, Zénon, ſans abjurer le cyniſme, qu'il préſenta ſous une dénomination nouvelle, en ôta l'indécence, en adoucit les prétentions, & donna des leçons dans ces galeries célèbres, peintes par Polygnote, & connues ſous le nom de *Pœcile*. Ses diſciples furent appellés *Stoïciens*, du mot Grec Στοὰ, qui ſignifie *Portique*.

C'est en élevant l'homme au-dessus de la nature, que Zénon prétendit l'affranchir de toutes les misères attachées à l'humanité. Il voyoit avec douleur, des êtres libres & raisonnables, courbés sous le joug des passions, jouets perpétuels de la crainte & de l'espérance, exposés à tous les caprices de la fortune, aux maladies, à la douleur & à la mort. Il entreprit de les armer contre tous les évènements, de les revêtir d'un bouclier impénétrable à tous les traits du sort, en réformant leurs idées sur le bien & sur le mal, en leur faisant envisager les objets sous une face nouvelle. Les richesses, les honneurs, les plaisirs des sens, tous ces avantages recherchés avec tant d'ardeur, ne furent plus de véritables biens. La pauvreté, l'exil, l'infamie, l'esclavage, les infirmités, les supplices, la mort même, ne furent plus de véritables maux : tout cela est étranger à l'homme, qui porte en lui-même, la source de son bonheur ou de son malheur. La vertu seule & le témoignage intérieur d'une ame pure, peuvent le rendre heureux : le vice & les remords qui l'accompagnent, seuls le rendent malheureux. Ainsi, tranquille & maître de

de son sort, l'homme affermi dans les principes du Stoïcisme, est au-dessus de tous les évènements, & n'a rien à craindre dans l'univers.

Une morale si éloignée des conceptions du vulgaire, fit donner le nom de *Paradoxes* aux opinions des Cyniques & des Stoïciens sur ce sujet. Ces philosophes n'en étoient pourtant pas les inventeurs. La morale est de toutes les sciences, la plus féconde en paradoxes, & celle sur laquelle le peuple fut toujours le plus facilement trompé. Ils dûrent se faire remarquer, dès que des génies au-dessus du vulgaire s'occupèrent de la morale, & commencèrent à discuter les opinions reçues. Les paradoxes des Stoïciens se retrouvent formellement ou implicitement dans les écrits de Platon, mais exposés d'une manière fort différente de celle qu'adoptèrent les Stoïciens. Il les énonçoit comme des propositions particulières, & les mettoit dans la bouche d'un de ses interlocuteurs; le plus souvent de Socrates. Les Stoïciens débitoient leurs opinions comme des maximes, des axiomes : c'est le nom qu'ils leur donnoient, le signe caractéristique, le mot de ralliement de leur secte.

Persuadés que la vérité n'a besoin que d'elle-même pour triompher des préjugés, dès qu'ils croyoient l'avoir trouvée, ils la proposoient sans aucun ménagement. Ils établirent la raison pour l'essence de l'homme; le corps & toutes ses facultés, comme des instruments de la raison pour faire ses fonctions, Ils ne donnèrent point ce premier principe pour une hypothèse: ils le démontrèrent; ou plutôt ils adoptèrent la démonstration de Platon dans le *Premier Alcibiades*. Puisque la raison est l'essence de l'homme, toutes les actions conformes à la raison sont bonnes, & se nomment *vertus*; toutes les actions contraires, qui dénotent dans l'ame quelque imperfection, sont mauvaises, & s'appellent *vices*. Ainsi, la raison épurée, telle qu'on la suppose dans l'ame du sage, est la règle du bien & du mal, des vertus & des vices. Tout ce qui trouble la raison, est mauvais: les passions sont de ce genre; on doit travailler à les détruire. S'il est impossible d'en extirper le germe, on doit au moins les resserrer dans des bornes si étroites, qu'elles ne puissent en aucun cas maîtriser la raison. La douleur & la pitié furent mises au rang

des passions, & proscrites comme elles : non que le sage des Stoïciens fût inhumain, barbare ; mais il dût faire par un motif de raison, ce que le reste des hommes pratiquoit par foiblesse ou par attendrissement.

Toutes les actions conformes à la raison, sont des vertus ; & toutes les vertus sont égales, comme le sont tous les points d'un cercle ; qu'il soit tracé sur l'or ou sur le plomb ; qu'il soit d'une plus petite ou d'une plus grande circonférence. Tous les crimes sont égaux, puisqu'ils sont essentiellement contraires aux règles de la raison.

Dès que la raison se sert du corps comme d'un instrument, elle n'a rien à craindre ni à espérer des choses externes, qui ne peuvent par elles-mêmes influer sur son bonheur ni sur son malheur. Il dépend de nous de faire un bon usage des choses fâcheuses en apparence, & de les changer en biens : ces choses, en elles-mêmes, sont donc indifférentes. La volonté est essentiellement libre : les Dieux mêmes ne peuvent empêcher le sage d'être heureux. Enfin, la mort n'est pas un mal, puisque le sage peut y avoir recours quand il le juge à propos. Seul libre, roi, beau,

riche, & compagnon des Dieux, il ne doit en aucun cas, se plaindre ni d'eux, ni des hommes, ni de la fortune.

Ces paradoxes rigoureux & austères sous leur simple énoncé, le sont tout autrement encore dans leurs conséquences. Les Stoïciens n'en dissimulèrent aucune: ils en tirèrent même les plus révoltantes; &, sur cet article, ils surpassèrent la sagacité de leurs adversaires, dont ils triomphèrent à l'aide de la dialectique, où ils se rendirent très-subtils.

Platon convainquit l'esprit par la force des raisons, & gagna le cœur par celle du sentiment: il para la vertu de tous ses charmes, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit servir à la faire aimer. Les Stoïciens négligèrent l'art de la persuasion, pour s'attacher à une dialectique sèche, épineuse: ils crurent que les ornements dont on prétendoit embellir la vérité, ne servoient qu'à la faire méconnoître. Il ne paroîtra pas surprenant que des méthodes aussi différentes, aient produit des effets contraires; & que les paradoxes, qui ne révoltent personne dans les écrits du disciple de Socrates, aient causé du

ſcandale dans la bouche des Stoïciens.

Le champ de la philoſophie étoit ſi cultivé, lorſque Zénon y entra, que ce fut pour lui une néceſſité d'adopter les penſées de ceux qui l'avoient précédé. On ne pouvoit guère élever une chaire nouvelle, ſans y rien enſeigner de nouveau. Il eut recours à l'art de Stilpon, dont il avoit ſuivi les leçons, & trouva le moyen, en changeant les termes, en rafinant ſur les définitions, de rajeunir de vieilles idées, & de préſenter un édifice capable d'attirer les regards. « Je le vois » diſoit Polémon « qui, ſuivant la mode » de ſon pays, ſe gliſſe dans les jar» dins pour en dérober les fruits. »

Cic. in Lucul.

Laërt. in Zenon.

Zénon, philoſophe, ſe regarda comme citoyen de l'univers, concitoyen des Dieux, en correſpondance néceſſaire avec toutes les parties qui compoſent la patrie commune, obligé par conſéquent de concourir à la plus grande perfection du tout. Il ſe repréſenta le monde comme un grand animal ſphérique, doué d'intelligence, compoſé d'un corps & d'une ame, qui agiſſoient réciproquement l'un ſur l'autre, ſelon certaines loix naturelles & immuables, en vertu deſquelles toutes les

parties alloient à leurs fins propres.

Les Stoïciens mirent de la différence entre l'univers, qui, selon eux, comprenoit l'espace plein ou vuide ; & le monde, ou cette partie de l'espace remplie de substance, autour de laquelle étoit le vuide. Ils admirent plusieurs mondes qui devoient se succéder, naissant de la même substance, & périssant par le feu ; chacun se consumant par lui-même, & renaissant de ses cendres.

La substance primitive & homogène, n'eut de différence que le plus ou le moins de finesse & de grossièreté. De cette substance sortirent tous les êtres, dieux, esprits, animaux, matière brute.

D'abord il se fit une séparation de deux sortes de principes, dont les uns composoient l'ame, les autres le corps du monde. Ceux-ci formés d'abord en quatre éléments assez connus dans la philosophie ancienne, étoient altérables & destructibles, quoique les principes fussent simples, inaltérables & indestructibles. Les éléments, après s'être changés réciproquement les uns aux autres, pendant tout le temps que subsistoit un monde, & avoir circulé une infinité de fois dans les individus de toute espèce, rentroient dans leur

Senec. Ep. 54. Laërt.

état primitif de principes, par la réduction universelle.

L'ame étoit aussi composée de principes qui ne prenoient point l'organisation, par laquelle ils eussent été convertis en éléments : c'étoit la partie la plus fine & la plus déliée de la matière universelle, qui restoit après que la partie la plus grossière en avoit été séparée, pour devenir éléments & matière proprement dite. Elle avoit, en vertu de sa pureté & de son organisation, la puissance motrice, le sentiment, l'intelligence, la raison, qu'elle distribuoit dans les différentes parties du monde, selon leurs destinations & leurs emplois.

L'ame du monde, répandue partout sous différentes formes, & envisagée dans ses différentes fonctions, avoit différents noms chez les Stoïciens. Dieu, le grand Jupiter, la Nature universelle, le Destin, Junon, Vénus, Minerve, la Providence : on peut lui donner tels noms qu'on veut, dit Senèque, pourvu qu'ils signifient quelqu'influence des choses céleste sur nous.

Senec. Quæst. nat. l. II. c. 45. Id. de benef. l. 4. c. 7. Laërt. in Zenon. Plut.

Les Stoïciens définissoient Dieu : « un » feu artiste procédant avec méthode » à la formation du monde, lequel con-

» tient en lui toutes les raisons séminales, selon lesquelles naissent les » êtres, conformément à la loi du » destin ». Par ce feu ils entendoient une substance subtile & active, que d'autres ont nommée *Æther*; néanmoins un corps proprement dit, qui se définissoit par les trois dimensions, & qui donnoit à Dieu même, une surface sphérique. Les raisons séminales qui règlent l'action de Dieu dans le monde, ne sont que des dispositions mécaniques des principes, pour entrer dans la composition de l'ame ou du corps, selon leur figure, leur étendue, leur gravité ou leur légèreté respective, le degré de subtilité ou de grossièreté qu'ils ont. Le Destin, cause aveugle du monde & maîtresse de la Divinité, est la Nécessité, qui contient en soi la raison de toutes choses.

Laërt. in Zenon.
Senec. Ep. 94.
Senec. de Provid. c. 5.

Il auroit été plus simple de dire que la cause universelle est destituée d'une intelligence & d'une volonté qui n'ont point en elle d'effet réel; mais il eût paru dur aux hommes moins hardis qu'Epicure & Straton, de soutenir au genre-humain, aux yeux de qui le monde paroît si bien ordonné, que celui qui l'ordonne ainsi, est privé d'intelligence. La providence même,

dont on faisoit tant de bruit dans le Portique, étoit, tout au plus un ressort dans cette machine, & ressort gouverné plutôt que gouvernant. Ce n'étoit qu'une vieille Sybille, qui n'avoit d'idées que ce qu'elle en recevoit du Destin, & qui ne répétoit que ce qu'elle apprenoit de lui: ce qui n'empêchoit pas que Dieu, selon les Stoïciens, ne fût bon, sage, juste, puissant & libre; parce que la nécessité à laquelle il étoit assujetti, provenoit de sa propre nature, & non d'ailleurs. Le peuple, qui ne savoit pas le fond de ces pensées, croyoit qu'on louoit ses Dieux, tandis qu'il s'en falloit peu qu'on ne se moquât d'eux, comme on se moquoit réellement de lui.

Les Stoïciens accoutumés à définir, à diviser, à mettre en assertion, & surtout à ne jamais douter, furent poussés par leurs adversaires à des conséquences qu'ils n'avoient pas prévues, & qu'il fallut admettre pour conserver les principes dont elles découloient naturellement, & sur-tout pour ne pas compromettre l'honneur de l'école. Par-là, ils tombèrent dans les contradictions les plus évidentes, & par rapport à leurs principes physiologiques, & par

rapport à leur conduite morale.

Pour parer à ces inconséquences, ils employèrent des distinctions, des subterfuges : il se firent un rempart épineux de la dialectique, à laquelle ils joignirent l'appareil éclatant d'une morale toute en paradoxes.

Laërt. in Zenon.

La lettre qu'Antigonus-Gonatas écrivit à Zénon, pour l'inviter à venir en Macédoine, montre de quelle considération il jouissoit parmi ses contemporains. « Je suis plus riche & plus puissant que vous » lui disoit ce prince ; « mais vous êtes plus sage & plus éclairé » que moi : venez donc au plutôt me » faire part de vos lumières, & soyez » persuadé qu'en m'instruisant, vous instruirez tout le royaume de Macédoine ». Zénon lui répondit par des compliments sur son amour pour la philosophie ; passion si rare dans un prince : mais il s'excusa sur sa vieillesse, sur ses incommodités, & lui envoya deux de ses disciples.

Zénon fut sobre au point de ne vivre souvent que de figues sauvages, & d'eau claire. On a conservé de lui un grand nombre de réparties & de bons mots, qui n'ont pas pour nous tout le sel qu'ils eurent sans doute pour

les Athéniens. Dans un âge très avancé il fit une chûte, & se cassa un doigt: alors frappant la terre de sa main, il proféra ce vers de la tragédie de Niobé: « Je viens de moi-même, ô mort, pourquoi m'appelles-tu »? & il s'étrangla. « Quel spectacle perdu pour moi » s'écria Gonatas, en apprenant sa mort! Les Athéniens lui décernèrent une couronne d'or, & lui élevèrent un tombeau dans le Céramique.

Plusieurs disciples de Zénon soutinrent la réputation de leur maître; Cléanthe qui se distingua par l'élévation de son caractère; Chrysippe un des principaux chefs de la philosophie Stoïcienne; Posidonius, dont Cicéron entendit les leçons, & devant qui Pompée abaissa les faisceaux de l'Empire. Parmi les Latins, Caton d'Utique, Sénèque, Traséas-Pétus, l'empereur Marc-Antonin, & plusieurs autres, mirent le comble à la gloire du Portique.

Epicuriens.

Trop au-dessus des idées du grand nombre, hors de la portée du vulgaire, & entourée de trop de prétentions, la sagesse du Portique effrayoit les uns, étoit tournée en dérision par les autres. En ce moment, où la Grèce étoit lasse de croire aux promesses des philoso-

Laërt. in Epicur. phes, parut Epicure (*a*). Né 342 ans avant Jesus-Christ, à Gargette, bourgade de l'Attique, il se livra dès l'âge de quatorze ans, à l'étude de la philosophie, piqué, dit-on, contre les grammairiens & les sophistes qui ne purent lui débrouiller le Cahos dont parle Hésiode.

A trente-deux ans, Epicure ouvrit son école, d'abord à Mitylène, puis à Lampsaque, & cinq ans après à Athènes, dans un jardin qu'il acheta quatre-vingt mines. Il y passa le reste de ses jours, avec des amis, formés selon les principes de sa philosophie. La célébrité des autres écoles d'Athènes n'effraya point son courage : il opposa hardiment ses dogmes à ceux de ses *Senec. Ep. 21.* rivaux; persuadé que l'inscription même de son école, qui annonçoit la Volupté comme le souverain bien, attireroit d'abord l'attention des hommes, & que l'agrément de ses jardins, joint à une idée de vertu, retiendroit chez lui, une partie des nombreux auditeurs qui remplissoient chaque jour, l'Académie, le Lycée & le Portique.

(*a*) Voyez la *Morale d'Épicure*, par l'Abbé Batteux.

« Si nous n'avions point » dit Epicure, « d'inquiétude sur ce qui se passe au-» dessus de nos têtes, ni sur la mort & » ses suites, & que nous pussions con-» noître, sans la philosophie, où doi-» vent s'arrêter nos plaisirs pour ne » point se changer en douleur, nous » n'aurions que faire d'étudier la philo-» sophie ». Ainsi, connoître les Dieux, pour savoir s'il faut craindre leur vengeance ; connoître l'ame, pour apprendre quelles sont les suites de la mort ; connoître les limites du plaisir, pour éviter les suites fâcheuses de l'excès : tels sont, au sentiment d'Epicure, les moyens de parvenir au bonheur. Il s'imagina que la question seroit bientôt décidée, si, au-lieu de s'arrêter aux vaines disputes des écoles, on reprenoit le fil de la nature, & on le suivoit sans le rompre. Il crut l'avoir fait, en prenant le Hazard pour principe, & la Volupté pour guide : l'un, pour délivrer l'homme des fausses craintes, & l'autre, pour éloigner de lui la cupidité, les seules maladies du genre-humain.

Laërt. in Epicur.

Ce n'est pas toujours par la voie du raisonnement, qu'un philosophe parvient au systême qui fait sa réputation : trop souvent, les passions l'y conduisent,

« Je n'ai jamais vu personne » disoit Cicéron « qui eût plus de peur de » deux choses, dont il disoit qu'il ne » falloit point avoir peur : la mort & » les Dieux. »

De nat. Deor. I. 31.

Elevé dès sa tendre enfance, dans la frayeur des esprits & des démons, contre lesquels sa mère employoit les rits expiatoires dans les maisons des particuliers, il eut long-temps l'imagination remplie de fantômes : il se représentoit, suivant l'expression du poëte qui a chanté sa philosophie, la tête énorme de la religion sortant des cieux, & par son regard terrible glaçant d'effroi les pâles mortels, victimes du préjugé.

Laërt. & Bayle.

Lucret. l. 1. v. 65.

Pour se soustraire à cette idée, il entreprit de détruire la religion. L'esclave infidèle qui craint son maître, n'a que deux moyens pour se délivrer de sa crainte : l'anéantir, ou lui fermer les yeux & lui lier les mains. Epicure n'osa imiter ces philosophes qui entreprirent d'escalader le ciel : il aima mieux prendre la voie des souterrains.

Dieu, dit-il, est un être heureux & immortel. Tout être qui a ces deux qualités, n'est capable ni de haine, ni d'amour : sentiments qui supposent la

Laërt. in Epicur.

foibleſſe. On ne le touche point par les bienfaits ; on ne l'offenſe point par les injures : tranquille & renfermé en lui-même, il n'empêche ni ne trouble la tranquillité de qui que ce ſoit. Placés dans les intervalles que laiſſent entr'eux l'infinité de mondes qui compoſent l'univers ; loin des hommes, les Dieux règnent & jouiſſent d'eux-mêmes, ſans action, ſans ſoins, ſans volonté.

Cependant l'univers, rempli de formes qui le varient à chaque inſtant, doit avoir une cauſe pour la production & pour la formation de ces êtres. Si c'étoient les Dieux, l'homme n'auroit ſans doute qu'à s'en féliciter, puiſqu'alors il ſeroit dans la main des auteurs de ſon être, qui ne peuvent être ennemis de leur ouvrage. Epicure aima mieux le tenir du concours fortuit des atômes, & le perdre dans le vuide. C'eſt de la rencontre & de la combinaiſon de ces atômes, infinis en nombre, en figures, ſe mouvant avec une viteſſe égale à celle de la penſée, &c. que ſe ſont formés les êtres & leurs attributs. Delà viennent le bonheur & l'immortalité des Dieux, les ſenſations, les penſées, les raiſonnements des

hommes, les formes des éléments, les générations des espèces, enfin l'ordre de toutes choses, tant au ciel que sur la terre. Ainsi les Dieux n'étoient rien dans l'univers, & par conséquent il n'y avoit rien à craindre ni à espérer d'eux.

Mais l'homme n'a-t-il rien à craindre de la nature même? Epicure assure que non. La mort n'est qu'un fantôme qu'il suffit de voir de près, pour en dissiper l'illusion. L'homme est un rézeau d'atômes, un tissu de parcelles, formé par des combinaisons que le hazard a exécutées de telle manière, & qui par les loix de la nature, doivent se rompre au bout de tel temps. L'ame elle-même n'est qu'un entrelacement de corps très-subtils, répandus dans cette portion organisée de matière sensible qu'on appelle *corps*: sa partie raisonnable a son siége dans la poitrine, comme il paroît par les sensations de joie & de crainte; sa partie non raisonnable, est dans le reste du corps.

Ainsi, l'ame, de même que le corps, est composée d'atômes. Changez en quelque chose la position & l'ordre de ces atômes: d'heureux, l'homme devient malheureux, & de malheureux, il devient heureux. Changez-là encore: d'é-

tre ſentant, il n'eſt plus rien : il eſt rentré dans le fond commun de la nature, où il trouve un repos éternel dans le néant de lui-même.

L'homme n'a rien à craindre des Dieux ; la mort n'eſt rien : il n'a donc d'ennemi que la douleur. S'il s'en délivre, il ne lui reſte que ſon être & la Volupté. Epicure en diſtingue de deux ſortes : l'une conſiſte dans le mouvement, où l'ame reçoit des ſens, une impreſſion agréable ; l'autre dans le repos, où l'ame, ni active ni paſſive, eſt délivrée de la douleur. Un homme altéré boit une liqueur fraîche & agréable : il goûte la première eſpèce de volupté. Il a bu & il eſt déſaltéré : il goûte la ſeconde. Dans l'une il a ſenti le plaiſir ; dans l'autre il ne ſent plus le beſoin. C'eſt ce dernier état qu'il plut à Epicure d'appeller ſouveraine Volupté, bien ſuprême, comble de la félicité.

Ce philoſophe admit l'une & l'autre eſpèce de volupté, & les préſenta ſelon la différence des circonſtances. Devant ſes ennemis, il ne parloit que d'écarter la douleur : devant ſes amis, il convenoit qu'on ne pouvoit l'éearter ſans cauſer le mouvement du plaiſir. Cependant pour ne point embrouiller les idées Laërt.

de ses disciples, il renonça à cette politique dans ses livres, & dit nettement, sur-tout dans celui du *Souverain bien*, ce qu'il entendoit par cette Volupté. « Pour-
Tusc. 3. 18. » quoi tergiverser » dit Cicéron en l'a-
» postrophant lui-même ? Sont-ce vos
» paroles ou non ? Voici ce que vous
» dites dans le livre qui contient toute
» votre doctrine sur cette matière....
» Je déclare que je ne connois aucun
» bien, autre que celui qu'on goûte par
» les saveurs, par les sons agréables,
» par la beauté des objets sur lesquels
» tombent nos regards, & par les autres
» impressions sensibles que l'homme reçoit
» dans toute sa personne : &, afin qu'on
» ne dise pas que c'est la joie de l'ame
» qui constitue ce bonheur, je déclare
» que je ne connois de joie de l'ame,
» que quand elle voit arriver ces biens
» dont je viens de parler, & dont la jouis-
» sance la délivrera de la douleur. »

Ainsi, dans ce monde, il ne s'agit d'honneur, de probité, que comme de moyens dont use le sage pour se délivrer d'un mal, ou pour se procurer un
Laërt. in Epicur. plaisir. La vertu elle-même ne peut être que l'instrument de la Volupté. Aux yeux de l'Epicurien, elle est le sacrifice d'un moindre bien présent, à un plus grand

bien à venir. S'il se fait des amis, ce n'est que pour en tirer profit : *l'amitié est une terre qu'on sème.* S'il est juste, ce ne sera que pour sa propre utilité : *le sage est à lui-même sa dernière fin.* Cic. pro. Sext. Il se gardera d'entrer dans les affaires publiques ; *les honneurs sont toujours des charges.* Il ne voudroit pas même Plut. adv. Colot. être roi : *la couronne du repos vaut mieux que celle de la gloire.* « Ce n'étoit » point ainsi » s'écrie Plutarque « que Ubi sup. » se comportoient les sages qui ont » précédé Epicure. Parménides a établi » dans sa patrie, d'excellentes loix dont » chaque année les magistrats font jurer » encore l'observation à chaque citoyen. » Empédocles a fait faire le procès aux » chefs d'Agrigente, qui étoient deve» nus tyrans & dissipateurs des fonds » publics : il a délivré son pays de la » peste & de la stérilité, en faisant » murer les gorges d'une montagne, » par où le vent du midi se portoit » dans les plaines. Socrates condamné, » aima mieux mourir injustement, que » de donner en fuyant, la moindre » atteinte aux loix. Mélissus se mit à la » tête d'une flotte, & battit les Athé» niens. Platon écrit des choses admira» bles sur les loix, & sur l'art de ren-

» dre les peuples heureux : mais ses » leçons de vive-voix étoient plus ad» mirables encore. Ce fut par elles que » que Dion mit sa patrie en liberté, » que Python & Héraclides égorgèrent » le tyran de Thrace. Chabrias & » Phocion, qui commandèrent les ar» mées d'Athènes, étoient disciples de » l'Académie. Il est vrai qu'Epicure en» voya un homme en Asie pour maltrai» ter Timocrates, & le faire chasser de » la Cour, parce qu'il avoit offensé son » frère Métrodore : ce trait est conservé » dans leurs archives. Mais Platon a » envoyé aux Arcadiens, Aristonyme; » aux Eléens, Phormion ; Ménédème » aux Phyrréens, pour régler les consti» tutions de leurs Etats. Eudoxe a donné » des loix aux Cnidiens ; Aristote à » Stagire : ils étoient l'un & l'autre, » amis & disciples de Platon. Alexandre » demanda à Xénocrates, ses conseils » sur l'art de règner. Celui que les » Grecs d'Asie envoyèrent à Alexandre » pour le déterminer à la guerre contre » les barbares, Délius d'Ephèse, étoit » de l'école du même Platon.

» Quand la conjuration de Zénon, » disciple de Parménides, contre le » tyran Démylus, fut découverte, il

» fit voir que la doctrine de son maître » étoit un or pur, qui ne craint point » l'épreuve du feu. Il fit voir que la » douleur ne peut effrayer que les en- » fants & les femmes, ou les hommes » qui ont un cœur de femme. Il se » coupa la langue avec les dents, & la » cracha au visage du tyran. La mo- » rale d'Epicure a-t-elle, je ne dis pas, » égorgé les tyrans? a-t-elle produit, » je ne dis pas un héros, un législateur, » un chef de nation, un ministre de » de quelque roi, un défenseur du peu- » ple, un homme qui ait souffert pour » la justice, qui soit mort pour elle; » mais un homme qui se soit seulement » embarqué pour sa patrie, qui ait fait » pour elle la moindre dépense? Qu'on » nous en cite un seul qui ait travaillé » pour le bien public. Métrodore, une » fois en sa vie, fit un voyage de qua- » rante stades, pour rendre service à » un certain Mithra, officier du roi » Lysimaque. Epicure en écrivit des » lettres à tout l'univers: c'étoit l'effort » d'une vertu sublime. Qu'auroient-ils » dit, si, comme Aristote, ils eussent » rebâti leur patrie, & s'ils l'eussent, » comme Théophrastes, remise deux fois » en liberté? Le Nil n'eût point pro-

» duit assez de papier pour célébrer tant » de gloire.

» Mais le plus insoutenable n'est pas » que, de tous les philosophes ils soient » les seuls qui ne fournissent point leur » contingent à la société ; tandis que les » poëtes même, jusqu'aux comiques, » plaident la cause du bien public & » des loix. S'ils parlent du gouverne- » ment, c'est pour défendre d'y prendre » aucune part ; de l'éloquence, c'est » pour la mettre au rabais ; de la royau- » té, c'est pour vanter le bonheur de » ceux qui vivent sous les rois (*a*). Ils » tournent en ridicule les héros, amis » de la liberté & de la gloire. *Qu'é- » toit-ce qu'Epaminondas ? Peu de » chose : un corps sans ame, une ame » de bois ; & encore n'avoit-il que » l'écorce. Quelle mouche le piquoit » pour aller courir comme un fou » partout le Péloponnèse, tandis qu'il » pouvoit rester chez lui, tranquille- » ment assis, la tête dans son bonnet ?* »

(*a*) Epicure, dit l'Abbé Batteux, étoit vraiment dans les principes : la royauté est le repos de tous, par le travail d'un seul.

Ce discours est l'exposé fidèle des conséquences d'un système qui ramène tout au bien-être personnel dans cette vie, où tout est pour les méchants & contre les gens de bien.

On est curieux de voir dans ces moments critiques où l'homme se dévoile & se montre tel qu'il est, un philosophe que la peur des Dieux avoit conduit à nier leur providence. Libre comme les Dieux, le philosophe restoit-il à la disposition cruelle de la fortune ou de l'ingrate nature, qui souvent le détruisent par de longs supplices? Selon les Stoïciens, la mort annéantit tout sentiment individuel de l'homme, & l'ame est réunie au feu, principe universel de la nature. Les Epicuriens anéantissoient également tout l'être individuel de l'homme, & rendoient ses parties à la masse commune des atômes: mais, au lieu de la fatalité pour ouvrir & fermer les portes de la vie, ils employoient le hazard aveugle. Ces deux causes, les mêmes dans le principe, avoient la même influence sur la conduite de ces philosophes. Aux approches de la mort, les uns & les autres avoient les mêmes raisons pour faire un sacrifice,

où, sans rien perdre, ils gagnoient une diminution de douleur & un accroissement de gloire. Ainsi, le chef des Stoïciens s'étant cassé un doigt, crut entendre la voix de la nature, & s'étrangla pour lui obéir. Diogènes luttant contre la fièvre, trouva le secret de la vaincre, en retenant sa respiration. Démocrite, père des atômes, eut pour sa sœur la complaisance de remettre à mourir après la fête de Cérès.

A ces exemples, à ceux des Stoïciens sur-tout, qui reprochoient à sa doctrine d'affoiblir l'ame & d'énerver le courage, Epicure opposa un trait de vigueur & de liberté, à quoi il n'aspiroit pas moins que les héros du Portique. Agé de soixante-douze ans, & toute sa vie tourmenté de la gravelle, depuis quatorze jours il souffroit horriblement: il étoit d'ailleurs d'une complexion si foible, que Métrodore en fit le sujet d'un livre: à peine, selon Suidas, pouvoit-il porter ses habits, descendre de son lit, voir la lumière & le feu.

Cic. & Laërt.

En cet état, il détermine un jour pour mourir. Il adresse une lettre à Hermachus, son disciple, à qui il laissoit, par testament, sa chaire, son jardin avec ses dépendances, pour passer ensemble

semble à ses successeurs à perpétuité. « Je vous écris » lui dit-il « dans cet » heureux jour, le dernier de ma vie. » Je souffre, des entrailles & de la vessie, » au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer : mais j'oppose à mes maux la » joie de mon esprit, en me rappellant » les preuves des importantes vérités » que j'ai établies. Je vous recommande » les enfants de Métrodore : ce soin est » digne de l'attachement que vous avez » eu, dès votre jeunesse, pour la philosophie & pour moi. »

Epicure dût ainsi parler, puisqu'il faisoit consister le souverain bien dans la cessation de la douleur. Au moment de la mort, il put donc dire : je suis heureux. Ce bonheur ne fut troublé par aucune crainte. La mort n'est rien & ne nous fait rien : tant que nous sommes, elle n'est pas encore ; quand elle est, nous ne sommes plus. Il voyoit dans le tombeau, une insensibilité éternelle. Ce tendre souvenir pour les enfants de Métrodore, fut un reste de bienfaisance dont il fit une dernière leçon à ses disciples, parce qu'elle est essentielle à quiconque met tout son bonheur en cette vie : c'est la seule de toutes les vertus qui rapporte au cen-

tuple. Un corps excessivement foible, atténué par une longue diète & des douleurs aiguës, ne pouvoit soutenir le bain chaud. Il s'en fit préparer un, qui, en adoucissant ses douleurs, acheva de relâcher les foibles liens qui le retenoient encore; &, après avoir avalé du vin pur, il s'éteignit doucement au milieu de ses amis.

Pyrrhoniens.

L'amour des nouveautés avoit enfanté les systêmes les plus contraires. Les Pyrrhoniens, frappés de tant de contradictions (a), se retranchèrent à ne rien affirmer & à ne rien nier: également indéterminés sur le vrai & sur le probable, par rapport à la morale, excluant tout parti, ils suivirent seulement l'usage, dit Sextus-Empiricus, comme un enfant suit son maître; non avec attachement, mais sans résistance: en un mot, ils obéirent aux loix, aux coutumes & aux sentiments de la nature, sans juger de rien. La seule chose, disoient-ils, que sut Socrates, est qu'il ne savoit rien. Plus réservés

L. 1. c. 3. 4. 12. 13.

(a) Mémoire *sur les sectes philosophiques*, par l'Abbé Souchay, tom. 14 des MEM. DE L'ACAD.

que Socrates, nous avouons que cela même est une chose que nous ne savons pas.

Le grand principe des Pyrrhoniens est que, par rapport à la nature du bien & du mal, objet particulier de la morale; & par rapport à la nature du vrai & du faux, objet commun de toutes les sciences, le poids des raisons contraires est exactement ou à-peu-près égal: d'où ils inféroient qu'il faut suspendre son jugement. C'est ce qu'ils nommèrent l'*Epoque*; & cette heureuse époque devint le caractère propre de la secte: ils l'appliquèrent & aux objets des sens, & à ceux de la pensée pure. Ils convenoient que le sentiment & la pensée ont une vraie réalité; mais ils soutenoient que si on passe de la pensée à la prétendue vérité, ou à la vraisemblance des objets, on s'expose aux doutes, aux disputes, aux contestations; ou, suivant leur expression, à divers troubles d'esprit; & qu'il en est de même à proportion des sensations ou des sentiments, parce qu'alors on se passionnera d'amour ou d'aversion pour les objets sensibles, suivant la nature du sentiment que l'on croira avoir éprouvé à leur occasion.

Or, ajoutoient-ils, l'*Epoque* vient à notre ſecours : elle retranche à-la-fois & ces troubles d'eſprit, en produiſant l'*Ataraxie* ou la tranquillité de la raiſon ; & ces troubles du cœur, en produiſant la *Métriopathie*, ou la modération des paſſions.

Laërt. in Pyrrhon.

Les Pyrrhoniens n'en vinrent pas d'abord à établir que la ſcience véritable étoit de ne rien ſavoir : ils ne s'élevèrent que par degrès à cette ſublime ignorance. Leurs premiers maîtres diſoient ſimplement, qu'ils cherchoient la vérité : on les nomma *Zététiques*, parce qu'ils cherchoient & examinoient toujours. Ceux qui leur ſuccédèrent, ſe produiſirent avec plus de hardieſſe. Nous cherchons éternellement, dirent-ils, & ne trouvons rien : on les nomma *Sceptiques* ou Spéculateurs. Cet état ne parut point aſſez parfait : il marquoit l'eſpérance de trouver, & le deſir de ſavoir. Les *Ephectiques* ne ſe permirent aucune recherche de la vérité, aucun mouvement délibéré vers la ſcience.

Il eſt difficile de concevoir ce que purent ajouter les *Aporétiques* ou Douteurs. Si on leur eût demandé s'ils ne ſavoient pas au moins qu'ils doutoient

de tout; ces philosophes, qui étoient comme la fleur des Pyrrhoniens, auroient probablement répondu, qu'ils doutoient s'ils doutoient ou non; car pour nous servir d'un mot de Cicéron: « Il n'y a point d'absurdité qui n'ait » été avancée par quelque philosophe. » *De Divin. l. 2.*

Pyrrhon, natif d'Elis & contemporain d'Epicure, avant de s'attacher à la philosophie, sous Anaxarque, exerça la profession de peintre. Comme son maître, il fit le voyage de l'Inde, pour y entendre les Gymnosophistes. Il flottoit dans un doute éternel, cherchant toujours la vérité, sans jamais convenir l'avoir trouvée. Il ajouta que l'honneur & l'infamie, le juste & l'injuste dépendoient des loix humaines & de la coutume: en quoi il porta le dernier coup aux mœurs, & éteignit le reste du patriotisme. Il ne brigua aucune dignité: peu lui importoit qu'on l'écoutât; il continuoit ses discours, quoique ses auditeurs le quittassent. Son indifférence alloit si loin, qu'Anaxarque étant un jour tombé dans une fosse, il passa outre, sans daigner lui tendre la main. On blâma le disciple; mais son maître le loua de ce qu'il faisoit de si merveilleuses applications des principes. *Laërt. in Pyrrhon.*

Avec de pareils ſentiments, Pyrrhon attendit la mort ſans la deſirer ni la craindre : il le parut du moins. Vivre & mourir, ſelon lui, étoit la même chose. Quelqu'un lui demanda pourquoi il ne mouroit pas : « C'eſt préciſément » répondit-il « parce que vivre » ou mourir eſt une choſe indifférente ». Dans les actions d'éclat, il mit cette doctrine en pratique. Sur le point de faire naufrage, il pria d'un air tranquille, ſes compagnons ſaiſis de frayeur, de regarder un pourceau qui étoit à bord, & qui mangeoit à ſon ordinaire. « Voilà » leur dit-il « quelle » doit être l'inſenſibilité du ſage. »

Stob. Serm. 118.

Laërt. in Pyrrhon.

Pyrrhon tenoit ménage avec ſa ſœur, & partageoit avec elle les plus petits ſoins domeſtiques : il balayoit la maiſon, nétoyoit l'étable & portoit au marché les poules, le lait & les porcs. Cependant il ſe fâcha un jour contr'elle : on lui remontra qu'il oublioit ſon ſyſtême : « Penſez-vous » dit-il « que ce ſoit d'une femme qu'en dé» pende la preuve ? »

Heureuſement, pour l'honneur de la ſecte, Pyrrhon ne fut pas ſouvent pris ainſi ſur le fait. On dit qu'il alloit toujours devant lui, ſans ſe détourner ni

reculer, pas même à la rencontre d'un chariot ou d'un précipice. Ses amis le suivoient, & souvent lui sauvèrent la vie. Mais Ænésidème assure que, quoiqu'il établît l'incertitude dans ses discours, il ne laissoit pas d'agir avec précaution. Un jour, entr'autres, attaqué par un chien, il le repoussa. Quelqu'un le reprit de sa vivacité : « Il est » difficile à l'homme » répondit-il « de » se dépouiller tout-à-fait de l'huma» nité ». Si sa conduite n'eût pas été souvent en contradiction avec ses principes, il est probable qu'il ne se fût pas fait enterrer à près de quatre-vingt-dix ans.

Parmi les plus célèbres disciples de Pyrrhon, on nomme Hécatée d'Abdère, Timon de Phliasie, & Euryloque, si vif pour un Pyrrhonien, qu'un jour il poursuivit son cuisinier jusques dans la place publique.

Secte Eclectique.

Hist. de la Philos. t. 3. p. 83-85.

Frappé des écarts où les extrêmes avoient entraîné ses prédécesseurs, un philosophe contemporain d'Auguste prit un sage milieu entre l'incertitude des Pyrrhoniens, & la présomption des Dogmatiques. Ce fut Potamon d'Alexandrie. Sa méthode consistoit à emprunter de chaque secte de philo-

ſophie, ce qu'elle avoit de plus conforme à la raiſon. Il ne paroît pas que ce ſage ait préſidé à aucune école, ni qu'il ait donné naiſſance à aucune ſecte; mais ſa manière de philoſopher ſe répandit dans tout le monde ſavant. Ceux qui l'embraſsèrent, ſoit à Alexandrie, ſoit à Rome, furent nommés *Eclectiques*, de ce qu'ils choiſiſſoient les opinions qui leur paroiſſoient les plus convenables.

Div. Aug. ep. ad Dio.

La méthode introduite par Potamon, renferme, ſans doute, beaucoup de juſteſſe & de diſcernement; mais il a dû toujours être facile de s'en aviſer: elle décèle d'ailleurs le manque de génie dans le ſiècle qui la produiſit. Les Eclectiques ne peuvent paſſer que pour les copiſtes des philoſophes des différentes écoles, n'ayant eu que peu ou point d'idées à eux. On reproche auſſi aux extraits qu'ils firent des grands ouvrages des anciens, d'avoir été cauſe de la perte de ceux-ci. Quoi qu'il en ſoit, les premiers Pères de l'Egliſe s'attachèrent à cette méthode encore plus que les autres. Leur deſſein étoit d'inſtruire les Païens, & de les préparer inſenſiblement à la connoiſſance de Jeſus-Chriſt: « Ouvrage

» laborieux » dit l'Auteur de l'*Histoire critique de la Philosophie* « & pour » lequel il falloit deux choses : premiè» rement, les détromper de l'idée trop » avantageuse qu'ils avoient des an» ciens philosophes ; secondement, les » prévenir en faveur de la nouvelle philo» sophie, qui étoit descendue du Ciel. »

Médecine.

La science qui s'occupe du soin de rendre la santé au corps, n'avoit pas moins reçu d'atteintes que celle dont le but est de donner de la vigueur aux esprits. On a vu (*a*) dans l'époque précédente, les efforts de quelques médecins pour combattre la méthode de ceux qui les avoient précédés, & pour détruire, par la force des raisonnements, une pratique très-ancienne : on y a vu aussi un progrès très-considérable dans l'anatomie. Dans celle-ci, des hommes lassés ou peu satisfaits du raisonnement & des découvertes des philosophes & des anatomistes, prétendirent ne devoir suivre que l'expérience. Delà leur secte eut le nom d'Empirique (*b*).

(*a*) Voyez le Clerc. *Hist. de la Médecine*, seconde partie, l. 2.

(*b*) Du mot Ἐμπειρία, *Expérience*.

Ainsi, en morale, les philosophes, à force de recherches, trouvèrent qu'elle étoit arbitraire; &, dans la science de guérir, les médecins, à force de raisonnements, trouvèrent qu'il ne falloit point raisonner.

Secte Empirique.

Les médecins, depuis Esculape, ou depuis le premier qui réduisit la médecine en art, jusqu'au temps où l'on y joignit le raisonnement, sans en porter le nom, avoient été des Empiriques. Ceux dont nous allons parler choisirent eux-mêmes ce titre, affectèrent de faire secte à part, & se séparèrent des dogmatiques.

Cels. Praef. l. 1.

Sérapion d'Alexandrie, le premier soutint que le raisonnement étoit inutile en médecine, & qu'il falloit s'attacher uniquement à l'expérience. Il fut érigé en chef de la secte dont nous parlons. D'autres ont attribué cet honneur à Philinus de l'île de Cos: ils ajoutent qu'Hérophile, dont il avoit été le disciple, lui fournit occasion d'établir cette secte. En effet, Hérophile, dont l'opinion fut de ne raisonner en médecine, que quand il s'agissoit de maladies causées par un désordre arrivé à quelque partie organique ou instrumentale, passa pour être *à demi-empiri-*

Galen. introd.

que. D'ailleurs il recommanda expressément les médicaments, dont la recherche fut l'unique but des Empiriques.

L'Observation, l'Histoire, & la Substitution d'une chose semblable, furent les trois fondements de l'art des Empiriques, ou, comme s'exprimoit un d'entr'eux, le Trépied de la médecine. L'Observation, ou *Autopsie*, n'étoit que les observations faites dans le cours d'une maladie. L'Histoire comprenoit le recueil de ces observations. Mais comme il arrive de nouvelles maladies sur lesquelles l'expérience ne fournit rien, on avoit recours à la *Substitution*, ou nouvel essai, qui se pratiquoit en comparant une maladie avec une autre, une partie du corps avec une autre partie de même nature, un remède connu avec un autre qui eut du rapport avec lui.

Galen. de Sectis; de optim. Sect. & de subfigurat. Empiric.

La méthode des Empiriques, fondée sur l'évidence, n'exigeoit, selon eux, dans l'exercice de la médecine, que l'usage des sens & de la mémoire; ou, s'il s'agissoit de raisonner, la manière étoit si simple, qu'elle ne pouvoit induire en erreur. Les médecins Dogmatiques, d'accord avec les Empiriques

sur les moyens de connoître ou de guérir les maladies, desquels on a parlé, en ajoutoient un quatrième, l'Indication ; c'est-à-dire, une insinuation de ce qui doit être fait pour guérir un malade, tirée de la nature de sa maladie, des causes de cette maladie, & des diverses circonstances qui l'accompagnent, sans égard à l'expérience. Les Empiriques ne recouroient pas à un moyen qui supposoit la connoissance des causes des maladies ; connoissance inutile, selon eux, capable même de jetter dans des erreurs qui influent sur la pratique.

Celf. præf. l. 1. Les premiers Empiriques, après Sérapion, furent Apollonius & Glaucias : vint ensuite Héraclides de Tarente, le plus illustre des médecins de cette secte. Disciple de Mantias, Hérophilien, il quitta ses principes, pour se donner à l'Empirisme. Il examina la matière de la médecine, c'est-à-dire, les plantes, les animaux & les minéraux ; & prépara divers médicaments, dont il donna les descriptions, & dont il fit connoître les propriétés. Il écrivit sur la diète, & il la portoit loin, s'il en faut juger par l'abstinence qu'il ordonnoit à ceux qui avoient la fièvre quarte.

De simplic. medicam. facult. l 6. De compos. medicam. per gener. l. 2. c. 4., &c.

Celf.

Dans les commencements de cette maladie, il prescrivoit de jeûner jusqu'au septième jour.

Héraclides écrivit contre Hérophile au sujet du pouls. Il employa en divers cas, le pavot & l'opium, intérieurement ou extérieurement. Hippocrates ne paroît pas en avoir fait usage; & quelques médecins de ces anciens temps, ont parlé de l'opium comme d'une drogue dangereuse : mais comme les Empiriques s'appuyoient sur l'expérience, on leur demandoit des effets, au-lieu de paroles; & l'opium étoit fort commode pour charmer les maux par un doux sommeil. *Cæl-Aurel.*

La secte Empirique se soutint longtemps, & subsisteroit peut-être encore avec honneur, si tous ceux qui en ont fait profession, à l'exemple des premiers, s'étoient autant attachés à la connoissance des maladies qu'à celle des médicaments. Mais les derniers Empiriques négligèrent cette première partie de la médecine, tombèrent insensiblement dans le mépris, & dégénérèrent en cette espèce de médecins, qu'on appelle encore aujourd'hui Empiriques, les mêmes que ceux qu'on nommoit *Pharmacopolæ*, *Agyrtæ*,

Circulatores; c'eſt-à-dire, *Vendeurs de médicaments, Charlatans.*

Secte Méthodique.

Tous les médecins dont il a été juſqu'ici queſtion, peuvent ſe ranger ſous trois claſſes. Ceux qui ſont venus avant Hippocrates n'ont guère ſuivi que l'expérience, parce qu'ils n'avoient pas d'autres lumières. Les ſeconds, dont Hippocrates fut le chef, ſans rejetter la méthode des premiers médecins, joignirent le raiſonnement à l'expérience. Les troiſièmes ſont les Empiriques proprement dits. Ils furent ſuivis par une autre ſecte appellée *Méthodique*, qui reconnoiſſoit pour chef, Thémiſon de Laodicée. Ces médecins entreprirent de réduire à deux genres principaux, ce grand nombre de maladies, que les dogmatiques & les empiriques eux-mêmes avoient diſtinguées avec beaucoup de ſoin. Ils imaginèrent qu'en obſervant ce qu'elles ont de commun à certain égard, il étoit inutile de deſcendre davantage dans le particulier. Ce fondement poſé, ils ſe perſuadèrent qu'il ne falloit que deux ſortes de remèdes. Un ſyſtême qui n'exigeoit ni philoſophie, ni anatomie, ni beaucoup d'expérience, parut ſi commode, qu'un grand nombre

Le Clerc. 2. part. l. 4. ſect. 1. 2.

de médecins l'embrassèrent ; & cette secte, qui commença deux-cents ans environ après l'établissement de celle des empiriques, se soutint avec éclat pendant trois ou quatre siècles.

Quoique Thémison eût un grand nombre de disciples, les autres écoles ne furent pas abandonnées. Les Méthodiques n'étoient pas d'accord entr'eux. De leur secte naquirent la secte *Episynthétique* & la secte *Eclectique*, peut-être même la secte *Pneumatique*.

Sectes Episynthétique & Eclectique.

On n'a aucun détail sur les deux premiers systêmes ; mais comme le mot d'*épisynthétique* est tiré d'un verbe Grec, qui signifie *entasser* ou *assembler*, il se peut que les médecins de cette secte prétendissent joindre les maximes des méthodiques avec celles des empiriques & des dogmatiques, & concilier ces diverses sectes les unes avec les autres. Peut-être les Eclectiques choisirent-ils, à l'imitation de Potamon d'Alexandrie, ce qui leur parut de plus raisonnable dans les autres systêmes de médecine.

Secte Pneumatique. *Galen. introd. seu Medic. c. 9.*

L'auteur de la secte *Pneumatique*, Athénée, ne regarda pas le feu, l'air, l'eau & la terre, comme les véritables éléments : il donna ce nom à ce qu'on

appelle les qualités prèmières de ces corps; c'est-à-dire, au chaud, au froid, à l'humide & au sec, dont les deux premières, selon lui, tenoient lieu de causes efficientes; & les deux dernières, de causes matérielles. Athénée ajouta un cinquième élément, l'*esprit*, qui pénétroit tous les corps, & les conservoit dans leur état naturel. Il voulut que la plupart des maladies vinssent de quelques souffrances de cet esprit. Comme les écrits de ce médecin ne sont pas venus jusqu'à nous, on ne sait pas ce qu'il entendoit par cet esprit, ni comment il concevoit qu'il souffre: on peut seulement conjecturer de sa définition du pouls, qu'il regardoit cet esprit comme une substance qui pouvoit être plus ou moins étendue ou resserrée. « Le pouls » disoit-il « n'est autre chose qu'un mouvement qui se fait par la dilatation naturelle & involontaire de l'esprit qui est dans les artères & dans le cœur, lequel esprit se mouvant de lui-même, meut en même-temps le cœur & les artères. »

Galen. de differ. puls. l. 4. c. 4.

Quoique les dernières sectes dont nous venons de parler, soient postérieures à l'asservissement de la Grèce par les Romains, nous avons cru,

pour completter l'histoire de la médecine, devoir en donner une idée; mais sans entrer dans des détails qui n'appartiennent point à notre plan. On ne sera pas étonné de ne trouver rien ici du célèbre Galien, le plus grand appui du parti des dogmatiques.

Astronomie & Mathématiques.

La science des astres, celle des mathématiques en général, avoient transféré leur empire en d'autres climats; & Pythéas, dont nous avons parlé dans l'époque précédente, peut être regardé comme le dernier astronome Grec, avant l'école d'Alexandrie. Pour terminer cette histoire, nous ajouterons quelques détails sur ce que les anciens ont appellé la grande année. (*a*)

« Les premiers hommes qui étudièrent l'état du ciel pour les besoins de l'agriculture, remarquèrent que la révolution du soleil ramenoit les saisons dans le même ordre : ils crurent reconnoître que certaines intempéries dépendoient des aspects de la lune; & en attachant les différents pronostics de ces intempéries aux levers & aux couchers des étoiles,

---

(*a*) Voyez *l'Hist. de l'Astronomie*, p. 252, &c.

» ils se persuadèrent que les vicissitudes
» des choses d'ici-bas avoient des pé-
» riodes réglées, comme les mouve-
» ments célestes. C'est donc dans l'as-
» trologie naturelle que l'on doit cher-
» cher l'origine de ces périodes.... On
» voit que toute espèce de révolution
» leur présenta l'idée d'accomplisse-
» ment & de renouvellement. Delà
» naquit le préjugé que le même aspect,
» le même arrangement de tous les
» astres, qui avoit eu lieu à la naissance
» du monde, en amèneroit la destruc-
» tion. Le temps de cette longue révo-
» lution étoit la durée prédestinée à la
» vie de la nature. Un autre préjugé
» qui eut la même source, fut que le
» monde ne devoit périr à cette époque
» que pour renaître, & pour que le
» même ordre de choses recommençât
» avec le même cours des phénomènes
» célestes. Les uns fixèrent ce renou-
» vellement universel à la conjonction
» de toutes les planètes; les autres qui
» avoient connoissance du mouvement
» des fixes, l'attendirent au retour des
» étoiles au même point de l'écliptique.
» D'autres, en réunissant ces deux espè-
» ces de révolutions, marquèrent le
» terme de la durée de toutes choses,

» au moment où les planètes & les
» étoiles reviendroient à la même situa-
» tion primitive à l'égard de l'éclip-
» tique : c'est-à-dire, qu'ils concevoient
» une période qui renfermeroit une ou
» plusieurs révolutions complettes des
» étoiles, & de même un certain nom-
» bre de révolutions complettes de cha-
» cune des planètes. Période immense !
» le monde peut durer des milliers de
» siècles sans qu'elle s'achève. Toutes
» ces périodes s'appellèrent *grande an-*
» *née*, c'est-à-dire, *grande révolution*....
» Aristote disoit que la grande année
» étoit celle qui ramenoit au même
» point du ciel, le soleil, la lune, &
» les cinq planètes : année dont l'hiver
» est le déluge, & l'été l'incendie gé-
» néral de la terre. Suivant les anciens,
» la terre périssoit tour-à-tour par
» l'eau & par le feu.... La superstition
» attachée à cette conjonction géné-
» rale de toutes les planètes, s'étendit
» aux conjonctions particulières de deux
» ou de plusieurs planètes. Les Pério-
» des qui ramenoient ces conjonctions,
» favorables ou contraires au monde,
» annoncèrent différentes révolutions,
» & prirent en conséquence le nom de
» grande année.... L'usage de l'astro-

» nomie & les besoins de la société
» civile avoient fait chercher pour la
» règle du calendrier, des périodes
» qui renfermassent un nombre de ré-
» volutions complettes du soleil & de
» la lune : ces périodes furent aussi de
» grandes années.... Peut-être la grande
» année de 600 ans des Patriarches,
» fut-elle la première & le modèle de
» toutes les autres. Quand on crut ap-
» percevoir une certaine correspon-
» dance entre les révolutions célestes,
» & le retour des intempéries des sai-
» sons, on inventa de nouvelles pério-
» des. C'est donc l'astrologie naturelle
» qui les multiplia ; & si depuis l'astro-
» logie judiciaire s'en est emparé, cet
» usage ne doit point les rendre suf-
» pectes. »

Nous avons parcouru la Grèce savante. Les diverses sectes nous ont montré dans cette contrée célèbre, l'esprit humain, déjà mûr pour les arts & la législation, encore dans l'enfance à l'égard de bien des sciences. Toujours vaine & orgueilleuse, la médiocrité en prend droit de mépriser les anciens ; comme si ce n'étoit pas à leurs découvertes que nous

devons d'être ce que nous sommes.

Sénèque nous apprend que les Chaldéens connoissoient la route des comètes, & qu'ils en avoient calculé la révolution. Le même auteur parle des miroirs à facettes; de ceux qui éloignoient ou rapprochoient les objets; du bocal rempli d'eau, qui transmet & augmente la lumière. Il parle du verre enfumé ou chargé de couleurs, pareil à celui que nous employons encore pour l'observation des astres. On pourroit même, en adoptant la traduction d'un passage de Strabon, donnée par le comte de Caylus, présumer qu'ils eurent quelqu'idée des lunettes. Ce géographe, voulant expliquer pourquoi le disque du soleil paroît plus grand sur la mer, lorsqu'il se lève ou qu'il se couche, en attribue la cause aux vapeurs qui s'élèvent des eaux, & il explique cet effet physique en ces termes: « Les vapeurs font le même effet que » les tubes: elles augmentent les appa» rences des objets ». Ptolémée, que le Père Mabillon, dans un manuscrit du commencement du treizième siècle, avoit vu représenté observant les astres avec une lunette, ou plutôt un tube, pourroit donner quelque vraisemblance

Quæst. nat. l. 7. c. 3. 19.

Id. l. 1. c. 3. 6.

L. 3. p. 138.

à cette conjecture. Ce manuscrit étoit de trois-cents ans plus ancien que Galilée, & Jacques Métius, inventeur des lunettes à longue vue.

Mém. de l'Acad. t. 26.

Le dernier siècle s'est vanté d'avoir découvert les sources du Nil. D'Anville a prouvé qu'on s'est trompé, & que Ptolémée fut mieux instruit sur ce point, que ne l'ont été les modernes. Plutarque, dans son Traité d'Isis & d'Osiris, a les mêmes idées que nous sur l'arc-en-ciel.

Quæst. nat. l. 1. c. 1.

« Gylippe allant à Syracuse » dit Sénèque « vit une étoile s'arrêter sur sa » lance. On a vu plusieurs fois dans les » camps des Romains, des traits & des » javelots paroître en feu.... Ces feux » ne tuent ni ne blessent ». La découverte de l'électricité rend vraisemblables ces faits, qu'on rejetta comme ridicules. Peut-être les anciens ne connurent-ils que le fait, & ignorèrent-ils le principe. Sommes-nous beaucoup plus savants qu'eux ? Cessons de calomnier ces bienfaiteurs du genre-humain. « Quel peuple on auroit fait » ! s'écrie M. Bailly « quels progrès on auroit » obtenus, si l'on eût réuni les Chal- » déens & les Grecs ; c'est-à-dire, la » constance au travail, avec le génie ! »



LIV. SOIXANTE-SIXIÈME.



ÉTAT des Lettres & des Beaux-Arts; leur décadence. Mœurs & usages.

LES plus parfaits modèles de la beauté existoient toujours sous le climat de la Grèce; toujours son heureux ciel étoit favorable à la peinture & à la poésie; les organes de la voix n'avoient pas cessé d'y être flexibles & délicats : & cependant la sculpture, la peinture, la poésie & la musique y touchent au terme de leur gloire.

Le climat n'est pas la seule cause qui fasse exceller les hommes dans les lettres & dans les arts : d'autres causes plus puissantes, le gouvernement & les mœurs, influent sur le génie d'une nation. Que sert un terrain fertile, au peuple paresseux qui ne daigne pas le cultiver? Que sert la plus belle langue

à celui dont l'esclavage étouffe l'imagination & avilit l'ame ? Tremblants au seul nom des Macédoniens, asservis ensuite par les Romains, les Grecs n'eurent plus cette fierté, cette élévation que nourrissoit en eux l'antique liberté. Intimement liés à la politique des empires, les sciences & les beaux arts se dégradent sous la tyrannie.

Musique.

Nous avons remarqué la simplicité de la musique des anciens; nous l'avons suivie dans ses divers changements; & l'on a vu comment, de compagne de la poésie (a), elle en devint la souveraine. A force de se figurer, elle soumit les accents, & subjugua le rhythme; insensiblement la musique grecque perdit son ancien caractère; elle ne mit point de bornes à son audace. Les traits, les agréments & toutes les fantaisies dont elle se revêtit, firent tant de plaisir au peuple, que, pour conserver au musicien la

Dion-Hal. de verb. compos.

(a) Dissertation *sur les accents de la langue grecque*, par l'Abbé Arnaud, t. 58, *in*-12, des Mém.; *Conjectures sur l'introduction des accords dans la musique des anciens*, par M. de Chabanon, t. 63. *in*-12.

liberté

liberté de les mettre en œuvre, on descendit à une poésie triviale & vulgaire : les vers appellés *prosaïques* ou *politiques*, ne furent inventés que pour favoriser la musique d'alors, qui, à force de libertés, avoit défiguré le caractère de la poésie & de la langue grecque.

Si jamais les anciens connurent l'harmonie proprement dite, il faut placer postérieurement à Euclides & Aristoxène, cette révolution qui ne s'acheva que long-temps après Auguste. On apperçoit quelque rapport entre la naissance de la musique à plusieurs parties, & l'oubli du genre enharmonique. Le quart de ton ne paroît point avoir de cordes harmoniques qui lui correspondent : c'est un degré d'intonation qui peut entrer dans la mélodie, mais qui se refuse à la coexistence des autres sons qu'on voudroit y joindre. Quand l'organe de la voix, chez les Grecs, fut moins flexible, & leur oreille moins délicate, le quart de ton, devenu inappréciable, fut négligé, & l'harmonie parut. Plutarque, dans son traité de la Musique, atteste que le genre enharmonique, le plus grave & le plus estimé des anciens,

étoit entièrement banni de ſon temps, & que l'on commençoit à nier la poſſibilité d'exécuter le quart de ton. Denys d'Halicarnaſſe, dans ſon traité de la Synthèſe, dit la même choſe. Lorſqu'Horace écrivoit, on ne faiſoit donc plus guère uſage du quart de ton, ni du genre de muſique qui en réſultoit. Auſſi voit-on, par un paſſage de ce poëte (*a*), que l'on commençoit à exécuter des airs à la tierce : ce qui ne ſe pratiquoit certainement pas du temps d'Euclides, qui, en parlant de la tierce majeure, l'appelle une diſſonnance âpre & dure, qui déchire l'oreille, & qui, par cette raiſon, ne peut s'admettre. Cet emploi de la tierce, indiqué par Horace, peut être regardé comme la naiſſance, ou la première ébauche de l'harmonie. Elle s'étoit perfectionnée du temps de Gaudence, vers le troiſième ou le quatrième ſiècle, puiſqu'il allègue d'autres accords auxquels l'oreille s'étoit accoutumée, & qu'elle regardoit comme conſonnants. Dans le traité de cet écrivain, il n'eſt preſque

(a) *Sonante miſtum tibiis carmen lyrâ,*
Hâc Dorium, illis Barbarum.

plus mention du genre enharmonique. « Le quart de ton qui le constitue ; » devenu », dit-il, « inappréciable pour » presque toutes les oreilles, ne peut » plus être exécuté que par les plus ha- » biles musiciens : encore y en a-t-il » parmi eux, qui ne peuvent saisir cette » nuance douteuse ». Il est fâcheux que nous n'ayions pas sur cette matière, des écrits plus récents encore : peut-être y trouverions-nous la succession des progrès de l'art, jusqu'au point où nous le voyons aujourd'hui. Mais les secours manquent absolument, & l'on ignore quand a commencé l'usage du contre-point, & des parties qui figurent entr'elles.

Eloquence, Poésie.

La Grèce asservie, n'avoit plus besoin d'Orateurs : ils disparurent en effet, & ne furent remplacés que par des rhéteurs, ou par des espèces de savants qu'on nommoit *Sophistes*, qui s'exerçoient sur des sujets feints.

Si nous nous bornions à parler des auteurs qui ont écrit avant l'asservissement de la Grèce par les Romains, notre tâche seroit finie. Mais nous n'aurions point parcouru toute la carrière des lettres & des arts. On en connoîtroit les progrès, on ignoreroit

leur décadence. Ptolémée-Soter accueillit les artistes : entr'autres, Apelles, chef de l'art-Grec. Sous le règne de Philadelphe son successeur, Alexandrie devint presque ce qu'Athènes avoit été. Les savants les plus distingués, les plus grands poëtes quittèrent leur patrie, pour se rendre dans cette ville où la gloire & la fortune les attendoient. Euclides de Mégare y enseigna la Géométrie : Théocrites y chanta ses pastorales : Callimaque y célébra les louanges des Dieux dans des vers élégants. La procession superbe que ce roi fit dans la ville d'Alexandrie, montre la quantité de statuaires Grecs qui étoient alors en Egypte. On y promena des centaines de statues ; &, dans un grand pavillon dressé pour
Athen. l. 5. cette solemnité, on vit cent différents animaux, exécutés par les plus fameux maîtres. Toutes les villes (a), humiliées & découragées par la perte de leur gloire & de leur liberté, se voyoient dans l'impuissance de soutenir ou de ranimer les talents ; & les arts aban-

(a) Winckel. T. 3, p. 104, 105, 108, 109, & les Poëtes Grecs.

donnés dans leur terre natale, seroient tombés totalement, s'ils ne s'étoient expatriés. Mais quelle différence du goût des beaux siècles de la Grèce, à celui qui énerva & avilit la poésie en vogue à la Cour de Philadelphe ! Callimaque & Nicandre, qui furent l'un & l'autre de la *Pléiade poétique* d'Alexandrie, parurent plus jaloux du titre de savant, que du nom de poëte. Nicandre, surtout, sembla ne prendre plaisir qu'à employer les termes les plus surannés & les plus inusités, tirés des dialectes les plus bas de tous les peuples de la Grèce. Quelques épigrammes très-ingénieuses, une élégie sur la mort du poëte Héraclite, & des hymnes, monuments fidèles de la religion populaire des Grecs, sont les seuls ouvrages qui nous restent de Callimaque, dont les productions montoient à plus de huit-cents. « L'Euphrates » dit-il à ses ennemis, qui lui reprochoient de n'en avoir point donné de grands « l'Euphrates est un fleuve immense ; mais » je préfère ces fontaines limpides » & pures dont chaque goutte est » précieuse, à toute la fange de » ce fleuve ». Lycophron, de l'île d'Eubée, autre poëte de la Pléiade,

aima mieux passer pour possédé, que pour inspiré. Il se plaisoit à mettre l'esprit de son lecteur à la torture, pour se faire comprendre. Le seul de ses ouvrages que le temps ait respecté, est un poëme intitulé *Cassandre*, aussi célèbre par son obscurité, que les ouvrages de Démocrite. On le regarde comme le premier poëte qui ait joué avec des anagrammes. D'autres donnèrent à leurs pièces de vers, la forme d'un autel, d'une flûte, d'une hache ou d'un œuf. Tous, jusqu'à Théocrites, couroient après les jeux de mots. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'Apollonius de Rhodes, de la même Pléiade, a très-souvent violé les règles de la langue. Ce poëte est connu par l'*Expédition des Argonautes*. « Son » poëme » dit Rapin » est d'un caractère » simple, qui n'a rien de cette noblesse » d'expression d'Homère. La fable en » est mal conçue; & la liste des Ar- » gonautes languit dès le premier livre; » car elle n'a aucun trait de cette va- » riété, dont le sujet étoit si capable. »

Idyl. 27. & 26.

Les grands génies avoient fait place à des hommes, qui, plus philosophes que poëtes, touchoient une lyre muette, & souvent n'écrivoient que sous la dictée

de la raison. Aratus, de Soles en Cilicie, composa ses *Phénomènes*, poëme sur l'astronomie, dont le commencement est beau, mais dont la suite ne montre qu'un versificateur. « Il n'a » dit Quintilien « ni ornement, ni rien » de ce qui touche & remue le cœur ». Méléagre, natif de Gadare, ville de Syrie, est le premier qui ait fait un recueil d'épigrammes Grecques, qu'il nomma *Anthologie*, parce qu'ayant choisi ce qu'il trouva de plus brillant & de plus fleuri parmi les épigrammes de quarante-six poëtes anciens, il regarda son recueil comme un *Bouquet de fleurs*, & en attribua une à chacun de ces poëtes; le lys à Anyte, la rose à Sappho, &c. Ainsi, les Lettres éplorées fuyoient le doux pays de la Grèce en proie à la tyrannie. L'hymne du Stoïcien Cléanthe, morceau sublime, sera notre dernier hommage à cette contrée célébre, mère de la poésie.

« O père des Dieux, vous qui réunissez plusieurs noms, & dont la vertu » est une & infinie; vous qui êtes l'au» teur de cet univers, & qui le gou» vernez suivant les conseils de votre » sagesse: je vous salue, ô Roi tout» puissant; car vous daignez nous per-

» mettre de vous invoquer. Nous qui
» rampons ſur la tèrre, ne ſommes-
» nous pas l'ouvrage de vos mains, &
» comme l'image de votre parole éter-
» nelle? Vous ſerez donc, ô Jupiter, la
» matière de mes louanges; & votre
» ſouveraine puiſſance fera le ſujet or-
» dinaire de mes cantiques. Tout plie
» ſous votre empire; tout redoute les
» traits dont vos mains invincibles ſont
» armées. Sans vous, rien n'a été fait;
» ſans vous, rien ne ſe fait dans la na-
» ture. Vous voulez les biens & les
» maux, ſelon les conſeils de votre loi:
» loi éternelle qu'oſent braver les im-
» pies. Malheur à ces impies! S'ils
» étudioient votre loi, s'ils lui obéiſ-
» ſoient, ils couleroient des jours heu-
» reux dans l'innocence & dans la paix.
» Mais ils ne ſuivent que les loix d'un
» aveugle inſtinct: ils ſont les vils eſ-
» claves, les miſérables jouets de toutes
» les paſſions. O vous, grand Jupiter,
» qui faites entendre votre tonnerre
» dans les nues, daignez éclairer les
» foibles humains. Otez-leur cet eſprit
» de vertige qui les égare; donnez-leur
» une portion de cette ſageſſe avec la-
» quelle vous gouvernez la nature:
» alors ils ne chériront d'autre occupa-

» tion, que celle de chanter éternelle-» ment cette loi universelle qu'ils mé-» connoissent. »

La Grèce avoit cessé de produire des poëtes comiques. Ceux qui se sentoient encore quelque étincelle de ce feu qui embrasa les grands hommes des siècles de Périclès & d'Alexandre, écrivirent en prose. Lucien fut en quelque sorte à la comédie, ce que les romanciers devinrent à l'épopée. Cet écrivain naquit à Samosate, ville de Syrie, au commencement du deuxième siècle de l'ère chrétienne. Ses parents, pauvres & de condition médiocre, le destinèrent à la sculpture, & le mirent en apprentissage chez son oncle qui étoit statuaire. Un modèle qu'on lui avoit donné pour le dégrossir, brisé par mégarde, lui attira de son maître, une punition rigoureuse. Le jeune élève se dégoûta : il abandonna la statuaire, & se livra à l'étude des lettres.

Lucien.

Trad. de M. Massieu.

Lucien vint à Antioche, où il plaida des causes : mais les fourberies & les clameurs de la chicane lui firent abandonner la profession d'avocat, pour embrasser celle de rhéteur. Il parcourut les contrées où l'éloquence étoit le plus cultivée. Les principales villes de

l'Asie mineure, de l'Ionie & de l'Achaïe l'attirèrent successivement. Il vint à Athènes, & passa jusques dans la Gaule, où il eut des succès : il voulut aussi connoître l'Italie & la capitale du monde. En Macédoine, une assemblée générale de la nation lui procura l'occasion de parler en public : il remporta les suffrages d'un auditoire nombreux & éclairé. Enfin, il se fixa dans le pays de sa naissance : il y jouit tranquillement de sa gloire & du fruit de ses travaux, jusqu'au temps où l'estime & les bienfaits de Marc-Aurèle l'appellèrent à une préfecture en Egypte.

Des ouvrages de Lucien, les plus intéressants sont ses dialogues. Depuis Platon, ce genre d'écrire sembloit appartenir aux méditations sublimes de la philosophie. Si quelquefois il admettoit la simplicité des entretiens familiers, ses graces mêmes conservoient un air imposant. Le génie facile de Lucien, la gaieté de son caractère, rendirent le dialogue propre aux leçons de Platon & aux plaisanteries d'Aristophanes. Le ridicule, comme les discussions philosophiques, furent de son ressort ; & de ces deux genres rapprochés, liés & fondus ensemble, il résulta des espèces

de drames. On y reconnoît une fable, des caractères, des scènes, un dénouement : ils renferment un ou plusieurs points de morale, auxquels les différentes parties se rapportent comme à leur tout. Souvent d'heureux épisodes, que l'on peut appeller les incidents de la pièce, en font croître l'intérêt, & y répandent une piquante variété.

Les portraits que Lucien fait de la vertu, sont admirables : il ne paroît ennemi que du vice & de la folie. Son indignation contre les travers des hommes, lui arrache de temps-en-temps, des sarcasmes violents : mais bientôt son fiel, tempéré par l'enjouement & par la gaieté, disparoît dans le ton uniforme de sa manière ; c'est-à-dire, dans un persifflage agréable, plutôt malin que méchant, toujours plein de graces, & jamais grossier.

Il dénigre les divinités dont il veut dépeupler l'Olympe, & remet sous les yeux du lecteur, dans ses dialogues *des Dieux du ciel & de la mer*, les fictions les plus riantes qu'ait enfanté l'imagination des Poëtes. Ceux *des Morts*, plus amusants encore, présentent des leçons importantes sur la fragilité de la jeunesse & de la beauté,

ſur l'incertitude & la brièveté de la vie.

« Lucien » dit ingénieuſement M. l'Abbé Gail « deſcend aux enfers, non pour » y pleurer, mais pour inſtruire. Ici, » il fait paroître ſur la ſcène, des rois » lâches & efféminés, qui, placés au- » trefois ſur le trône, n'entendoient » ſortir de la bouche de leurs vils cour- » tiſans, que le langage de l'adulation » la plus ſervile. Sous le nom d'un » philoſophe cynique, il inſulte à leur » baſſeſſe : il les humilie, & les dé- » pouille de cette grandeur qui n'eſt que » dans les titres ; il les montre ce qu'ils » ſont. Là, c'eſt un homme avide qui » ſoupire après l'héritage d'un vieillard » opulent, & que la mort punit de ſon » injuſte avidité : plus loin, c'eſt un » roi fameux par ſes conquêtes, qui » faiſoit taire l'univers en ſa préſence, » & qui ſert de jouet à un philoſophe. » Sous un badinage vif & léger, il » cache les leçons les plus ſérieuſes, » les plus utiles ; & ſa gaieté n'eſt qu'un » artifice adroit pour faire mieux goû- » ter une morale pure & ſévère ». Quelques exemples prouveront la vérité de cet éloge.

CRÉSUS, PLUTON, MÉNIPPE, MIDAS, SARDANAPALE.

Crés. « Nous ne pouvons souffrir plus » long-temps auprès de nous, ce chien » de Ménippe : donne-lui donc une » autre place, ou nous irons dans un » autre lieu. »

Plut. « Mais quel mal un mort peut-il » faire à des morts ? »

Crés. « Si nous soupirons, si nous » gémissons au souvenir des biens que » nous possédions sur la terre ; si Mi- » das que voici, regrette son or ; Sarda- » napale, ses plaisirs ; & moi, mes tré- » sors : il se met à rire & à nous outra- » ger, en nous traitant de vils esclaves ; » quelquefois même il chante, & vient » interrompre nos plaintes : il est abso- » lument insupportable. »

Plut. « Que disent-ils là, Ménippe ? »

Ménip. « Ils disent vrai, Pluton ; » car je les hais, ces ames viles & cor- » rompues. Ce n'est pas assez pour eux » d'avoir mal vécu : tous morts qu'ils » sont, ils se souviennent encore des » biens de là-haut, & ils y sont forte- » ment attachés : aussi je me fais un plai- » sir de les désoler. »

Plut. « Cela n'eſt pas bien : s'ils s'af-
» fligent, ce qu'ils ont perdu en vaut
» la peine. »

Ménip. « Tu es auſſi fou qu'eux, Plu-
» ton : tu approuves les gémiſſements
» de ces gens-là ! »

Plut. « Point du tout : mais je ne
» voudrois point de querelles parmi
» vous. »

Ménip. « Quoi qu'il en ſoit, vous
» qui êtes les plus mépriſables des Ly-
» diens, des Phrygiens, des Aſſyriens,
» apprenez une bonne fois, que je ne
» ceſſerai jamais de vous harceler : quel-
» que part que vous alliez, je vous ſui-
» vrai, vous déſolant, chantant à
» vos oreilles, & riant à votre nez. »

Créſ. « Hé bien ! n'eſt-ce pas là ou-
» trager les gens ? »

Ménip. « Non. Mais outrager les
» gens, c'eſt prétendre, comme vous
» l'avez fait, aux honneurs de la divi-
» nité ; c'eſt inſulter avec orgueil, à des
» hommes libres ; c'eſt enfin ne ſonger
» nullement à la mort. Pleurez donc
» aujourd'hui que vous êtes dépouillés
» de tous ces biens. »

Créſ. « De quels biens, grands Dieux !
» de quelles riches poſſeſſions !

Mid. « Et moi, que d'or j'ai perdu !

Sard. « Et moi, que de plaisirs !

Ménip. « Bien ! Continuez ; pleurez, » tandis que je ferai retentir à vos » oreilles ce mot : *Connois-toi toi-» même* ; car voilà le refrein qui con-» vient à ces plaintes dont vous nous » étourdissez. »

Dans un autre dialogue, Lucien voulant peindre la dépravation des mœurs de son siècle, introduit Mercure qui demande à Charon, quand il lui paiera ce qu'il lui doit. Celui-ci le prie d'attendre qu'il arrive quelque peste, ou quelque guerre qui le mette en état de le satisfaire. « Il ne vient ici » lui dit-il, « que peu de morts, car on est en » paix. »

Merc. « Plaise aux Dieux qu'elle se » maintienne ; dût mon paiement en » être retardé ! Mais après tout, tu sais » en quel état nous venoient ici les » morts du temps passé : l'air mâle, » couverts de sang & de blessures. Au » lieu qu'aujourd'hui, c'est un père em-» poisonné par son fils ; un mari, par » sa femme ; un débauché dont les ex-» cès ont précipité les années : ils sont » tous pâles, languissants, & ne ressem-» blent pas aux anciens. C'est l'argent » qui les a amenés ici pour la plupart,

» & ils ont l'air de se trahir les uns les » autres. »

Nous ne prétendons pas disculper Lucien, des obscénités répandues dans ses ouvrages; mais on doit lui savoir gré du courage avec lequel il poursuit le vice jusques sur le trône & dans les cieux. Il porte les coups les plus forts aux prétendus philosophes de son temps: il les dévoile, les livre au mépris dont il les croit dignes, & ne leur fait grace sur rien. Ami de la saine philosophie, il distingua celle du sage, & l'apprécia dans ses écrits comme dans son cœur.

Romans. Homère n'eut point de rival: les plus beaux esprits se jugèrent inférieurs à ce grand homme, & lui laissèrent la palme de l'épopée. Dans la suite, des auteurs qui se sentirent le talent de raconter, sans avoir le génie poétique, crurent pouvoir se dispenser des entraves de la versification: delà naquirent les Romans, & les Poëmes en prose, s'il peut y en avoir.

Un des plus anciens ouvrages (*a*) de

(*a*) Voyez le discours de M. Huet, sur les Romans; & les traductions de quelques Romans Grecs.

ce genre, à en juger par l'élégance & la pureté du ſtyle, eſt celui de Xénophon d'Ephèſe, où ſont racontés les amours d'*Abrocome & d'Anthie*. Les ſonges, les oracles, les brigands, les pirates & les naufrages : voilà les machines des anciens, ſans art, ſans ſurpriſe, ſans préparation. On les retrouve dans l'ouvrage de Xénophon : mais il rend la paſſion avec beaucoup d'eſprit & de délicateſſe, mêlée cependant d'une ſorte de ſimplicité. Tous ſes héros, preſque en même-temps ſur la ſcène, agiſſent ſans confuſion : tous parlent dans leurs mœurs & dans leurs caractères ; tout y eſt de concert. Les deux amants ſont unis preſqu'à l'entrée du livre ; & ces époux, qui préfèrent les ſupplices & la mort à l'infidélité, ſont enfin rendus l'un à l'autre.

On n'a rien de mieux entendu, ni de plus achevé dans l'art romaneſque, que les aventures de *Théagènes & de Chariclée*, par Héliodore, évêque de Tricca en Theſſalie, ſous l'empire d'Arcadius & d'Honorius. On loue la diſpoſition du ſujet, la variété des épiſodes, l'art avec lequel ils ſont liés à l'action principale, le jeu des paſſions, la vérité des ſentiments, l'honnêteté

des mœurs, l'artifice du dénouement. L'opinion la plus commune est que cette histoire fut un amusement de la jeunesse de son auteur : ce qui doit rendre d'autant plus suspecte une anecdote rapportée par Nicéphore, écrivain crédule & peu judicieux. Il prétend qu'un Synode voyant que les amours de *Théagènes & de Chariclée* corrompoient les jeunes personnes, & allumoient dans leurs cœurs, une flamme dangereuse & difficile à éteindre, offrit à l'auteur, l'alternative, ou de jetter son ouvrage au feu, ou de renoncer à l'épiscopat, & qu'il prit le dernier parti.

On est incertain si Achilles-Tatius, auteur des amours de *Clitophon & de Leucippe*, est antérieur à Héliodore. Il n'est comparable à ce dernier, ni pour l'honnêteté des mœurs, ni pour la variété des évènements, ni pour l'artifice des dénouements : mais il a plus de naturel & de simplicité. On dit qu'il embrassa la religion chrétienne, & qu'il devint évêque. Auroit-on si aisément oublié l'obscénité de son livre?

Longus, qu'on présume avoir écrit dans le cinquième siècle, est célèbre par les *Amours de Daphnis & de Chloé*. Son imagination est riante, son

pinceau léger, souvent un peu trop libre. « Encore que la plupart des sa-
» vants des derniers siècles » dit l'illustre
» Evêque d'Avranches, les aient loués
» pour leur élégance & leur agrément,
» joint à la simplicité convenable au
» sujet; néanmoins je n'y trouve rien
» de tout cela, que la simplicité qui va
» quelquefois jusqu'à la puérilité & à la
» niaiserie. Il n'y a ni invention, ni
» conduite : il commence grossièrement
» à la naissance de ses bergers, & finit
» à leur mariage. Il ne débrouille jamais
» ses aventures, que par des machines
» mal-concertées : si obscène, au reste,
» qu'il faut être un peu cynique pour le
» lire sans rougir. Son style, qui a
» tant été vanté, est peut-être ce qui
» mérite le moins de l'être. C'est un style
» de sophiste, tel qu'il étoit; semblable
» à celui d'Eustathius & de Théodorus-
» Prodromus; qui tient de l'orateur &
» de l'historien, & qui n'est proprement
» ni à l'un ni à l'autre; plein de méta-
» phores, d'antithèses, & de ces figures
» brillantes qui surprennent les simples,
» & qui flattent l'oreille sans remplir
» l'esprit. Au lieu d'attacher le lecteur
» par la nouveauté des évènements, par
» l'arrangement & la variété des ma-

» tières, & par une narration nette & » pressée, qui ait pourtant son tour & » sa cadence, & qui avance toujours » dans son sujet ; il essaie, comme la » plupart des autres sophistes, de le re- » tenir par des descriptions hors-d'œu- » vre : il l'écarte hors du grand che- » min ; &, pendant qu'il lui fait voir tant » de pays qu'il ne cherche point, il » consume & use son attention, & » l'impatience qu'il avoit d'aller à la fin » qu'il cherchoit & qu'on lui avoit » proposée. »

On ne sait ni le nom, ni la patrie de l'auteur qui nous a laissé l'*Histoire des amours de Chéréas & de Callirrhoë* (a). Au commencement de son ouvrage, il se nomme Chariton d'Aphrodise, ville de Carie, & secrétaire du rhéteur Athénagore. Mais il y a grande apparence

(a) On a ce Roman traduit par M. Larcher, savant académicien, à qui notre ouvrage doit beaucoup, pour sa traduction de l'*Expédition de Cyrus*, par Xénophon ; & à qui il devroit infiniment plus encore, si nous avions eu le bonheur que l'immense travail de cet auteur sur Hérodote, eût paru avant ceux des volumes où nous avons eu à puiser dans cet Historien Grec.

que tout ceci est feint, comme l'histoire qu'il raconte : un de ces noms signifie les Graces ; l'autre, par un léger changement, Vénus. Son style donne lieu de conjecturer qu'il est postérieur aux Romanciers dont nous venons de parler.

Rien de plus froid, de plus ennuyeux que les *Amours d'Isménias & d'Ismène*, faussement attribués à Eustathe évêque de Thessalonique, célèbre commentateur d'Homère, lequel fleurissoit sous l'empire de Manuël Comnène, vers le milieu du douzième siècle. C'est l'ouvrage d'un écolier, ou de quelque misérable sophiste. Les *Amours de Dosiclés & de Rodanthe*, par Prodromus, ne lui sont guère préférables. Jamais ses acteurs ne gardent la bienséance, ni l'uniformité de leurs caracteres. « Son » ouvrage » dit M. Huet « est plutôt un » poëme qu'un roman ; car il est écrit en » vers, & cela lui rend plus pardonna» ble son style, trop figuré & trop » licencieux : néanmoins comme ces vers » sont iambes, qui ressemblent à la prose, » & qu'on les pourroit appeller une » prose mesurée, je ne l'exclus point de » cette liste. »

Les Romans annoncent la corruption d'un peuple, & l'entretiennent.

Quand les hommes n'ont plus assez d'énergie pour s'intéresser aux grands évènements que présentent les annales du genre humain, ils ne sont capables que de s'occuper des petites passions mises en jeu dans ces sortes d'ouvrages. Cependant, depuis Alexandre, la Grèce avoit produit de grands historiens : après son asservissement par les Romains, elle en eut encore; dont elle fut redevable à l'empire, bien flatteur, sans doute, qu'elle s'étoit conservé sur les vainqueurs, & qui maintint long-temps, parmi les vaincus, le goût des lettres & des arts.

HISTOIRE. La conquête de l'Orient, par Alexandre (*a*), rompit toutes les barrières qui s'opposoient au savoir. Maîtres des villes les plus considérables, les Grecs se trouvèrent en état d'en consulter les archives, d'en faire traduire les histoires, & de s'instruire d'une infinité de faits dont ils n'avoient eu que des notions

(*a*) Consultez les *Réflexions* de Fréret *sur l'étude des anciennes Histoires*, &c. tom. 6 des MÉMOIRES, & la Dissertation de Bonamy sur la *Bibliothèque d'Alexandrie*, tom. 9.

confuses. Le seul motif de la gloire, chez une nation avide de connoissances, devoit les soutenir dans cette entreprise. Ils en eurent un plus puissant; celui de faire leur cour à des princes généreux & riches.

Toujours l'amour des sciences rendit l'Egypte célèbre. Ptolémée les cultiva, & fit de ce royaume, le plus florissant & le plus riche de l'Orient. On cite avec éloge ce qu'il écrivit sur les Expéditions d'Alexandre. Démétrius de Phalère lui avoit conseillé de composer une bibliothèque d'auteurs de politique, & de rechercher tous les livres qui traitoient du gouvernement des royaumes & des républiques, pour y trouver des conseils qu'aucun de ses amis n'oseroit lui donner. Cet avis lui inspira sans doute, le dessein de jetter les fondements de la bibliothèque d'Alexandrie, dont Démétrius fut le premier surintendant. Toutes les nations contribuèrent à enrichir ce trésor commun.

Arrian. in Præf.
Plut.

Après la mort de son père, Philadelphe chassa Démétrius de sa Cour, & n'en continua pas moins ses soins à l'établissement auquel il présidoit. L'amour de ce prince pour les sciences,

Athen. l. 12. 10. Suid. voc. Zenodot. Athen. l. 1.

ſa paſſion pour les livres, la protection qu'il accorda aux ſavants, attirèrent une multitude de perſonnes diſtinguées par leur mérite. Zénodote, nommé pour remplacer Démétrius, acheta des livres à Athènes & à Rhodes. La bibliothèque d'Ariſtote, très-nombreuſe pour un particulier, avoit paſſé à Théophraſtes, qui l'avoit jointe à la ſienne: Elle méritoit l'attention de Philadelphe; il la retira des mains de Nélée, qui en avoit hérité de Théophraſtes; mais les ouvrages de l'inſtituteur du Lycée, dont nous avons rapporté en un autre endroit, la deſtinée, ne furent point apportés dans la bibliothèque d'Alexandrie.

Euſeb. Chron.

Ptolémée-Evergètes, ſucceſſeur de Philadelphe, à la mort duquel la bibliothèque ſe trouvoit compoſée de cent mille volumes, profitant des douceurs de la paix, s'appliqua à cultiver les ſciences & à augmenter ce précieux dépôt: il en nomma ſurintendant Eratoſthènes, homme d'un ſavoir univerſel. Apollonius de Rhodes, auteur du poëme des *Argonautes*, lui ſuccéda dans cette fonction.

Suid.

Ptolémée-Soter, juſte apptéciateur d'une collection de livres bien faite, avoit

avoit appellé de toutes les parties de la Grèce, un grand nombre de savants, & les avoit placés dans le *Musæum*, espèce d'académie, qui tiroit son nom des divinités tutélaires des sciences: il y fut pourvu avec magnificence à leurs besoins, & à tout ce qui pouvoit concourir au progrès des connoissances humaines. On voit par-là, ce que dût être Alexandrie pour les sciences. Le nombre des livres montoit à sept-cents mille, contenus dans deux bibliothèques, lorsqu'ils furent tous brûlés sous Jules-César.

Il est à remarquer que les volumes des anciens n'ont aucune ressemblance avec les nôtres, & qu'ils ne peuvent leur être comparés pour la quantité des choses qu'ils contiennent. Les Métamorphoses d'Ovide faisoient quinze volumes; c'est-à-dire, que chaque livre en remplissoit un. On parle d'un Didyme qui en avoit composé six mille, que d'autres auteurs réduisent à quatre mille, ou à trois mille cinq-cents.

Galeni comm. 2. ad l. 3. Epid. Hipp.

Origen.

Les pertes de cette bibliothèque s'étoient toujours reparées; &, vers l'an six-cent-cinquante de l'ère chrétienne, lorsqu'Amri, qui s'empara d'Alexandrie, ordonna de distribuer les livres dans les bains de cette ville, qui montoient alors

Hist. Dynast. 9. p. 114. in-4°.

à quarante mille, ils servirent à les chauffer pendant six mois.

La conquête de l'Orient avoit fait passer entre les mains des Grecs, les trésors des nations barbares : ces richesses se répandirent dans toute la Grèce, & procurèrent à un grand nombre de particuliers, le loisir nécessaire à l'étude. Voici une idée des principaux ouvrages historiques, qui parurent alors, concernant les nations étrangères.

Bérose. Bérose, né à Babylone avant la conquête de la Perse par les Grecs, & de l'ordre des prêtres Chaldéens, fut élevé parmi eux. Il quitta la Chaldée, pour porter l'astronomie dans la Grèce : il publia aussi une histoire Chaldéenne, qui se terminoit à l'an 267 avant Jesus-Christ, & qu'il dédia à Antiochus II. Ce que disoit cet écrivain de l'ancienne histoire des derniers rois de Babylone, est conforme aux faits rapportés dans l'Ecriture, comme Josèphe & les premiers chronologistes chrétiens nous l'assurent. Au sujet des antiquités de cette ville, il est tellement d'accord avec les livres saints, qu'on est forcé de croire qu'il les avoit consultés, ou que les traditions Chaldéennes ne conte-

noient, pour l'histoire des premiers temps, rien qui ne fût assez conforme aux livres de Moïse dans le gros des faits, quelqu'opposition qu'il y eût d'ailleurs entre le systême religieux des Juifs, & celui des Chaldéens.

De tous les auteurs profanes, Bérose est le seul qui ait parlé d'un déluge universel. Comme Moïse, il compte dix générations entre cet évènement & le premier homme ; & la durée de ces générations est peu différente de celle qui est marquée par le législateur des Hébreux. Le même rapport se trouve entre le reste de son histoire & la véritable chronologie ; c'est-à-dire, celle de la Bible.

L'histoire de Bérose, comparée avec les histoires particulières de Tyr & de Sidon, dont Ménandre d'Ephèse publia une traduction, mit les Grecs en état de juger de la confiance que méritoit l'histoire Assyrienne de Ctésias ; &, puisqu'après cet examen ils continuèrent de la recevoir, il ne semble pas que nous soyions en droit de la rejeter aujourd'hui.

Manéthon, à-peu-près dans le même temps que Bérose, publia une histoire d'Egypte, dédiée à Ptolémée-Philadel- Manéthon. 247 av. J. C.

phe. Grand-prêtre d'Héliopolis, & préposé à la garde des livres sacrés de toute l'Egypte, Manéthon avoit consulté toutes les archives des temples. Cette histoire & celle de Ptolémée de Mendès, autre prêtre Egyptien, méritoient plus de croyance que celles d'Hécatée de Milet & d'Hérodote, qui s'étoient contentés de consulter de vive-voix les prêtres de Memphis.

Eratosthènes.

Eratosthènes, pendant quarante-cinq ans, présida au *Musæum* & à la bibliothèque d'Alexandrie : grand critique, grand géomètre & grand astronome, il fit une étude particulière de l'histoire, & publia de celle de la Grèce, une chronique complette, qui remontoit aux temps les plus reculés, & fixoit même l'époque de plusieurs évènements des siècles héroïques. Cette chronologie fut reçue avec un applaudissement universel : les Grecs la regardèrent comme un ouvrage parfait; & lorsqu'environ un siècle après, Apollodore d'Athènes en fit une continuation, il adopta les calculs d'Eratosthènes, autant qu'on en peut juger par les fragments qui nous restent de l'une & de l'autre.

Apollodore.

Ce témoignage d'Apollodore en faveur de la chronologie d'Eratosthènes,

est d'une grande autorité. Le premier de ces savants étoit à la Cour de Pergame, & occupoit dans l'académie des gens de lettres attachés à la bibliothèque royale, un poste assez semblable à celui qu'avoit eu Eratosthènes à Alexandrie. Cette sorte de rivalité devoit exciter Apollodore à ne pas ménager Eratosthènes. Une raison plus forte encore, étoit l'envie de faire sa cour au roi de Pergame, aux dépens de la réputation du plus savant homme qui eût été à Alexandrie. Les rois d'Egypte avoient vu avec chagrin se former la biliothèque de Pergame, & ils firent tous leurs efforts pour l'empêcher. Les livres étoient alors plus rares qu'aujourd'hui; on n'en trouvoit pas toujours à acheter : pour établir promptement une bibliothèque, on étoit contraint de faire copier les manuscrits. On écrivoit alors sur du *Papyrus*, espèce de papier de roseau, dont les manufactures étoient toutes en Egypte. Ptolémée crut, en défendant le transport de ce *papyrus*, ôter à son rival, le moyen de faire copier les manuscrits dont il vouloit enrichir sa bibliothèque. Heureusement Eumènes trouva l'art de préparer les peaux d'animaux de manière à

écrire dessus : cet art déjà connu en Orient, mais fort grossier, fut porté à sa perfection à Pergame, où l'on fit
Plin. l. 13. c. 11. le parchemin, *Charta Pergamena*, infiniment supérieur pour le poli, la fléxibilité & la durée, au papier d'Egypte, toujours rude & cassant, malgré les soins qu'on prît de le préparer.

La dépense où ce parchemin, beaucoup plus cher que le papier de roseau, engagea le roi de Pergame, dût entretenir contre la Cour d'Egypte, une jalousie qui ne disposoit pas les esprits à faire grace aux savants du *Musæum*. L'approbation donnée à Eratosthènes par Apollodore, a donc la force des éloges arrachés par le mérite.

Polybe.

Les conquêtes d'Alexandre & celles des Romains, ouvroient un nouveau champ à l'histoire. Des hommes de génie embrassèrent l'immensité des objets, & enfermèrent en un corps d'ouvrage, les évènements arrivés sur toute la surface du globe. Polybe ap-
Mélot. t. 15 des Mém. porta le plus de dispositions acquises & naturelles, à la composition de l'histoire : un grand sens, une expérience consommée dans les affaires & dans la guerre, beaucoup d'amour pour la vérité, & des travaux sans nombre

pour la découvrir. Dans l'espace de cinquante-trois ans, au grand étonnement des Grecs, qui attribuèrent à une fortune aveugle, la rapidité de cette conquête, les Romains avoient assujetti une grande partie du monde. Polybe rechercha, découvrit, examina les ressorts de cette grande révolution; &, pour que ses réflexions fussent une leçon utile à ceux qui seroient appellés au gouvernement, il écrivit l'histoire. Son ouvrage est la continuation de celui de Timée, puisqu'il commence à la cent vingt-neuvième Olympiade, où finit le dernier. Des diverses dates employées par Timée, Polybe n'a conservé que celle des Olympiades, & celle des Archontes d'Athènes. La ligue Achéenne avoit aboli l'ancien gouvernement de Sparte, & cette ville avoit perdu, avec les loix de Lycurgue & ses rois, toute sa célébrité; le temple de Junon étoit à peine connu hors du Péloponnèse: ainsi les années des Rois & des Ephores de Sparte, celles des Prêtresses d'Argos, ne pouvoient être d'aucun usage pour la chronologie d'une histoire qui embrassoit les évènements arrivés depuis la frontière de l'Inde, jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Europe.

Polybe employa l'ère des rois de Macédoine, d'Égypte & de la haute Asie, & celle de la fondation de Rome, avec le nom des Consuls.

On ne peut juger que très-imparfaitement de la méthode employée par Polybe. Ses premiers livres, les seuls que nous ayions entiers, ne sont qu'un préliminaire de son histoire générale: il ne reste des autres, que des fragments, des extraits rédigés dans des vues particulières, & dont on a retranché les détails relatifs à la chronologie. Néanmoins ce que nous avons, suffit pour nous convaincre qu'il seroit difficile de trouver une méthode chronologique plus exacte, plus nette & plus commode.

Polybe occupa long-temps les premiers emplois de la république Achéenne. Appellé à Rome pour les affaires de sa patrie, il y demeura environ quarante ans, & accompagna le jeune Scipion dans ses voyages & ses conquêtes. Ses sentiments sur ce qui concerne la guerre, ont toujours eu force de loi. Il n'a parlé que des évènements dont il fut témoin, ou qu'il recueilloit de ceux qui l'avoient été. Pour ne pas se tromper dans la description

des lieux, il s'y transporta; &, dans cette seule vue, il fit une infinité de voyages. La vérité; son seul guide, est, dit-il, à l'histoire, ce que les yeux sont aux animaux : il blâma ses amis, fit l'éloge de ses ennemis; & ses obligations aux Romains ne l'empêchèrent pas de mettre au grand jour, la finesse & l'artifice de leur politique.

Denys d'Halicarnasse, qui aimoit dans les autres ce qu'il recherchoit lui-même, le nombre & la cadence dans le style, ne les trouvoit point dans Polybe. Selon lui, il n'est pas de patience à l'épreuve de la lecture de cet écrivain : en effet, un des premiers devoirs de l'historien, est de raconter avec grace. On lui fait des reproches plus graves encore, sur ses réflexions, ses digressions fréquentes, & souvent trop longues pour être utiles. « Il m'occupe » de lui » dit l'auteur qui a si supérieurement traité de *la Manière d'écrire l'Histoire* « quand je voudrois » n'être occupé que des personnages » qu'il met sur la scène. Il coupe sa » narration par des espèces de dissertations, & j'admire en bâillant. » Mably, p. 142.

« Quoique la chronologie » dit ailleurs le même écrivain « doive être respectée, P. 276. 277.

» l'historien cependant n'en doit point » être esclave. Quand vous avez entamé un fait important, gardez-vous » en le hachant & en le découpant, de » le dégrader : ne l'abandonnez point » dans le temps que vous avez excité » ma curiosité. »

Diodore de Sicile.

L. 20. p. 780.

On croiroit entendre la critique de Diodore de Sicile, qui paroît l'avoir senti lui-même. Il avoue que le projet d'écrire une histoire générale, le jette, pour se transporter d'un lieu à un autre en une même année, dans une interruption qui peut être quelquefois désagréable. Passer sans cesse des Grecs aux habitants de la Sicile, aux Perses & aux Carthaginois, c'est faire perdre de vue les objets auxquels on commençoit à s'intéresser : à force de trop voir, on ne voit plus rien.

Terrasson, Préf. des 1. 3. & 5. vol. de sa trad.

Ce reproche néanmoins ne peut tomber sur les cinq premiers livres, où il s'agit des temps qui ont précédé la guerre de Troie. Diodore y traite des antiquités des nations particulières : d'abord de celles des Barbares, ensuite de celles des Grecs. Les Egyptiens se présentent les premiers : peuple fameux, à l'égard de qui le terme de barbare signifie seulement qu'il n'étoit

pas Grec, puisque les Grecs mêmes lui dûrent les sciences & la politesse. L'auteur fait un détail intéressant des dieux de l'Egypte, de ses rois, de sa religion, de ses mœurs, de la fertilité du pays procurée par le Nil, dont la description qu'il donne, peut être regardée comme l'histoire naturelle de ce fleuve.

Dans le second livre, il passe à l'empire des Assyriens, & pénètre jusqu'aux Indes, d'où il revient par la Scythie, animant toujours la description des lieux, par l'histoire des origines; & sur-tout les faits, par les mœurs. La description de l'Arabie, dont les productions merveilleuses semblent avoir inspiré à l'auteur une éloquence particulière, se trouve dans le même livre.

Les Ethiopiens ouvrent le troisième. Entre les vrais Barbares, ils montroient une forme de gouvernement, & quelqu'apparence de culture d'esprit. Les rivages de l'Afrique & de l'Asie offrent des peuples qui ne sont distingués les uns des autres, que par le genre de leur nourriture. Dans l'intérieur de l'Arabie, on en rencontre d'autres, jaloux d'une liberté sauvage, sans demeure fixe.

La Mythologie Grecque occupe le quatrième livre & une partie du cinquième, qui contient en outre l'histoire des îles, la plupart habitées par des colonies Grecques. Chacune de ces îles eut sa fable particulière. La Sicile, Crète, Rhodes & Panchaïe, autre île moins connue aujourd'hui, située vis-à-vis des côtes méridionales ou occidentales de l'Arabie, fournissent des digressions agréables & curieuses. L'Angleterre donne lieu à l'auteur, de faire une description assez ample des Gaules & de l'Espagne.

Ce plan abrégé, imparfait, présente cependant au lecteur, une assez grande variété, & fait regretter la perte du sixième livre qui conduisoit jusqu'au commencement de la guerre de Troie: les quatre suivants menoient à la descente de Xercès en Grèce, où commence le onzième, le premier des dix autres qui nous restent. La mort d'Antigonus, qui n'est point encore énoncée à la fin du vingtième livre, est la conclusion d'une bataille dont les préparatifs terminent ce même livre. Nous n'avons que des fragments des vingt autres, qui conduisoient jusqu'à la conquête des Gaules par Jules-César.

Diodore, né à Agyre ou Argyre, ville de Sicile, vivoit sous Jules-César & sous Auguste : il n'a parlé de lui, que pour rendre compte des soins qu'il prit de consulter dans ses voyages & dans son séjour à Rome, les monuments & les mémoires qui pouvoient le guider dans son entreprise. Il employa trente années à composer son histoire. Les époques qu'il s'étoit faites, & l'étendue qu'il avoit donnée à chacune, dans ses quarante livres, sont un détail qu'on lit dans la préface de son Ouvrage. Elle présente avec briéveté, un tableau de la plus grande manière de traiter l'Histoire. Ce qu'il y dit, est plein de sagesse, de vraie philosophie : mais ce frontispice est supérieur en beauté à l'édifice qu'il annonce. L'esprit de Diodore, alors exalté par la lecture des historiens Grecs qui l'ont précédé, conçut les grandes idées qu'on y voit paroître : dans son histoire, il prouve qu'il a toujours été plus facile de tracer des sujets que de les exécuter.

Caylus, hist. de l'Acad. t. 27.

Diodore offrit aux Grecs, l'histoire générale de leur nation, & la suite des grands évènements qui avoient occupé le monde. Un autre écrivain fit

Plutarque.

connoître en particulier les personnages illustres de la Grèce, peignit à la fois l'homme & le héros, le mit sous les yeux du lecteur, déploya son ame toute entière, démêla tous les ressorts qui le firent agir, & alluma dans les cœurs, l'amour de l'honnête & du beau. On sent qu'il est question de Plutarque.

Dacier, vie de Plut.

Cet historien naquit vers la cinquantième année de l'ère chrétienne, en Béotie, contrée de la Grèce, décriée par la grossièreté de ses habitants, & qui néanmoins produisit Pindare & Epaminondas. Plutarque descendoit d'une des premières familles de Chéronée : il parle de son père, comme d'un homme plein de vertu & de modestie, fort instruit de la Philosophie & de la Théologie de son temps, & très-versé dans la lecture des Poëtes. Lamprias, son aïeul, étoit un personnage très-éloquent & d'une imagination fertile. Plutarque eut le bonheur de voir Nicarchus son bisaïeul.

Le projet de composer l'histoire des plus illustres héros de la Grèce & de Rome, de les peindre dans leur vie privée, comme sur le théatre des affaires, & de les comparer ensuite, exigeoit

un séjour dans une ville grande & très-peuplée, fournie des livres nécessaires; où il pût s'instruire de toutes les particularités échappées aux écrivains, & conservées dans la mémoire des hommes. Les affaires publiques l'attirèrent à Rome, & le mirent à portée de suivre ses vues.

Plut. in Demosth.

Pendant son séjour dans la capitale du monde, sa maison fut toujours remplie des premiers de Rome, qui venoient écouter ses dissertations. Il les faisoit en Grec: quoique la langue latine fût en usage dans tout l'Empire, Plutarque ne la connut pas assez pour la parler; il dit lui-même, que, pendant son séjour à Rome & dans les autres villes d'Italie, il n'avoit pas eu le temps de l'apprendre, à cause des affaires dont il étoit chargé, & de la quantité de personnes empressées de s'entretenir avec lui de la Philosophie. Il étoit avancé en âge, lorsqu'il commença à lire les écrits des Romains. On ne peut douter que ses dissertations faites de vive-voix à Rome, n'aient servi de fonds à ses Traités de morale, qui lui assurent le rang le plus distingué parmi les philosophes de l'antiquité. Un esprit élevé, un jugement sain, une connoif-

Id. de Curiosit.

In Demosth.

fance profonde du cœur humain, une étude réfléchie des devoirs de l'homme, une érudition vaſte, une morale aimable quoiqu'auſtère ; telles ſont les qualités qu'on voit briller dans ces traités : mais l'ignorance de la bonne phyſique, rend rebutante la lecture de pluſieurs.

Les Vies des hommes illuſtres tranſmettront le nom de Plutarque à la poſtérité la plus reculée. Il n'eſt point de livre plus propre à former les hommes, ſoit pour la vie publique, ſoit pour la vie privée, & qui ait plus de droits à la reconnoiſſance de l'homme de bien. Philoſophe, politique & citoyen, Plutarque a conſidéré l'hiſtoire ſous le point-de-vue le plus utile ; comme une école de mœurs. Delà ſon attention à recueillir tous les traits qui peignent les hommes, qui caractériſent les héros, qui peuvent inſpirer l'horreur du vice & l'amour de la vertu. Il ne raſſemble des faits, que pour donner des leçons : ſes réflexions toujours libres, preſque toujours vraies, ſouvent profondes, plus judicieuſes que recherchées, il les rend touchantes & perſuaſives, parce qu'il ne ſe montre ni cynique ni bel-eſprit. C'eſt à ce mérite, que ſes ouvrages hiſtoriques doivent le ſuffrage

Bougainville.

de tous les lecteurs qui chérissent la vertu, & qui y trouvent une morale intéressante & noble, dont les principes puisés dans le cœur, élèvent l'ame sans la rebuter, & ne lui proposent que des efforts dont elle se sent capable.

Plutarque sera toujours les délices d'un lecteur sensible : mais il en est, qui, regardant l'exactitude comme la principale qualité d'un historien, lui reprochent d'avoir peu connu cet ordre si nécessaire pour la clarté d'un récit, cet enchaînement heureux, ces liaisons naturelles qui conduisent d'un fait à un autre; de négliger des dates importantes ou des circonstances essentielles, & par-là de tomber quelquefois dans des méprises grossières. *Les Vies des Hommes illustres* sont à leurs yeux, des tableaux estimables par le coloris; mais peu corrects, & où l'expression est supérieure à l'ordonnance.

L'amour de la patrie fixa Plutarque dans la sienne, aussi-tôt qu'il le pût. « Je suis né » disoit-il agréablement » » dans une ville fort petite; &, pour » l'empêcher de devenir plus petite en- » core, j'aime à m'y tenir. »

Il épousa une femme des meilleures

familles de Chéronée, la modeste & vertueuse Timoxène, dont il eut quatre fils & une fille. Il parle avec beaucoup de tendresse de cette enfant, dont la bonté se fit remarquer dès ses premières années. Elle prioit sa nourrice de donner la mamelle aux autres petits enfants qui jouoient avec elle; elle vouloit même qu'elle la présentât à ses poupées. En nous donnant par ces traits, des indices de la bonté du cœur de sa fille, Plutarque décèle la bonté du sien.

Il la perdit avec deux de ses fils: nous avons la lettre qu'il écrivit sur ce sujet, à son épouse, près de laquelle il n'étoit point pour lors. On peut juger de la manière dont il vécut avec elle, par son traité *sur le Mariage*; car il y a bien de l'apparence que ses préceptes ont été tirés de la conduite qu'il observoit dans sa maison.

Plut. in Cat. Cens. Son humanité s'étendoit sur les hommes, sur les esclaves, même sur les bêtes. Cette douceur ne l'empêchoit pas, dans l'occasion, d'user d'une *A-Gell.* utile sévérité. Un esclave insolent, qui avoit quelque teinture de la philosophie, tomba dans une faute considérable. Plutarque ordonne de le châtier.

L'esclave frappé, jette de grands cris: voyant ses larmes inutiles, il eut recours aux reproches, & dit à son maître, qu'il avoit des sentiments indignes d'un philosophe, à qui il étoit honteux de se mettre en colère.

Plutarque, sans s'émouvoir, lui répondit : « Quoi ! parce que je te » fais châtier, tu me crois en colère ? » Mes yeux ne sont pas ardents, le » feu ne me monte point au visage, » je n'écume point, je ne me répands » point en des paroles dont je doive » me repentir; en un mot, je ne suis » point dans ces mouvements & ces » convulsions qui accompagnent or» dinairement les transports que tu me » reproches : car tels sont, si tu l'i» gnores, les signes de la colère » : Et se tournant vers celui qui châtioit l'esclave : « Mon ami, pendant que nous » conversons, ne laisse pas d'exécuter » mes ordres. »

Le philosophe de Chéronée parle avec dignité, de l'unité de Dieu, de son immensité, de sa bonté, de la pureté de son essence. « L'essence de » Dieu n'est que grandeur & majesté, » que bonté, amour & magnificence. » Dieu est par-tout; c'est un être heu-

» reux, immuable & incorruptible :
» son véritable nom est celui qui est. »

Plutarque s'acquitta parfaitement de tous les devoirs qu'imposent la nature & la société : il remplit dans sa patrie, les charges les plus honorables, & ne se crut point dispensé par la vieillesse, de la dette sociale. « Vous savez » écrivoit-il à une personne de distinction » que depuis
» plusieurs Pythiades, j'exerce le sa-
» cerdoce d'Apollon. Cependant je suis
» certain que vous ne voudriez pas me
» dire : Plutarque, vous avez assez
» sacrifié, vous avez assez mené de
» danses & de processions ; il est temps
» à votre âge, de quitter votre cou-
» ronne, & d'abandonner l'Oracle. »

An seni gerend. sit Resp.

Vossius.

On croit qu'il vécut jusqu'au règne d'Antonin : en ce cas, il auroit eu quatre-vingt-neuf ou quatre-vingt-dix ans. Dacier présume qu'il mourut quelques années avant la fin du règne d'Adrien, à l'âge de soixante-douze ou quinze ans.

Pausanias.

Graces à Plutarque, on pouvoit jouir du commerce intime des plus grands hommes de la Grèce. L'histoire de cette nation étoit parfaitement connue : il ne manquoit à sa gloire, que de présenter le théatre de tant de

belles actions. Pausanias, voyageur savant & curieux, instruit de la religion, des cérémonies, des loix, des coutumes & des mœurs des peuples dont il parle, avoit lu les Poëtes, les historiens, les géographes. Delà cette quantité prodigieuse de faits, d'évènements, de particularités, qui ne se trouvent que dans cet auteur, & qui le rendent précieux à tous les amateurs de l'antiquité. Il décrit l'état présent des pays où il voyage; il recherche l'origine des peuples qui les habitent; il donne la suite des rois qui y ont régné, la généalogie des grands personnages qui y ont vécu, un détail exact de tous les monuments qui s'y sont conservés jusqu'à son temps. Dans le pays le plus riche en magnificences & le plus fécond en merveilles, il ne parle pas toujours de temples, de portiques, d'aqueducs, de tombeaux, de statues, de stades & de théatres: une pareille énumération eût conduit à la satiété. Pausanias lie à l'histoire, tout ce qui existe d'intéressant, tout ce dont l'origine est curieuse. Parle-t-il du tombeau d'un héros, d'une statue érigée en son honneur? Il fait des recherches sur ce héros; il donne sa filiation; il

Préf. de Pauf. par Gédoyn.

parle de ses descendants ; il cite ses exploits, ses vertus, tout ce que l'histoire ou la tradition en a transmis. A l'occasion d'une statue, il nomme l'artiste, le maître de cet artiste, les élèves qu'il avoit formés.

La Grèce de Pausanias est bien différente de celle qu'ont décrit Spon, Wheler, & les autres voyageurs modernes : pauvre, dépeuplée, gémissant dans l'esclavage, n'offrant que des ruines parmi lesquelles on la cherche en vain. Les précieux restes des innombrables beautés qui firent la gloire de ce pays, montrent encore à Pausanias, qu'elle ne faisoit, pour ainsi dire, que cesser d'être le séjour des Muses, & le centre du goût.

L'historien n'embrasse dans sa rélation, qu'une partie de la Grèce, & les villes que ses colonies occupoient dans l'Asie-mineure. Il parcourt l'Attique, la Corinthie, l'Argolide, la Laconie, la Messénie, l'Achaïe, l'Elide, l'Arcadie, la Béotie, la Phocide, & quelques petits Etats compris dans les premiers. Des autres peuples de la Grèce, les Etoliens, les Acarnaniens, les Thessaliens, les Macédoniens, les Locriens, les Epirotes ; il

n'en parle qu'incidemment & par occasion. A l'égard des premiers, il en cherche l'origine dans les temps les plus reculés; il les suit d'âge en âge, depuis leur établissement; il s'instruit de leur gouvernement, de leurs guerres, de leurs colonies; il visite leurs villes & leurs bourgades; marque leur position, leur distance, & n'omet rien de ce qu'il a vu, & qui lui a paru digne de curiosité. Malgré toutes nos pertes, avec Hérodote, Thucydides, Xénophon, Diodore, Plutarque & Pausanias, on peut voyager dans l'ancienne Grèce, y converser avec les grands hommes, en connoître les évènemens mémorables.

On ne connoît guère Pausanias, que par ses écrits. Grec d'origine, il parle des villes Grecques de l'Asie mineure, avec cette complaisance qu'inspire d'ordinaire l'amour de la patrie. L'abbé Gédoyn conjecture qu'il étoit de l'une de ces villes, la plus voisine du mont Sipyle. Il vécut à Rome sous l'empereur Adrien, & sous les Antonins. Philostrate lui attribue des oraisons: d'autres auteurs le citent à l'occasion de quelques noms de villes ou de peuples, & nous donnent à entendre qu'il

Eust. & Steph-Byz.

Suid.

avoit aussi voyagé en Syrie, dans la Palestine, dans toute l'Asie, & qu'il avoit publié une rélation de ces différents voyages.

La description de la Grèce est la seule qui nous reste. Pausanias (*a*) avoit l'art de peindre d'une manière nette & vive. Son style est semblable à celui des Sophistes de son temps, pour qui la langue dans laquelle ils écrivoient, étoit comme une langue morte, & qu'on ne parloit nulle part. Les Grecs en étoient

(*a*) M. Bayeux, correspondant de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, doit faire paroître sous peu une nouvelle traduction de cet auteur intéressant, enrichie de notes sur la religion, les arts, le gouvernement, &c. Le rapprochement des meilleurs voyageurs modernes avec la description de Pausanias; une notice des monuments cités par cet auteur, qui existent encore, & de ceux qui ont quelque rapport avec eux & peuvent en rappeller l'idée; une grande partie de ces monuments représentés avec des culs de lampe & des vignettes composés de médailles & de pierres gravées, relatives au texte, ou aux notes; d'autres estampes qui expliqueront différentes cérémonies religieuses ou civiles, &c. rendront cet ouvrage précieux à la littérature.

à ce point de barbarie, qu'ils ne favoient plus leur propre langue : il en étoit peu qui entendissent parfaitement leurs meilleurs auteurs. Oppien, qui avoit imité Homère dans ses vers, en se servant des mêmes tours & des mêmes mots, passoit pour être obscur, ainsi qu'Homère lui-même. Aussi les Grecs eurent-ils besoin de Dictionnaires pour l'intelligence de leur propre langue, & le rhéteur Phrynicus, dans ses *Dictions attiques*, essaya d'apprendre aux Athéniens, celle de leurs pères. Mais dès-lors il y avoit quantité de termes dont on ne pouvoit plus déterminer le vrai sens : la dérivation de plusieurs mots, dont on avoit perdu les racines, n'étoit plus fondée que sur des conjectures.

Winckelm. t. 3. p. 244.

Sculpture.

Le beau style de l'art Grec fleurit long-temps encore après Alexandre le grand (*a*). L'étude des proportions & des formes de la beauté, fut portée à un si haut degré de perfection, & les contours des figures furent déterminés avec une telle précision, qu'on ne pou-

(*a*) Voyez l'hist. de l'Art, t. 2, l. 4, c. 6; & t. 3, l. 6, c. 4 & 5.

voit s'écarter de ces traits, sans pécher contre les principes: l'art devoit nécessairement rétrograder.

Les Dieux & les héros avoient été représentés dans toutes les attitudes: on ne pouvoit plus imaginer de nouvelles formes; il ne restoit que l'imitation. Dès qu'il parut impossible de surpasser un Praxitèles, un Apelles; il le fut de les égaler. L'art subit le sort de la philosophie: comme elle, il eut ses Eclectiques, qui se bornèrent à rassembler des beautés éparses, pour en former un ensemble à leur manière. L'artiste chercha à compenser le défaut de science, par un extrême fini dans l'exécution. A force de vouloir éviter la prétendue dureté du grand style, & donner de la mollesse aux parties, on tomba dans le maniéré. Cependant le génie des premiers Grecs n'abandonna pas entièrement leurs descendants: on voit des ouvrages de ces derniers, travaillés encore d'après les principes des grands maîtres.

Athènes se ressentit de la révolution qui rendit Démétrius-Poliorcétès, maître de la Macédoine. La basse adulation des habitants, excita le mépris même du vainqueur, contre lequel ils se ré-

voltèrent. Lacharès s'empara du gouvernement de la ville : Démétrius le chassa, fortifia le Musée & y mit garnison. Dans cet appauvrissement de la ville d'Athènes, où la marine & le commerce étoient ruinés, les arts se virent forcés d'abandonner leur séjour chéri. Avant de le considérer sous un autre ciel, nous dirons quelque chose du grand grouppe, connu sous le nom de *Taureau-Farnèse*, qu'il faut, suivant les apparences, rapporter à ce temps.

Dicæarch. Geogr. p. 168.

Ce grouppe, d'un seul bloc de marbre, sculpté par Apollonius & Tauriscus, représente Amphion & Zéthus, au moment qu'ils préparent le supplice de Dircé. Pline rapporte que cet ouvrage avoit été transporté de l'île de Rhodes à Rome, sans nous apprendre aucune particularité d'Apollonius & de Tauriscus ; sinon qu'ils étoient de la ville de Tralles en Cilicie. Ce qui est antique dans ce grouppe, qui est fort restauré, comme la figure d'Antiope, à l'exception de la tête & des bras, & celle du jeune garçon assis, qui paroît saisi de frayeur à la vue du châtiment de Dircé, peut justifier la mention honorable que Pline fait des

L. 36. c. 4.

artistes qui en sont les auteurs. Le style de la tête du jeune homme, est tout-à-fait dans la manière des têtes des fils de Laocoon. La grande finesse dans le maniement de l'outil, paroît sur-tout aux accessoires : la corbeille couverte, entourée de lierre, & placée au-dessous de Dircé, pour lui donner le caractère de Bacchante, est d'un travail aussi fini que si l'artiste avoit voulu donner par cet accessoire, un échantillon de son adresse.

L'art sous les Ptolemées.

Les rois Grecs d'Egypte furent les plus grands protecteurs de l'art abandonné dans la Grèce. Sous les premiers de ces princes, paroissent avoir été exécutés les plus beaux ouvrages Grecs en pierres Egyptiennes, basalte ou porphyre.

Les médailles d'Alexandrie furent renommées pour la beauté de leur coin. Celles d'Athènes, comparées à celles-ci, paroissoient frappées sans finesse & sans intelligence. La considération de ces ouvrages fait juger que l'art Grec, établi alors en Egypte, ne fut pas infecté du mauvais goût qui énerva & avilit la poésie Grecque, en vogue sous Philadelphe.

L'art sous les Séleucides.

Les premiers Séleucides ne cherchèrent

pas moins que les Ptolémées, à accueillir les arts qui abandonnoient la Grèce, & à protéger les talents qui avoient fleuri auparavant parmi les Grecs de l'Asie-mineure. La protection de ces princes fut si avantageuse aux artistes établis en Asie, qu'ils l'emportoient en talents, sur ceux qui étoient restés en Grèce. Cependant l'art transplanté dans ces contrées, n'acquit pas une réputation égale à celle de l'art qui fleurit en Egypte.

Theophr. Charact. c. ult.

L'art en Sicile & à Pergame.

Lorsque les talents étoient sans considération en Grèce, & que la fureur des Achéens & des Etoliens détruisoit les ouvrages même de l'art, il fleurissoit parmi les Grecs de la Sicile, & plus encore sous Attalus second, & Eumènes, rois de Pergame. Leur capitale fut ornée des célèbres Lutteurs de Céphisodore, & du tableau d'Apollodore représentant Ajax frappé de la foudre. Parmi les artistes qu'on vit à la Cour de ces rois, Pline cite Sosus qui excelloit dans les ouvrages de mosaïque : il avoit représenté sur un pavé, les balayures entassées, ouvrage appellé pour cette raison Ἀσάρωτος οἶκος, *la maison non balayée.* Sur ce même pavé, l'artiste avoit figuré une

colombe buvant dans une jatte, & dont l'ombre se réfléchissoit dans l'eau, tandis que, sur les bords de la même jatte, d'autres colombes se béquetoient au soleil.

Quand enfin la tranquillité fut rétablie dans la Grèce, & que Flaminnus eut declaré libres tous les Grecs; dans leur enthousiasme, ils faillirent à l'adorer: l'art fit effort pour renaître de ses cendres. Parmi les artistes qui se distinguèrent dans ce dernier âge, on remarque Apollonius d'Athènes, auteur du fameux *Torse du Belvédère*, ou de la figure tronquée d'un Hercules en repos & déifié.

« Quoiqu'étrangement mutilée, sans » tête, sans bras & sans jambes, cette » statue, telle qu'on la voit aujourd'hui, » se présente à ceux qui savent pénétrer » les mystères de l'art, dans un éclat » qui décèle sa beauté originelle. L'ar» tiste nous offre le haut idéal d'un corps » élevé au-dessus de l'homme, d'une » constitution parvenue à tout le dé» veloppement de l'âge fait, d'une na» ture exaltée jusqu'au degré qui carac» térise le contentement divin. Hercules » paroît au moment qu'il s'est purifié » par le feu, des parties grossières de

» l'humanité, à l'inſtant qu'il à obtenu
» l'immortalité & une place parmi les
» Dieux : il eſt repréſenté ſans beſoin
» de nourriture, & ſans être obligé de
» déployer davantage la force de ſon
» bras. Vous ne voyez d'apparent, au-
» cune veine : ſon corps eſt fait pour
» jouir, & non pour ſe nourrir ; ſon
» ventre eſt plein, ſans être gros. A ce
» qu'on peut juger d'après ſon attitude, il
» eſt aſſis le bras droit paſſé pardeſſus la
» tête, & repréſenté dans l'état de re-
» pos après tous ſes travaux. La diſpoſi-
» tion de ſon corps, la tête dirigée en
» haut, la ſérénité peinte ſur ſa phyſiono-
» mie, donnent lieu de croire qu'il étoit
» occupé à repaſſer la ſucceſſion de ſes
» grands exploits : c'eſt ce que ſemble
» indiquer ſon dos courbé, pour ainſi
» dire, ſous le poids de ſes hautes mé-
» ditations. Sa poitrine puiſſamment
» élevée, nous offre celle contre laquelle
» il étouffa le géant Géryon. La force
» & la longueur de ſes cuiſſes nous
» repréſentent cet homme agile qui
» pourſuivit, qui atteignit le cerf
» aux pieds d'airain ; ce héros infa-
» tigable, qui, traverſant des pays ſans
» nombre, porta ſes pas juſques aux
» confins de l'univers. Que l'artiſte ad-

» mire dans les contours de ce corps;
» cette tradition successive d'une forme
» dans l'autre, ces traits cadencés dont
» la marche ondoyante ressemble aux
» vagues qui se haussent, qui se baissent,
» & qui s'engloutissent les unes les au-
» tres: il trouvera qu'en dessinant cet
» étonnant morceau, on ne peut jamais
» s'assurer d'en avoir saisi la justesse;
» car la convexité dont on croit suivre
» la direction, s'écarte de sa marche,
» & prenant un autre tour, déroute
» l'œil avec la main. Les os paroissent
» revêtus d'un épiderme nourri; les
» muscles sont gras sans superfluité: il
» n'y a point de figure qui soit aussi-
» bien de chair que celle-ci. On pour-
» roit dire que cet Hercules approche
» encore plus du bel âge, que l'Apollon. »

Le Torse d'Hercules paroît un des derniers chefs-d'œuvre que l'art ait produits en Grèce, avant la perte totale de sa liberté. Après qu'elle fut réduite en province romaine, l'histoire ne fait mention d'aucun artiste célèbre de cette nation, jusqu'au temps du triumvirat Romain. Exposés à la cupidité de leurs vainqueurs, les Grecs perdirent courage, & ne firent plus aucune dépense pour les ouvrages pu-

blics. Depuis cette époque, les Romains ne cessèrent de dépouiller la Grèce, de ses plus beaux ouvrages. Scaurus, pour orner le théatre superbe qu'il construisit à Rome, fit emporter de Sicyone, toutes les peintures des temples & des édifices publics. Muréna & Varron transportèrent même dans cette capitale, des pans de murs, à cause des peintures dont ils étoient enrichis. Il paroît néanmoins que l'on continua d'ériger des statues aux vainqueurs dans les jeux Olympiques. Le dernier dont l'histoire fasse mention, se nommoit Mnésibulus : il remporta le prix dans la 235ème Olympiade. *Pauſ. l. 10. c. 34.*

La peinture perdit aussi ce feu qui animoit les anciens maîtres. Vitruve s'élève avec force contre la mode qui s'étoit introduite, de décorer les murs des appartements, de représentations frivoles qui ne disent rien à l'esprit, telles que des vues, des étangs, des ports, & autres choses semblables ; tandis que les anciens Grecs faisoient exécuter sur les murailles de leurs édifices, des sujets instructifs & tirés de l'histoire des Dieux & des héros. « Ce » ne sont pas » disoit Lucien « des » villes & des montagnes que je cher- *Contemplat. p. 346.*

Peinture.

» che dans les tableaux : je veux y voir
» des hommes, & savoir par leurs attitudes & leurs actions, ce qu'ils font
» & ce qu'ils disent. »

Réduit à servir la pompe des Cours, à flatter les grands, l'art perdit tout son génie, sous les Séleucides & les Ptolémées : il disparut entièrement de la grande Grèce. Accueilli, protégé par les Romains, même dans son pays natal, il respira de nouveau : mais la paix dont il jouit pendant quelques années, fut bientôt troublée par les guerres de Mithridates & de Sylla. Epargnons-nous le spectacle affligeant de sa destruction, & laissons l'amateur, guidé par Winckelman, le considérer d'aussi loin que sa vue pourra le suivre. « Ainsi, une
» amante éplorée, reste immobile au
» bord de la mer, & suit des yeux le
» vaisseau qui lui ravit son amant, sans
» espoir de le revoir jamais : dans son
» illusion, elle croit appercevoir encore
» parmi les voiles éloignées, l'image de
» cet objet chéri. »

Mœurs.

Il seroit agréable à cette époque, de s'introduire dans les villes & dans les campagnes de la Grèce ; d'y considérer les mœurs de ses habitants, qui n'étoient

alors ni libres ni esclaves, pour les comparer avec celles de leurs prédécesseurs, libres autant que l'homme peut l'être, & celles que nous aurons bientôt à peindre dans leurs successeurs, gémissant sous le poids de la plus dure servitude. Le discours sur la *Vie champêtre*, par Dion Chrysostôme, né vers l'an trente de l'ère chrétienne, offre à ce sujet, des détails curieux qui donneront une idée de ce qu'étoit la Grèce sous une domination étrangère.

Dion embarqué à Chio, avec quelques pêcheurs, dans une petite barqué, fut surpris par la tempête, & jeté sur les côtes escarpées de l'île d'Eubée, contre lesquelles le bateau se brisa. Ses compagnons se réfugièrent chez des pêcheurs de pourpre, & résolurent de se mettre à leur service. Resté seul, il erroit le long du rivage de la mer, dans l'espérance d'appercevoir quelqu'un. Après avoir beaucoup marché, il rencontra un cerf qui venoit de tomber du haut de la roche, sur la grève : la voix de plusieurs chiens se faisoit entendre à travers le bruit des vagues ; il monta sur une hauteur, apperçut une meute en défaut, & peu loin delà, un chasseur qui lui demanda s'il n'avoit pas

vu passer le cerf qu'il poursuivoit. « La » mer le couvre déjà » répondit Dion »; & l'ayant mené sur le lieu, il le lui montra. Le chasseur le retira de l'eau, le dépouilla, coupa les cuisses, les emporta avec la peau, & invita Dion à venir en manger sa part. « Ma maison » n'est pas éloignée : après vous être » reposé cette nuit, vous pourrez re- » tourner demain matin au rivage ; à- » présent la mer n'est pas tenable. »

Dion ne fit aucune difficulté de suivre son guide, dont l'habitation étoit éloignée de quarante stades. « Etranger » dit le chasseur « nous sommes deux qui de- » meurons dans le même lieu : chacun de » nous a épousé la sœur de l'autre, & » ces femmes nous ont donné des fils & » des filles. Nous vivons ordinairement » de la chasse, car nous ne cultivons » qu'un petit terrain qui n'est point à » nous. Nos pères, de condition libre, » mais presqu'aussi pauvres que nous, » étoient au service d'un homme fort » riche de cette île, dont ils gardoient » les bœufs. Cet homme avoit de nom- » breux troupeaux, des champs fer- » tiles, beaucoup de biens de toute » espèce ; & toutes ces côtes lui appar- » tenoient. On prétend que le roi le fit

» mourir à cause de ses richesses : ses
» biens furent confisqués. On enleva
» pour être égorgés, les bœufs que
» nous gardions. Quelques mauvaises
» pièces de bétail qui nous apparte-
» noient, s'y trouvèrent confondues, &
» personne ne nous tint compte de nos
» gages.

« Nous restâmes par nécessité dans
» le lieu où nous avions coutume d'ha-
» biter lorsque nous gardions nos
» bœufs. Nos pères y avoient construit
» quelques baraques, & un parc avec
» des pieux : il n'étoit ni grand, ni fort,
» & servoit seulement à renfermer les
» veaux pendant l'été. L'hiver nous des-
» cendions dans les vallées, où nous
» avions suffisamment de pâturages, &
» de fourrage rassemblé. Au retour de
» l'été, nous regagnions les montagnes.
» Nos pères avoient donné la préfé-
» rence à ce lieu, parce qu'il étoit abon-
» dant en eaux. Il y avoit des deux
» côtés, des vallées sombres & profon-
» des, au milieu desquelles couloit un
» fleuve dont les bords n'étoient point
» escarpés, & où les bœufs & les veaux
» pouvoient aisément entrer. Le vent
» souffloit dans la vallée durant tout
» l'été : arrosées par des ruisseaux, les

» forêts voisines n'étoient point de diffi-
» cile accès ; on n'y trouvoit ni taons,
» ni rien qui fût capable d'incom-
» moder les bœufs. De belles prai-
» ries, ombragées par des arbres hauts
» & touffus, & couvertes pendant l'été
» entier d'herbes fraîches, ajoutoient
» aux charmes de ce lieu.

» Nos pères restèrent sous leurs
» baraques, attendant l'occasion de
» s'employer à quelque travail : ils vi-
» voient du produit d'un fort petit
» champ qu'ils cultivoient près de
» leur demeure, & se livroient à la
» chasse.

» Lorsque l'hiver fut venu, ils n'al-
» lèrent ni à la ville, ni au village ;
» mais ayant raffermi leurs cabanes &
» renforcé leur parc, ils continuèrent
» de demeurer dans ce lieu, sans am-
» bitionner un genre de vie différent,
» & nous firent épouser réciproque-
» ment la fille l'un de l'autre. Ils sont
» morts tous deux, depuis environ
» un an, après une longue vie, ro-
» bustes cependant, & aussi vigou-
» reux que dans la jeunesse. De
» nos deux mères, il ne reste que la
» mienne.

» Mon camarade n'a jamais été à la

» ville, quoiqu'il ait cinquante ans. Je » n'y ai été que deux fois ; la première » avec mon père, lorsque j'étois en- » core enfant ; la seconde, lorsqu'un » homme vint nous demander de l'ar- » gent, comme si nous en avions eu, » & nous ordonner de nous rendre à » la ville avec lui.

» J'y vis, comme la première fois, » beaucoup de grandes maisons : au- » dehors un mur épais, des bâtiments » quarrés & fort élevés, des tours » dans les murailles, beaucoup de na- » vires qui abordoient ou qui étoient » dans le port, sur une mer aussi » tranquille qu'un lac. J'apperçus aussi » une foule de monde assemblé : le tu- » multe étoit prodigieux, & les cris » si horribles, que j'imaginai que tous » ces gens alloient s'entre-battre. Mon » guide me mena devant quelques ma- » gistrats, & leur dit : Voici l'homme » vers lequel vous m'avez envoyé ; il » n'a autre chose qu'une cabane, & un » parc construit avec de gros pieux. » Les magistrats alloient au théatre : » je les y suivis.

» Pendant un assez long-temps, le » peuple s'occupa de diverses choses, » tantôt éclatant en acclamations à la

» louange de quelques-uns, tantôt » jettant des cris de colère & d'indi» gnation. Ceux contre lesquels il » s'emportoit, paroissoient saisis de » crainte. Les uns couroient de toutes » parts en suppliants; les autres, » plus effrayés, jetoient bas leurs » vêtements: moi-même je fus une » fois tellement épouvanté de ces cris, » que je pensai tomber par terre, » comme si j'eusse été subitement frappé » de la foudre.

» Après qu'on se fut assis, & qu'on » eut fait silence, on me fit avancer, & » quelqu'un dit: Citoyens, voici un de » ces gens qui, depuis bien des années, » profitent des terres du public. Ils font » paître leurs troupeaux sur nos mon» tagnes; ils y chassent; ils les culti» vent; ils y plantent des vignes; ils » ont construit beaucoup de maisons; » ils jouissent de quantité d'autres biens, » sans payer à personne le loyer du » terrain qu'ils occupent, & sans » l'avoir reçu du peuple. Comment l'au» roient-ils mérité? Riches de nos » propres biens, ils ne portent le » fardeau d'aucune des charges publi» ques, & ne paient aucune portion » des fruits qu'ils recueillent: exempts

» de chargés & d'impôts, ils vivent » comme s'ils étoient les bienfaiteurs » de notre ville, & je crois que jamais » aucun d'eux n'y a mis le pied.

» Je niai ce dernier fait, & aussi-tôt » toute l'assemblée éclata de rire. Celui » qui parloit se mit fort en colère de ces » ris, & me chargea d'injures. Ensuite » se tournant vers le peuple : si vous » souffrez cet abus, dit-il, pourquoi » ne serions-nous pas les premiers, soit » à piller le public & les trésors de » l'Etat, comme bien des gens font au- » jourd'hui, soit à faire paître vos pâ- » turages sans en rien payer, puisque » ces animaux possèdent impunément » plus de mille arpents de bonne terre, » dont vous pourriez retirer plus de » trois mesures de bled par tête.

» En entendant ces mots, je me mis » à rire de toute ma force : mais le » peuple, au lieu de rire comme au- » paravant, s'agitoit beaucoup. L'ora- » teur s'emporta ; & me regardant de » travers : voyez, dit-il, les manières » ironiques & insultantes de ce scélérat. » Peu s'en faut que je ne le chasse de » l'île, lui & son complice ; car j'ap- » prends qu'ils sont deux, & à la tête » de ceux qui se sont emparé de pref-

» que toutes les montagnes. Je pense bien
» d'ailleurs qu'ils n'épargnent pas les
» malheureux qui font naufrage sur les
» côtes du cap Capharée, dont leur
» habitation est fort voisine. Sans cela,
» comment seroient-ils devenus maîtres
» de tant de belles campagnes, même
» de villages entiers, de tant de paires
» de bœufs, de tant d'esclaves, de tant
» de bétail ? »

Ces paroles & bien d'autres qu'il ajoutoit, échauffoient les esprits. Je m'effrayai, & je craignis qu'on ne me fît quelque mal. Mais un autre personnage s'avança, demanda qu'on fît silence, & représenta d'un ton de voix doux, qu'il ne convenoit point de traiter mal ceux qui cultivoient & fertilisoient les terres de l'île qui étoient en friche; qu'au contraire, ils méritoient des louanges: que ce n'étoit pas à ceux qui bâtissoient ou qui plantoient sur les terres du public, qu'il falloit témoigner du mécontentement; mais à ceux qui perdoient ces terres. « En
» effet, citoyens, aujourd'hui encore,
» près des deux tiers de notre île sont
» des montagnes incultes par la négli-
» gence & la paresse des habitants. Je
» possède bien du terrain, soit dans les

» montagnes, ſoit dans la plaine ; je » ſouhaiterois fort que quelqu'un voulût » les cultiver. Non-ſeulement je lui » en abandonnerois la jouiſſance ; je lui » donnerois encore de l'argent : car il » eſt évident qu'il m'en reviendroit de » l'avantage par la ſuite.

» Je penſe donc que vous devriez » exciter le plus de citoyens que vous » pourriez, à cultiver les terres publi- » ques ». Et après avoir indiqué les moyens d'y réuſſir : « Actuellement » continua-t-il « le terrain qui eſt à » vos portes, eſt un déſert affreux : » il ne reſſemble en rien aux environs » d'une ville, mais à la plus profonde » ſolitude : dans l'intérieur des murs, » on sème & l'on fait paître les trou- » peaux en mille endroits. Certes, ces » orateurs ſont admirables, qui font » un crime à des gens laborieux, de » cultiver les extrémités de l'île ſur les » côtes de Capharée : eux qui ne trou- » vent pas mauvais qu'on laboure le » Gymnaſe, & qu'on faſſe paître le bétail » dans la place publique ! Voyez en effet » comme votre Gymnaſe eſt devenu un » champ, dans lequel les ſtatues d'Her- » cules & de quantité d'autres divinités » ou héros, ſe trouvent enſevelies ſous

» les moiſſons. Tous les jours, au lever » de l'aurore, les moutons de ce rhé» teur qui vient de parler, ſont lâchés » dans la place, & paiſſent les en» virons du palais & du ſénat : de façon » que les étrangers qui entrent pour la » première fois dans votre ville, en » ont pitié, ou s'en moquent. »

A ces mots, le peuple s'irrita de nouveau contre le rhéteur. « Quoique » cet homme en agiſſe ainſi » continua le personnage reſpectable qui avoit commencé de parler, « il opine ce» pendant à chaſſer de l'île ces mal» heureux ; ſans doute afin que per» ſonne n'entreprenne de défricher à » leur exemple ; que les campagnes » ſoient pleines de brigands, & la ville » de voleurs. Mon ſentiment eſt donc » qu'on leur laiſſe les poſſeſſions qu'ils » ſe ſont faites, aux conditions qu'à » l'avenir ils paieront une redevance » modique. Quant à ce qu'ils auroient » dû payer auparavant, il faut leur en » faire grace, en conſidération de ce » qu'ils ont défriché un terrain qui » étoit inculte : s'ils veulent acheter ce » terrain, il faut le leur donner à meil» leur marché qu'à d'autres. »

Tandis qu'il ſoutenoit ce parti, celui

qui avoit parlé le premier, s'y opposoit de toutes ses forces, & ils se chargeoient d'injures : enfin, on m'ordonna de répondre. « Que faut-il donc » que je dise ? » leur demandai-je. « Ré» pondez » dit un des juges « à ce que » vous venez d'entendre ». — « Je » réponds donc qu'il n'y a rien de » vrai dans tout ce que l'on a dit. » En vérité, je croyois rêver lorsque » j'entendois tout ce que ce babillard » disoit, il n'y a qu'un moment, de » champs, de villages & d'autres choses » semblables. Nous ne possédons ni vil» lages, ni chevaux, ni ânes, ni bœufs. » Plût aux Dieux que nous eussions » autant de richesses qu'on vous l'a dit, » afin que nous les partageassions avec » vous, & que nous fussions au rang » de vos principaux citoyens ! Au reste, » ce que nous avons actuellement, nous » suffit. Si vous en avez besoin d'une » partie, prenez-la; si vous voulez le » tout, prenez-le encore : nous forme» rons un établissement nouveau. »

L'assemblée loua fort ce que je venois de dire : ensuite celui qui présidoit, m'interrogea. « Que pouvez-vous donner » au peuple » ? — « Nous pouvons » donner quatre peaux de cerf, qui

» sont parfaitement belles ». Une partie de l'assemblée se mit à rire, & le président parut en colère contre moi. « Les peaux d'ours » poursuivis-je « sont dures, & celles de bouc ne » sont pas si précieuses que celles de » cerf : les autres que nous avons, sont » ou vieilles ou petites. Du reste, si » vous les voulez aussi, vous pouvez les » prendre. »

Le magistrat me dit que je sentois bien la charrue. « Que parlez-vous de » charrue, repartis-je ? Ne comprenez-vous pas que nous n'en avons » point »? Il me demanda si nous voulions payer cent-vingt-cinq livres (*a*) chacun. « Nos viandes » répondis-je, « ne sont pas fort agréables ; mais nous » les donnerons telles que nous les » avons. Nous en avons un peu dans » le sel ; les autres sont desséchées & » enfumées ; sur-tout des jambons de » cerf & de sanglier, & quelques autres » bons morceaux ». On murmura, & l'on dit que je mentois. Le magistrat

---

(*a*) Le mot Τάλαντον a une double signification, & désigne en même-temps, une monnoie & un poids.

me demanda si nous avions du bled, & en quelle quantité. Je répondis, comme il étoit vrai, que nous avions deux médimnes de froment, quatre d'orge, autant de mil, & un demi-septier de fèves; « car » aujoutai-je, « elles ont produit peu cette année. « Prenez le froment & l'orge, & » laissez-nous le mil: si cependant vous » en avez besoin, prenez-le aussi. »

Un autre me demanda si nous ne faisions pas du vin. « Nous en faisons, » lui dis-je, & si quelqu'un de vous vient » chez nous, nous lui en donnerons: » mais qu'il apporte avec lui quelqu'outre; car nous n'en avons aucun ». — « Combien avez-vous de » vignes, ajouta-t-il »? — « Deux devant » notre porte, répondis-je; vingt » hors du parc, & autant au-delà du » fleuve où nous les avons plantées depuis peu: elles sont excellentes, & » portent de très belles grappes, quand » les passants les y laissent. Mais, pour » que vous n'ayiez pas la peine de m'interroger sur chaque point en particulier, je vais vous détailler les autres » choses que nous possédons.

» Nous avons huit chèvres, une » vache estropiée, & un fort beau veau

» qu'elle nous a donné ; quatre faulx, » quatre bèches, trois épieux, & chacun » un couteau de chasse pour tuer les » bêtes sauvages : il n'est pas besoin de » vous faire l'énumération de notre vaisselle de terre. Chacun de nous a une » femme & des enfants : nous habitons » deux belles cabanes ; une troisième » est destinée à renfermer nos vi- » vres & les peaux des bêtes que nous » prenons.

» Voilà nos biens : si vous les voulez » tous, nous vous les donnerons volon- » tiers ; il n'est pas nécessaire de nous » rien enlever par force, comme à des » étrangers ou a des méchants. J'ai » ouï dire à mon père, que nous sommes » citoyens de votre ville : il y est quel- » quefois venu lors des distributions » publiques d'argent, & il a reçu sa » portion comme citoyen. Nos enfants » sont donc des citoyens que nous vous » élevons : ils vous défendront contre » les brigands ou les ennemis, quand » il en sera besoin. L'île est en paix : » mais si jamais elle se trouve dans des » conjonctures différentes, vous souhai- » terez avoir bien des gens qui nous » ressemblent ; car n'imaginez pas que » ce rhéteur combattra pour vous : à

» moins

» moins que ce ne soit comme les
» femmes, à coups de langue.

» Ce qu'il a osé avancer concernant
» les malheureux qui font naufrage sur
» nos côtes, est une chose trop injuste
» & trop odieuse pour que quelqu'un
» de vous la trouve croyable. J'aurois
» dû d'abord réfuter cette calomnie, &
» j'oubliois presque d'en parler. Outre
» qu'une pareille action révolteroit l'hu-
» manité, il ne seroit pas possible de
» rien retirer des naufrages, puisque
» les bois mêmes rejettés par la tempête,
» sont tellement brisés, qu'ils sont réduits
» en poussière : en effet, cette côte est
» la plus inaccessible qu'il y ait au monde.
» J'ai une seule fois trouvé quelques
» paniers d'osier, que la mer avoit pous-
» sés sur le rivage, & je les suspendis à un
» chêne sacré, près de cet endroit : car
» puisse-t-il, ô Ciel, ne m'arriver jamais
» de profiter du malheur des hommes !

» Loin d'avoir tiré le moindre profit
» des naufrages, j'ai souvent eu pitié
» des infortunés jetés sur nos côtes ;
» je les ai reçus dans ma cabane ;
» je leur ai rendu tous les services qui
» étoient en mon pouvoir ; je les ai
» accompagnés jusqu'aux lieux habités
» de cette île. »

Tandis que je parlois ainsi, un homme se leva du milieu de l'assemblée: je pensois en moi-même que c'étoit peut-être encore quelqu'un qui m'alloit calomnier, lorsqu'il s'exprima en ces termes. « Citoyens, il y a déjà long-» temps que je crois reconnoître cet » homme; mais j'ai craint d'abord de » me tromper. Puisque je suis sûr que » c'est lui-même, il seroit injuste, » criminel, de ne pas dire ce que je » sais à son sujet, & de ne pas remer-» cier par des paroles, celui qui m'a » si essentiellement obligé par des effets.

» Je suis citoyen de cette ville, comme vous le savez »; &, montrant son père qui étoit assis, & qui se leva « nous » nous étions embarqués, il y a trois ans, » sur un navire de Soclée: le vaisseau » s'étant entièrement brisé près de » Capharée, nous nous sauvâmes » en très-petit nombre. Plusieurs fu-» rent reçus par les pêcheurs de pour-» pre; car quelques-uns avoient leurs » bourses & de l'argent: pour nous, » qui étions nus, nous suivîmes un » sentier qui s'offroit, espérant ren-» contrer quelque retraite de bouviers » ou de bergers, au hazard de mourir » de faim & de soif. Nous gagnâmes

» avec bien de la peine, quelques ca-
» banes, & nous appellâmes: cet homme
» parut; il nous fit entrer.

» Il alluma un feu, peu vif d'abord, mais
» qu'il augmenta par degrés: il frotta
» l'un de nous avec de la graisse, au dé-
» faut d'huile; sa femme en fit autant
» à l'autre: il versa sur nous de l'eau
» tiède, & vint à bout de nous ressus-
» citer; car nous étions presque morts.
» Ensuite nous faisant asseoir, & nous
» couvrant du mieux qu'ils purent, ils
» nous présentèrent des pains de fro-
» ment: pour eux, ils se contentèrent
» de mil cuit, & ils burent de l'eau,
» tandis que nous buvions du vin:
» ils firent rôtir & bouillir beaucoup
» de chair de cerf, & nous retinrent
» trois jours. Au bout de ce temps, ils
» nous conduisirent jusqu'à la plaine; &
» lorsque nous les quittâmes, ils nous
» donnèrent des viandes, & à chacun
» une belle peau. Comme je paroissois
» encore fort affligé de mon malheur,
» il ôta à sa fille, la robe qu'elle portoit,
» & m'en revêtit. La fille se couvrit d'un
» méchant habit; mais j'eus soin de lui
» renvoyer sa robe dès que je fus arrivé
» au village voisin. C'est ainsi qu'après
» les Dieux, il nous a sauvés. »

Le peuple écoutoit ce discours avec plaisir, & l'on me donna de grandes louanges. Alors me rappellant cette aventure : « Bon jour, Sotadès » m'écriai-je ; & m'étant jeté à son cou, je l'embrassai lui & son père. Le peuple rit beaucoup, & je compris que, dans les villes, on ne s'embrassoit pas. Cependant ce personnage plein de douceur, qui avoit, dans le commencement, pris mon parti, s'avança de nouveau, & parla de la sorte.

« Citoyens, mon avis est qu'on fasse » venir cet homme dans le Prytanée, » pour qu'il y reçoive les récompenses » qu'il mérite. Si, pour avoir sauvé la » vie d'un citoyen à la guerre en le » couvrant de son bouclier, on obtient » de magnifiques récompenses, cet » homme n'en obtiendra-t-il aucune, » pour avoir sauvé deux citoyens ; sans » parler de beaucoup d'autres, peut-être, » qui ne se trouvent point ici ? Au lieu » de la robe dont il a dépouillé sa propre » fille pour la donner à ce citoyen, il » faut que la ville lui donne une robe & » un manteau, afin d'encourager les » hommes à bien faire & à se secourir » les uns les autres : il faut aussi faire un » règlement qui assure à cette famille &

» à ses descendants, la jouissance de
» leur habitation, avec défenses de les
» y troubler; & que, de plus, on donne
» à cet homme, cent drachmes, pour
» se procurer les choses qui lui seront
» utiles : je paierai cette somme pour la
» ville, de mon propre argent. »

On le combla d'éloges, & l'on fit tout ce qu'il disoit. Les habits & l'argent furent apportés au théatre : je refusai de les recevoir ; mais ils me revêtirent de la robe, & m'enveloppèrent du manteau. Je jurai que je ne les prendrois point.

L'insulaire avoit à peine fini ce récit, que nous arrivâmes aux cabanes. Nous entrâmes & passâmes le reste du jour à table, couchés sur un haut amas de feuilles couvertes de peaux. Sa femme étoit assise auprès de lui : la fille, qui étoit d'âge à marier, nous servoit, & nous versoit un vin rouge fort agréable. Les petits enfants préparoient les viandes, & quand ils les eurent apportées, ils en mangèrent avec nous.

Sur la fin du repas, le compagnon de mon hôte entra, suivi de son fils : c'étoit un jeune homme qui paroissoit bien né. Il rougit en entrant ; & tandis que son père nous saluoit, il embrassa la jeune

fille, & lui donna un lièvre qu'il tenoit à sa main. Alors elle alla s'asseoir près de sa mère, & le jeune-homme se mit à servir à sa place.

« Est-ce là cette fille » dis-je à mon hôte « dont vous donnâtes la robe à ce » malheureux qui avoit fait naufrage »? — « Non » répondit-il en riant: » celle-là est mariée, & ses enfants » sont déjà grands. Son mari est un » homme riche, qui demeure au vil- » lage ». — Ainsi » repris-je « elle & » son mari vous fournissent ce dont vous » pouvez manquer ». — « Nous ne » manquons de rien » repartit l'épouse: « ce sont eux au contraire, à qui nous » faisons part de notre chasse, de nos » fruits & de nos légumes; car ils n'ont » point de jardin. Ils nous ont seulement » donné du bled; mais nous le leur » avons rendu immédiatement après la » moisson. »

« Eh bien »! leur dis-je « ne pensez- » vous pas à marier de même cette fille- » ci à quelqu'homme riche, afin qu'elle » vous prête aussi du bled »? La jeune fille & le jeune-homme rougirent, & le père de la fille répondit: « Elle épou- » sera un pauvre chasseur comme nous »; & souriant, il jetta un regard sur le

jeune-homme. « Pourquoi donc » repris-je « ne la lui donnez-vous pas ? Est-il » besoin de le faire venir du village » ? — « Je crois » dit-il « qu'il n'est pas » loin. Il est ici : nous ferons le mariage » dès que nous aurons trouvé un jour » favorable. »

« Comment » repris-je « distinguez-» vous les jours favorables » ? — « Lors-» que la lune est grande », dit-il « que » l'air est serein, que la lumière est » pure ». — « Au vrai » lui dis-je, « est-il » bon chasseur » ? — « Je poursuis fort » bien un cerf », repartit le jeune-homme « & je le mets aux abois. De-» main vous en serez témoin, si vous » le voulez ». — « Est-ce vous qui » avez pris ce lièvre » ? — « Oui » répondit-il en riant ; « je l'ai pris au » piége cette nuit. L'air étoit tout-à-fait » serein, & je n'ai jamais vu la lune si » grande. »

Le père de la fille, celui même du garçon se mirent à rire : le jeune-homme rougit & se tut. « Ce n'est pas moi qui » diffère, mon cher enfant » lui dit le père de la fille ; « mais votre père attend » l'occasion d'aller acheter quelque vic-» time ». — « Il y a long-temps que ce-» lui-ci en prépare une fort belle » reprit

un jeune frère de la fille : « on la » nourrit derrière la cabane ». On demanda au jeune-homme si cela étoit vrai : il l'avoua. « Et d'où avez-vous » cette victime » ? — « Quand nous » prîmes cette laie qui avoit des petits » ; répondit-il « les petits s'enfuirent tous, » car ils étoient plus alertes que des » lièvres ; mais j'en atteignis un d'un » coup de pierre. Je l'enveloppai dans » une peau, & allai le troquer contre » une truie, que j'ai nourrie depuis ce » temps dans une loge que je lui fis der- » rière la cabane ». — « Voilà donc » reprit son père « ce que votre mère avoit » à rire », lorsque nous étions étonnés » d'entendre un cochon ; & de voir di- » minuer notre orge ». — « Les truies » d'Eubée » dit-il « n'engraissent point, » si elles ne mangent que du gland. Au » reste, si vous voulez voir la mienne, » je vais vous l'amener ». On le lui ordonna : il sortit avec les enfants qui étoient dans la cabane, & qui ne demandoient qu'à courir.

En même-temps la jeune fille alla chercher dans l'autre cabane, des fruits de cormier bien conservés, des nèfles, des pommes d'hiver, & de belles grappes de gros raisin : elle mit tout cela sur la

table, après l'avoir essuyée avec des feuilles & l'avoir couverte de fougère. Les enfants revinrent avec la truie, qu'ils amenoient à grand bruit & en folâtrant. La mère du jeune-homme suivoit, ayant avec elle deux autres de ses enfants forts jeunes : ils portoient des pains de pur froment, des œufs cuits dans des plats de bois, & des pois rôtis.

Cette femme, après avoir salué son frère & la jeune fille qui étoit sa nièce, s'assit près de son mari, & dit : « Voici la victime que ce jeune-homme » nourrit depuis long-temps, pour servir » à son mariage. Ce que nous pouvons » fournir est tout prêt ; nous avons de » la farine de froment & d'orge. Il ne » nous manque qu'un peu de vin, peut-» être ; mais il sera facile d'en avoir au » village ». Le jeune-homme étoit près d'elle, & regardoit son beau-père. « Cet amant » dit celui-ci en souriant, « ne paroît pas fort empressé : peut-être » veut-il encore engraisser sa victime ». — « Bon », répondit-il « elle va crever » de graisse. »

Comme j'étois bien aise de l'obliger : « Prenez-garde » dis-je « que tandis » que cet animal s'engraisse, ce jeune-» homme ne maigrisse ». — « Notre hôte

» dit vrai » reprit la mère ; « &-en effet,
» il a déjà maigri beaucoup. Il n'y a pas
» long-temps que je l'ai entendu se lever
» la nuit & sortir de la cabane ».
— « C'est que les chiens crioient »
repartit le jeune-homme, « & j'allois
» voir ce que c'étoit ». — « Non, non »
ajouta-t-elle, « vous vous promeniez fort
» chagrin. Ne le laissons donc pas se
» chagriner davantage ». Elle se jetta au
cou de la mère de la jeune fille, & l'embrassa. « Faisons donc ce qu'ils souhaitent » dit celle-ci. La proposition fut acceptée : on convint de faire les noces trois jours après. Ils me prièrent de demeurer avec eux jusqu'à ce temps, & j'y consentis sans peine.

Fin du quinzième Volume.



TABLE

DES LIVRES

Contenus dans le quinzième Volume.

ERRATA.

PAGE 34, *ligne 3 & suivantes, ponctuez ainsi :* le tyran de Lacédémone ; &, après y avoir mûrement réfléchi, on laissa &c.

Page 38, *lig.* 24, même : *lisez* mêmes.

Page 60, *lig.* 19, Romains : *lisez* Achéens.

Page 78, *lig.* 8, les peuples assemblés : *lisez* le peuple assemblé.

Page 79, *lig. dernière*, Conseil : *lisez* Consul.

Page 156, *lig.* 12, Thaces : *lisez* Thraces

Page 202, *lig. dernière*, ceux : *lisez* les habitants.

Page 214, *lig.* 29, le Conseil ; *lisez* les Conseils.

Page 225, *lig.* 8, Stratoniée : *lisez* Stratonicée.

Page 245, *lig.* 11, *après* préteur ; *ajoutez une virgule.*

Page 314, *lig. 12 & suiv.*, Les Pyrrhoniens, *lisez ainsi cette phrase :* Les Pyrrhoniens, frappés de tant de contradictions, se retranchèrent, par rapport à la dialectique, à ne rien affirmer & à ne rien nier, également indéterminés sur le vrai & sur le probable : &, par rapport &c.
